

**De l'angelus de
l'aube à
l'angelus du
soir, 1888-1897**

Francis Jammes

LIREGRATUITEMENT.COM

**De l'angelus de l'aube à
l'angelus du soir, 1888-
1897**

Francis Jammes

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE PAUVRE PION

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai

bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

Bien sûr que le pauvre diable n'a pas de mère© pour le consoler doucement de sa misère.

Il vit comme cela, pion dans une boîte,

et passe parfois sur son front froid sa main moite.

Avec ses bras il fait un coussin sur un banc et s'assoupit un peu comme un petit enfant.

Mais au lieu de traversin bien blanc, sa vareuse se mêle à sa barbe dure, g-rise et crasseuse.

DB L ANORLUS DB L AUOB

Il économise pour se faire soig-ner.

Il a des douleurs. C'est trop cher de se doucher.

Alors il enveloppe dans un pauvre linge

tout son pauvre corps misérable de grand singe.

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

tSSS,

LORSQUE JE SERAI MORT

Lorsque je serai mort, toi qui as des yeux bleus
couleur de ces petits coléoptères bleu de feu
des eaux, petite jeune fille que j'ai bien aimée
et qui a l'air d'un iris dans les /leurs animées,
tu viendras me prendre doucement par la main.
Tu me mèneras sur ce petit chemin.
Tu ne seras pas nue, mais, à ma rose,
ton col chaste j'embrassera dans ton corsage mauve.
Nous ne nous baiserons même pas au front.
Mais, la main dans la main, le long- des fraîches ronces
où la grise araignée file des arcs-en-ciel,
nous ferons un silence aussi doux que du miel ;
et, par moment, quand tu me sentiras plus triste,
tu presseras plus fort sur ma main ta main fine
— - et, tous les deux, émus comme des lilas sous l'orage,
nous ne comprendrons pas... nous ne comprendrons pas...

DB l'angelus db l'aubb

LA MAISON SERAIT PLEINE DE ROSES

La maison serait pleine de roses et de guêpes.

On y entendrait, l'après-midi, sonner les vêpres;
et les raisins couleur de pierre transparente
sembleraient dormir au soleil sous l'ombre lente.
Comme je t'y aimerais. Je te donne tout mon cœur
qui a vingt-quatre ans, et mon esprit moqueur,
mon orgueil et ma poésie de roses blanches ;
et pourtant je ne te connais pas, tu n'existes pas.

Je sais seulement que, si tu étais vivante,
et si tu étais comme moi au fond de la prairie,
nous nous baiserions en riant sous les abeilles blondes,
près du ruisseau frais, sous les feuilles profondes.
On n'entendrait que la chaleur du soleil.

A L ANOKLUS DV 5oin

Tu aurais l'ombre des noisetiers sur ton oreille,
puis nous mêlerions nos bouches, cessant de rire,

pour dire notre amour que l'on ne peut pas dire ;
et je trouverais, sur le rouge de tes lèvres,
le goût des raisins blonds, des roses rouges et des guôpes
12 DB l'anGKLUS DE l'aUB*

J*AIME L'ANB...

J'aime Tâne si doux marchant le long- des houx.

Il prend ^arde aux abeilles et boug'e ses oreilles;

et il porte les pauvres et des sacs remplis d'orge.

Il va, près des fossés, d'un petit pas cassé.

Mon amie le cp«it bête parce qu'il est poètd.

A l'angei.us du sojr i3

Il réfléchii_toujours.

Ses yeux sont en velours.

Jeune fille au doux cœur, Tu n'as pas sa douceur:

car il est devant Dieu Tâne doux du ciel bleu.

Et il reste à l'étable, fatigué, misérable,

ayant bien fatigué

ses pauvres petits pieds.

Il a fait son devoir

du matin jusqu'au soir.

Qu'as-tu fait jeune fille?

Tu as tiré l'aiguille. ..

Mais l'âne s'est blessé :

la mouche l'a piqué.

l4 DB l'aNORLUS DB l'aUBB

Il a tant travaillé que ça vous fait pitié.

Qu'as-tu mangé petite?

— T'as mangé des cerises.

L'âne n'a pas eu d'orge,

car le maître est trop pauvre.

Il a sucé la corde,

puis a dormi dans l'ombre..*

La corde de ton cœur n'a pas cette douceur.

Il est l'âne si doux marchant le long des houx.

J'ai le cœur ulcéré:

ce mot-là te plairait.

Dis-moi donc, ma chérie, si je pleure ou je ris?

▲ l'angelus uv soir i5

Va trouver le vieil âne, et dis-lui que mon âme

est sur les grands chemins, comme lui le matin.

Demande-lui, chérie, si je pleure ou je ris?
Je doute qu'il réponde:
il marchera dans l'ombre,
crevé par la douceur, sur le chemin en fleur».
iC DK l'angklus dk l'aubs

SILENCE

A Albert Samain.

Silence. Puis une hirondelle sur un contrevent
fait un bruit d'azur dans l'air frais et bleuissant,
toute seule. Puis deux sabots traînaient dans la rue.
La campagne est pâle, mais au ciel gris qui remue
on voit déjà le bleu qui chauffera le jour.
Je pense aux amours des vieux temps, aux amours
de ceux qui habitaient aux parcs des beaux pays
riches en vig-ne, en blé, en foin et en maïs.
Les paons bleus remuaient sur les pelouses vertes,
et les feuilles vertes se miraient aux vitres vertes
dans le réveillement du ciel devenu vert.

Les chaînes dans l'étable où l'ombre était ouverte
avaient un bruit tremblé de choquement de verres.

▲ t'ANQELUS DU SOIR f)

Je pense au vieux château de la propriété,
aux chasseurs s'en allant par les matins d'été,
aux aboiements longs des chiens flaireurs qui rampent...

Dans l'énorme escalier cirée était la rampe.

La porte était haute d'où les jeunes mariés,
en écoutant partir les ^ands-pères, riaient,
s'entrelaçaient et joig-naient leurs jolies lèvres,
pendant que tremblaient, aux gîtes d'arg-ent, les lièvres.

Que ces temps étaient beaux où les meubles-Empire luisaient
par le vernis et les poignées de cuivre... Cela était charmant, très
laid et régulier comme le chapeau de Napoléon premier.

Je pense aussi aux soirées où les petites filles
jouaient aux volants près de la haute grille.
Elles avaient des pantalons qui dépassaient
leurs robes convenables et atteignaient leurs pieds.

Herminie, Coralie, Clémence, Gélanire,
Aménaïde, Athénaïs, Julie, Zulmire;
leurs grands chapeaux de paille avaient de longs rubans.

i8 Dt l'angxlus dk l'aubi

Tout à coup un paon bleu se perchait sur un banc. Une raquette lançait un dernier volant qui mourait dans la nuit qui dormait aux feuillages, pendant qu'on entendait un roulement d'orage.

A L ANGKt-l'S DU SOIR IQ

L'APRÈS-MIDI

L'après-midi d'un dimanche je voudrais bien, quand il fait chaud et qu'il y a de gros raisins, dîner chez une vieille filie en une grande maison de campagne chaude, fraîche, où l'on tend du ling-e, du linge propre, à des cordes, des liens . Dans la cour il y aurait des petits poussins, .qui iraient près du puits — et une-jeune fille dînerait avec nous deux seuls comme en famille. Nous ferions un dîner lourd, et le vol-au-vent serait sucré avec deux g^os pig^eons dedans. Nous prendrions le café tous les trois, et ensuite nous plierions notre serviette très vite, pour aller voir dans le jardin plein de choux bleus. La vieille nous laisserait au jardin tous Jeux.

DS L ANGELUS DK L AUOE

Nous nous embrasserions long-temps, laissant nos bouches rouges collées auprès des coquelicots rouge-es.

Puis les vêpres sonneraient doucement, alors

elle et moi nous nous presserions encore plus fort.

A L A WORM)» DU SOIR ^|

C'EST AUJOURD'HUI

8 juillet 1894 Dimanche, Sainte-Virgine»

LB CALÉMDR1ÉR.

C'est aujourd'hui la fête de Virg-inie...

Tu étais nue sous ta robe de mousseline.

Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique

et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos. Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair. Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, d ma petite amie, amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes, et tu mourus en robe blanche, une médaille à ton cou pur, dans la Passe de l'Agonie,

DK L'ANGELUS DK L AUBB

J'ALLAI A LOURDES

J'allai à Lourdes par le chemin de fer, le long du gave qui est bleu comme l'air.

Au soleil les montagnes semblaient d'étain.

Et l'on chantait : sauvez 1 sauvez I dans le train.

Il y avait un monde fou, exalté, plein de poussière et du soleil d'été.

Des malheureux avec le ventre en avant étendaient leurs bras, priaient en les tordant.

Et dans une chaire, où était du drap bleu, un prêtre disait ; « un chapelet à Dieu I »

A t'ANGtl-'JS DU soin 23

Et un groupe de femmes, parfois, passait,

qui chantait : sauvez ! sauvez ! sauvez 1 sauvez I

Et la procession chantait. Les drapeaux se penchaient avec leurs devises en or.

Le soleil était blanc sur les escaliers,

dans l'air bleu, sur les clochers déchiquetés,

ISfais sur un brancard, portée par ses parents, son pauvre père tête nue et priant,

et ses frères qui disaient: «ainsi soit- il », une jeune fille sur le point de mourir.

Oh ! qu'elle était belle ! elle avait dix-huit ans, et elle souriait ; elle était en blanc.

Et la procession chantait. Les drapeaux se penchaient avec leurs devises en or.

Moi je serrais les dents pour ne pas pleurer, et cette fille, je me sentais l'aimer.

as L'AHaËLU3 DE L^AUBE

Oh t'ëïe m'a regardé un grand moment, une rose blanche en main, souriant.

Mais maintenant où e»-fii ? dis, où es-tu ? Es-tu morte ? je t'aime, toi qui m'as vu.

Si tu existes, Dieu, ne la lue pas :

elle avait des mains blanches, de minces bras.

Dieu ne la tue pas f — et ne serait-ce que pour son père nu-tête qui priait Dieu. '

sSSg.

A l'angei.î's Tiv £om a5

AVEC TON PARAPLUIE

Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,

avec tes vêtements qui sentent le fromag-e,

tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé

sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier.

Tu suis le chieD au poil dur et l'âne portant

les bidons ternes sur son dos saillant.

Tu passeras devant le» forg-erons des villages,
puis tu regagneras la balsamique montag-ne
où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs.
Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.
Là, volent des vautours au col pelé et s'allument
des fumées rouges dans des brumes nocturnes.
Là tu regarderas avec tranquillité,
l'esprit de Dieu planer sur cette immensité.
sd

OK L A.VGËLUS DX L AtlBX

DANS LE VERGER

Dans le Verg-er ou sont les arbres de lumière, La pulpe des fruits
lourds pleure ses larmes d'or, Et l'immense Bag-dad s'alang^uit
et s'endort Sous le ciel étouffant qui bleuit la rivière.

Il est deux heures. Les palais silencieux Ont des repas au fond
des g^randes salles froides Et Sindbad le marin, sous les tentures
roides, Passe l'alcarazas d'un air sentencieux.

Mangeant l'ag-neau rôti, puis les pâtes d'amandes, Tous
laissent fuir la vie en écoulant pleuvoir Les seaux d'eau qu'au
seuil blanc jette un esclave noir. Les passants curieux lui posent
des demandes.

A LANGELL8 DU SOIR

C'est Sindbad le marin qui donne un grand rej.as C'est Siudbab, l'avisé marin dont l'opulence Est renommée et que l'on écoute en silence. Sa g^alère était belle et s'en allait là-bas !

Il sent très bon le camphre et les rares arôme*. Sa tête est parfumée et son nez aquilin Tombe railleusement sur sa barbe de lin : Il a la connaissance et le savoir des hommes.

Il parle, et le soleil oblique sur Bag-dad Jette une braise immense où s'endorment les palmes, Et les convives, tous judicieux et calmes, Ecoutent gravement ce que leur dit Sindbad.

28 DB l'aNGELUS DK l'aUBE

LAISSE LES NUAGES

Laisse les nuag-es blancs passer au soleil.

Il n'y a ici que toi, la terre et le ciel.

Ne pense à presque rien. Douces comme du miel,

auprès des cressons bleus les brebis viendront boire. La fille chantera dans la métairie noire, et sur la terre tiède il tombera des poires.

La vieille tremblera sur le rouet tremblant, le bélier bêlera dans le troupeau bêlant — et la fille aimera l'amour de son amant.

Les ânes passeront en frissonnant de mouches. La mère chantera sur l'enfant qu'elle couche, et je t'embrasserai, la bouche sur la bouche.

A l'ange LUS DU SOIR

Puis le ciel sera bleu, puis le ciel sera gris. Les oiseaux chanteront et pousseront des cris et auprès du vieux puits il poussera des buis.

Ecoute, mon amie : il y a sous la grange
un nid d'hirondelles petites et criardes
et qui ont la douceur de la vie calme et sage.

Les grands chars sont passés. Sur leurs cornes luisantes les bœufs avaient les long-ues foug-ères ombrageantes des bois g-lacés d'Eté qui ont des sources lentes.

On a coupé les blés qui dormaient au soleil ; puis la pluie est venue, elle est venue du ciel : elle a noyé le blé et a mangé le miel.

On a coupé mon cœur qui dormait au soleil,.. Une fille est venue, elle est venue du ciel : elle a noyé mon cœur et a mangé le miel :

mais la douleur est douce et ton amour est doux. Tu m'as donné ton cœur, ta tête et tes genoux : nous ne faisons plus qu'un et ton cœur est à nous.

30 DB LANGELUS Dï J. aUBB

J'ALLAIS DANS LE VERGER

J'allais dans le verg-er où les framboises au soleil chantent sous l'azur à cause des mouches à miel. C'est d'un âge très jeune que je vous parle. Près des montag-nes je suis né, près des montag'ues. Et je sens bien maintenant que dans mon âme il y a de la neige, des torrents couleur de g-ivre et de grands pics cassés où il y a des oiseaux de proie qui planent dans un air qui rend ivre, dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Oui, je sens bien que je suis comme les montag'nes. Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent. Je dus avoir, dans ma famille, des herborisateurs naïfs, avec des boîtes couleur d'insecte vert, qui, par les après-midi d'horrible chaleur,

A L'ÀNoELU3 DU SOtH

s'enfonçaient, dans l'ombre glacée des forêts,

à la recherche d'échantillons précieux

qu'ils n'eussent point échang-és pour les vieux

trésors des magiciens des Bagdads merveilleuses

où les jets d'eau ont des fraîcheurs endormeuses.

Moi, à mon a la tendresse d'un arc-en-ciel

après une pluie d'avril où chante le soleil.

Pourquoi ai-je l'existence que j'ai ?... N'étais-je fait

pour vivre sur les sommets, dans l'éparpillement

de neige des troupeaux, avec un haut bâton,

à l'heure où on est grandi par la paix du jour qui tombe ?

DB L ANOELUS DE L AUBJ;

CE SONT LES TRAVAUX

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands : celui qui melle-lait dans les vases de bois, celui qui cueille les épis de blé pi-quants et droits, celui qui g-ardeles vaches près des aulnes frais, celui qui fait saig-ner les bouleaux des forêts, celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers, celui qui raccommode les vieux sou-liers près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux, d'un merle qui dort et des enfants heureux ; celui qui tisse et fait un bruit re-tombant, lorsqu'à minuit les g-rillons chantent aigrement ; celui qui fait le pain, celui qui fait le vin, celui qui sème l'ail et les choux au jardin, celui qui recueille les œufs tièdes.

A L ANGELta DU SGtH

J'AIME DANS LES TEMPS

J'aime dans les temps Clara d'Ellébeuse, l'écolière des anciens pensionnats, qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls lire les magazines d'autrefois.

Je n'aime qu'elle, et je sens sur mon cœur la lumière bleue de sa gorge blanche.

Où est-elle? où était donc ce bonheur ? Dans sa chambre claire
il entraît des branches.

Elle n'est peut-être pas encore morte — ou peut-être que nous
l'étions tous deux. La grande cour avait des feuilles mortes dans
le vent froid des fins d'Été très vieux.

34 DE l'aNGEI-OS DJi l'aUBE

le ^»uviens-tu de ces plumes de paon, daos un grand vase, au-
près de coquillag-es ?,.. on apprenait qu'on avait fait naufrage, on
appelait Terre-Neuve : le Banc.

Viens, viens, ma chère Clara d'ElIébeuse ; aimons-nous encore
si tu existes.

Le vieux jardin a de vieilles tulipes.

V^iens toute nue, ô Clara d'Ëllcbeuse.

A L ANGKLUS DU SOIH

VIEILLE MARINE

Vieillemarîne. Enseig-ne noir g-alonné d'or qui allais observer le
passag-e de Vénus et qui mettais la fille du planteur nue, dans
l'habitation basse, par les nuits chaudes.

C'était d'une lang'ueur, c'était d'une tiédeur de fleurs blanches
qui, près de vasières, meurent, La bien-aimée était apathique et
songeuse, avec un collier noir à son cou de tubéreuse.

Elle se donnait ardemment, et vos rendez-vous avaient lieu dans la petite chambre basse où étaient tes cartes et tes compas et le daguerréotype de tes petites soeurs.

36 DK L'aNGELUS D£ L âUU&

Tes livres étaient le manuel d'astronomie,
le guide du marin et l'atlas des végétaux, achetés à la capitale, dans une librairie dont le timbre était un chapeau de matelot.

Vos baisers se mêlaient aux cris du large fleuve où traînent les i-acines des salsepareilles qui rendent l'eau salubre à tous ceux qu'atteint la syphilis dans ces contrées du soleil 1

Vous cherchiez, dans l'obscurité des étoiles, le frisson langoureux d'une mer pacifique, et tu ne cherchais plus, dans le ciel raa-jjniiiique, l'éclipse mystérieuse et noire.

Un souci, cependant, à ton œil lointain,
ô jeune enseigne ! errait comme un insecte en l'air.

Ce n'était point la crainte des dangers marins
ou le souvenir des dents serrées des matelots aux l'ers.

Que non. Quelque duel de ces vieilles marines avait, à tout jamais, empoisonné ton cœur. Tu avais tué l'ami le plus cher à ton cœur : tu g-ardais ton mouchoir en sang dans ta poitrine.

A l'anoelus du soih 3t

Et, dans cette nuit chaude, ta douleur ne pouvait s'apaiser, bien que, douce et lascive, la filledu colon, évanouie de langueur, nouât au tien son corps battu d'amour et ivre.

DE L'AKGKLUa DE l'AUBK

SI TU POUVAIS

Si tu pouvais savoir toute la tristesse

qui est au fond démon cœur, tu la comparerais

aux larmes d'une pauvre mère bien malade,

à la figure usée, creuse, torturée et pâle,

pauvre mère qui sent qu'elle va bientôt mourir

et qui déplie pour son enfant le plus petit,

déplie, déplie, pour le lui donner

un jouet de treize sous, un jouet luisant, un jouet.

A l'an-ielus du s.iir

LES VILLAGES

Les villages brillent au soleil dans les plaines, pleins de clochers,
de rivières, d'auberges noires. Au soleil ou sous la pluie grise ou
dans la neige avec des cris aig-us de coqs, avec des blés,

avec des chars qui vont lentement aux labours, avec des char-
rues qui sont couleur de la lune, avec des voix de paysans qui ont

des sabots lourds, avec des femmes qui ont la peau en terre brune,

avec des matins bleus, avec des soirées bleues, avec des champs de paille qui sentent la menthe, avec des fontaines crues où l'eau claire chante, avec des oiseaux qui font balancer leur queue,

40 z>B \n<3blos os l'auss

avec des jardins, des vieilles paralj'sées,

des sons d'angelus, des piaillmonls de poules,

avec des chants de vêpres et de noires croisées

et des hommes qui chantent et d'autres qui se soûlent;

avec des ég-lises calmes où, quand il y a

des journées de chaleur, on sent une odeur fade

et fraîche et un si g-rand silence

qu'on dirait qu'une chaise a grincé dans le froid ;

avec des routes longues et blanches où dansent les cailloux au soleil, avec des kilomètres, avec des pigeons des demeures dey vieux prêtres, avec des gens qui rient et d'autres de souffrance;

avec ia nuit qui tombe sur les grands champs, avec des grince-ments de char, des paysans calmes qui semblent réfléchir et qui ont l'air au loin de se fondre dans la nuit lentement et grands;

avec de pauvres bœufs qui beuglent dans l'éiable, les cris longs et poignants des cochons qu'on égorge, avec des verres épais posés sur les tables et des femmes portant leurs petits sur la gorge ;

A t* ANGELUS DU SOIR àt

avec des voleurs qui vont entre deux g-endarmes, avec le tonnerre qui ouvre les grands chênes en faisant un bruit de char tout rempli de pierres qui roulerait dans un bas- fond tout noir et large;

avec un petit oiseau, dans le vieux jardin, qui crie tout seul auprès des roses de la vigne, avec des enfants qui vont pêcher à la ligne, avec le boug-ement bleu du vent dans les lins ;

avec la terre, avec la mer, avec le ciel, ■ • avec des feux lointains qui semblent respirer sur les collines quand la nuit vient de tomber, et qu'un homme chante au loin dans le grand silence ;

avec des sentiers où, quand c'est le mois d'octobre, le vent fait voler les feuilles des châtaigniers qui grattent les petits cailloux ronds des sentiers; avec des soirs de pluie pleins de lumière jaune,

avec des chiens qui aboient au loin longuement après les lièvres, et le mois de jVIarie sonnant, et puis les vieux curés des tristes presbytères qui lisent près des roses, le soir, leur bréviaire;

4s DE L ANGELUS DE l'aUBK

avec les étables où sont les douces g-énisses et les vaches poussant de longs g-émissements, et les cochons qu'on tue en les saignant longtemps, et leurs cris aigus de mort quand ils s'affaiblissent;

avec les oiseaux gais dont la voix est mouillée, près de l'eau, sur les petites branches qui plient; et, sautant comme des boules roulent, les pies qui crient et dont la voix semble toute rouillée.

Ainsi vont, dans les larges plaines, les villages
éparpillés qui chantent dans l'air bleu et clair,
ou qui se taisent, sous le ciel couleur de fer,
sous les raies de pluie fine en travers qui bruissent;
avec un chat immobile au milieu d'un champ, avec les femmes
à pas lents qui songent, laissant tomber les grains de maïs et
comme si elles songeaient qu'il ne faut pas contrarier la terre;
avec les hommes qui prennent dans un tamis de l'engrais
qu'ils lancent, au-dessus de la terre qui fait au soleil un nuage
de poussière ; avec la nuit épaisse où tout est endormi.

A l'angrill'8 du soia 43

Ainsi vont les doux villag-es éparpillés sur les coteaux, aux
flancs des coteaux, à leurs pieds, dans les plaines, dans les val-
lées, le long- des gaves, près des routes, près des villes et des
montagnes;

avec les clochers minces au-dessus des toits, avec, sur les che-
mins qui se croisent, des croix, avec des troupeaux longs qui ont
des cloches rauques et le berger fatigué traînant ses sabots ;

avec des roues de moulin noires battant l'eau claire

et faisant au soleil de la poudrure en verre,

avec le bols à l'odeur aigre et forte, avec

des piverts qui cognent les arbres de leur bec;

avec les vignes au soleil et les ajoncs,

les villages s'étendent ainsi parmi les plaines :

il y en a encore et encore et les graines

sortent, les clochers sont pleins d'oiseaux et les sillons;

avec la caille qui court inquiètement, avec le lièvre blessé qui crie plein de sang noir, avec les ruisseaux en cuivre, quand c'est le soir, qui ont l'air de se cailler très lentement;

44 Mt l'a?<G2LUS ds l'àvbs

avec les palombes aux yeux rouges et tout ronds qui arrivent de loin dans le gris des nuages et les grues qui grincent dans le froid et qui font, comme des serrures fouillées, un bruit sauvage;

avec les paysans en noir allant le matin à quelque enterrement de quelque vieux village où ils iront manger du pain et du fromage et boire dans un verre épais un peu de vin ;

avec les prairies d'eau où se coulent les râles, avec les crimes qu'on commet sur les chemins et les mendiants idiots avec des képis sales mendiant des sous noirs avec leurs pauvres mains;

avec la prétention des hommes politiques, avec le bruit glacé des sabots dans la rue et les journaux collés sur la place publique sur laquelle passe un long vol de grandes grues;

avec les oiseaux attachés par une patte que font souOVir dos enfants devant!, ics portes, des enfants que l'on poigne, aux figures plates, aux figures en suif rouge luisantes et béates;

A l'angelus do soin 45

avec les grands coteaux où le soleil est doux

et le bois frais où claque la tiède pluie d'ornée,
et les arrêts, quand ils marchent, des grands bœufs rou.t
que conduit en sifflant un enfant du villag-e.

A FRANÇOIS COPPÉB

ON M'ÉREINTE

A Raymond Bonheur»

On m'éreinte dans le Musée des familles^ moi qui chante les
anciens mag-azines et les rires charmants des jeunes filles qui le
lisaient à l'ombre des charmillles.

Une d'elles, rêveuse, et ses yeux bleus au ciel, le coude à son g-
enou et la main au menton, song-cait à ce cousin: Eu dore des
Courcels, qui montait à cheval parfaitement (disait-on).

Plus d'une fois, dans son pupitre, au Sacré-Cœur, près des
pensées mortes de son jardin mélancolique, elle ouvrait le Mu-
sée, en cachette, pour lire la suite du Diable au fumoir (3) ou do
Fors r honneur (?).

50 DB l'anoelus de l'aubb

Mais, dans un numéro, à la cinquième page, une illustration
représentait un pag-e qui, dans la lang-ueur des jardins d'Es-
pagne, parlait d'amour à une douce et longue dame.

Et ce page ressemblait àce cousin.

Et c'est pourquoi la maîtresse générale, Madame de Grioul,
voyant l'enfant songeuse l'avait en grand soin
et lui donnait de la mélisse ou du tilleul.

Puis un jour le roman du Musée des familles finissait, comme
un baiser dans un beau soir. Et puis, un autre jour, la mère de
Camille faisait mander sa chère enfant dans le parloir :

Mon enfant, j'ai une nouvelle heureuse à t'apprendre. Nous
serons tous de noce à la fin de l'automne... Céline m'a appris le
mariage d'Eudore... il épouse Cora... ils vivront à la Butte-
Grande...

... A propos, ajoutait la mère : ton cousin va s'absenter et a
peur que Cora ne s'ennuie... Où as-tu laissé ce Musée des familles
qui t'intéressait tant, celui de 45 ¥

A l'amoklus du soin 5i

Alors l'enfant ne pouvait plus se retenir. Son sein gonflé
d'orage éclatait en sanglots... Et elle répondait, en hoquetant, ces
mots : l'année 4^{^*} ^Ue est dans mon pupitre.

UN GENTILHOMME

« Le rieçr alors, d'un ton sage, Dit qu'il craiffnait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti N'eût depuis uu an fait naufrage. »

Jean DE la Fo[^]TAmE. L. viii. f. vin.

Un g-entilhomme, qui fuit la Cour et ses brig-ues, Donne un repas dans ces beaux lieux si recules... Un vieux jour d'après-midi vert tombe sur les Plats dont le Bois et la Mer ont été [rodig-ues.

Maints â^és Céladons qu'a cong-estionnés UneEglé demi-nue et prenant son remède, Sous la perruque lourde et quelque opiat mède Des crus du Bourguignon se roug-issent le nez.

A l'anoblus du sotr 53

Tout à coup, un rieur fait silence. Et son geste

Témoig-ne d'un inénarrable étonnement.

— Par Neptune 1 fait-il.. . Le liquide Elément

A des hôtes... La preuve en est ici... Ha ! Peste !...

Et ses doigts gras et blancs, tout alourdis d'anneaux, Portent à son ouïe empoudrée une énorme Dorade. Puis il dit : Vers l'Inde aux srens difformes. Un mien ami s'en fut, au gré des vastes eaux...

. . Et ce poisson raconte à l'oreille étonnée Que ce beau chevalier, qu'aima la Véranchol, Aujourd'hui, devenu l'Empereur du Mongol, Goûte, à l'ombre, une vie ^mable et fortunée.

tSgy.

54 DE l'aANGELUS de l'aUBK

DIMANCHE DES RAMEAUX

A Paal Lafond,

Dimanche

des Rameaux...

Les blancs hameaux,

les ormeaux,

les sureaux, ^

les roseaux,

les fuseaux,

les bestiaux

s'endorment

comme

des oiseaux.

A l'ombre des feuilles, les eaux lentes se recueillent
dimanchement.

O Rousseau I

Où sont

les sons

des chalumeaux 7

Les moutons

sur les prairies

fleuries

sont monotones.

J'ai accompagn-é

le long" des baies

matinales

le facteur rural...

Les cloches sonnaient larges

et toutes,

comme des gouttes

d'orag-e.

Mon cœur fleurissait et je prosternais mon âme inquiète et
calme

D« l'angelus de l'aubk

vers les noires éminences des coteaux sur qui est l'azur.

Lesnuag-es blancs, malgré le beau temps, semblaient lourds
d'eau d'ourag-an.

Nous sommes allés dans les allées creusées par les ondées.

Les murs des chaumières

avaient des évier

de pierre,

de fougères et de lierre.

Maintenant je prie, ô mon Dieu, mon Dieu, devant le ciel bleu
où un moineau crie.

A l'ANC. ELLS DU .SOIR

LES DIMANCHES

Les dimanches, les bois sont aux vêpres. Dansera-t-on sous les
hêtres ?

Je ne sais,.. Qu'est-ce que je sais ?

Une feuille tombe delà croisée...

C'est tout ce que je sais...

L'église. On chante. Une poule.

La paysanne a chanté, c'est la fête.

Le vent dans l'azur se roule.

Dansera-t-on sous les hêtres ?

Je ne sais pas. Je ne Bais.

Mon cœur est triste et doux.

Dansera-t-on sous les hêtres ?

Mais tu sais bien que, les dimanches, les bois sont aux vèpres.

58 D> L,ANGRLUS DI l\uBK

Penser cela, est-ce être poète ?
Je ne sais pas. Qu'est-ce que je sais ?
Est-ce que je vis ? Est-ce que je rêve ?
Oh ! ce soleil et ce bon, doux, triste chien...
Et la petite paysanne
à qui j'ai dit: vous chantez bien...
Dansera-t-elle sous les hêtres ?
Je voudrais être, voudrais être
celui qui lentement laisse tomber,
comme un arbre ses baies,
sa tristesse pareille, sa tristesse
pareille aux bois qui sont aux vêpres.
Juin 1896.
A l'annuel du soir 5g

LA SALLE A MANGER

A M. Adrien Planté.

Il y a notre armoire à peine luisante
quia entendu les voix de mes grand'tantes,

qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.
Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.
50 I» l'anCielus d> l'aube
Il y a aussi un vieux bulFet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.
Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant

quand un visiteur me dit en entrant :

— comment allez-vous, monsieur Jammes î

A l'asgf.lvs lu gorn 6i

UN JEUNE HOxMiME...

Â Gastave Kahn.

Un jeune homme qui a beaucoup souffert

traverse la place du hameau vert.

La chaleur est immense. Il passe devant

Tauberg-e et une modeste grille

où s'entortillent des roses et de la vig-rie.

La douce hirondelle poursuit les guêpes dans le silence. C'est l'heure des vêpres.

Il entre doucement, sans être aperçu, dans l'église pauvre où les voix aiguës des Filles de Marie font un chant frais.

6» DK l'aMGKLOS D£ l'xUBK

Au dehors, silence. La vieille forêt où dorment les écureuils et les piverts rappelle ces beaux dessins qui ornent quelque botanique d'une autre époque ^ionnée en prix à des personnes mortes.

Le jeune homme voit dans le banc, qui luit d'ombre douce, de vieux paysans, II voit l'autel pâle aux belles fleurs peintes, le curé chantant et les belles teintes que la lumière jette sur les dalles.

Une jeune fille qui est très belle, sous le jour d'un vitrail est violette.

Ce jeune homme sort des vêpres ému par la pitié de la jeune fille.

C'est une jeune fille de bonne famille qui habite une vieille maison perdue sous des arbres, avec son père et sa mère.

Le jeune homme dont la vie a été amère revient plusieurs fois à ces mêmes vêpres.

A l'anglus du soia 63

Il devient pieux. Il est présenté aux parents de la jolie jeune fille par le vénérable et bon curé

Bientôt les deux jeunes gens sont fiancés et, le soir, quand le jeune homme y a dîné, ils vont tous les deux se promener le long des fleurs en nuit dans les allées.

Il dit : je vous aime. Alors elle est heureuse.

Un rossignol enchante la nuit amoureuse, musicale chose pluvieuse, et son chant délicieux se mêle au parfum des iris à la chanson de l'eau.

Ainsi va la vie. Ils furent mariés par le bon curé quelques jours après.

Et le jeune homme au cœur malheureux fut guéri pour toujours, et pieux.

Mars iSgj.

64 DK l'aNGEI.US de l'aUBB

J'AI FUMÉ MA PIPE EN TERRE

J'ai fumé ma pipe en terre et j'ai vu les bœufs, avec la barre au front et le museau morveux, résister aux paysans cfui leur piquaient la croupe par-dessus les cornes — et j'ai vu, douce troupe, défiler les brebis touffues aux jambes faibles. Le bon cbien faisait semblant d'être en colère. Et le berg-er lui criait : Loup ! Viens! Loup! Ici ! Alors le chien joyeux g-ambadait jusqu'à lui et mordait son bâton d'un air facétieux sous la tranquillité du chaud ciel pluvieux.

A L ANGELUS DU SOIK

LE VIEUX VILLAGE

A André Gide.

Le vieux villag-e était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où le» feuilles s'endorment.
Puis je long-eai un mur long- et usé;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...

Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...

Et maintenant, comme s'il avait plu,

les ébéniers luisaient au soleil cru.

66 DE l'aMGELUS DK l'aUBB

Ah! des enfants des autrefois, sans doute, s'amusèrent dans ce parc si ombreux...

On avait fait venir des plantes roug-es des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes, leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne.... c'est du poison... elle arrive de l'Inde... et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci vient du Japon où fut votre vieil oncle... Il l'apporta tout petit, tout petit, avec des feuilles grandes comme l'ong-le.

Ils disaient encore : nous nous souvenons

du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes;

il arriva à cheval, par le fond

du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles couraient au parc où étaient de grands arbres, des noyers noirs avec des roses blanches, et des rires sous les noires charmilles.

A l'angelus du soir 87

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle! Lui descendait avec son grand chapeau, du grand cheval, avec son grand manteau... Sa mère pleurait : ô mon fils. .. Dieu est bon...

Lui, répondait : nous avons eu tempête... L'eau douce a bien failli manqhier à bord. Et la vieille mère le baisait sur la tête en lui disant : mon fils tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille?

A-t-elle existé? A-t-elle existé?

Il n'y a plus que des feuilles qui luisent, aux arbres drôles, comme empoisonnéa..-

Et tout s'endort dans la grande chaleur.. . Les noyers noirs pleins de grande froideur... Personne là n'habite plus...

Les ébéniers luisent au soleil cru.

es BE l'akgelus dk l'aube

JE LE TROUVAI

Je le trouvai assis près des étoffes bleues et crues dont il faisait le commerce pour le Sénégal, L'été chaud était frais parce que dans la rue Tarrosag-e vert était traîné par un cheval»

11 ressemblait à Robert-Robert, au collég-ien malade et rêvas^êUf des mäsdddS antiques où les paons longs se balancent près des grilles, dans la cour, près des colonnes d'ordre dorien,

au collégien qui allait aux Indes.

Et, pendant que je me taisais, l'ombre du soleil
tombait sur des choses nègres, et dans l'odeur des tissus Icint
le Sénégal pleurait dans sa cuillère en bois.

▲ l'angelus DV SOÎI\ 6)

VIEILLE MAISON

A Odilon Redon,

Neig-e endolorissaute et raorne, tu déroules Ta nappe liliale
au toit cher que je sais, Neige endolorissante, ô neig-e qui
t'écroules!

Et la maison vieillotte aux carreaux verts cassés A des airs de
jeunesse et de pâle frileuse Et ne se souvient plus des contes ja-
casses :

Des contes jacasses, au soir, par lafileuse, En la cuisine an-
tique où le pot noir chantait Au rauque dévidoir sa chanson
douce et creuse.

La chandelle en résine en un coin crépitait.

Près de la plaque en fer, les cris-cris aux cris grêlcn

S'enfuyaient dajis la suie et le matou grondait.

DE L'ANGELUS DR T/ AUBB

Maintenant, dans le vieux salon, les herbes frêles,

Les avoines ornant les vases surannés,

Ne se souviennent plus des champs fauchés des grêles

Et des plumes de paon, des bimbelots fanés, Sont là qu'un bis-aïeul rapporta de la Chine D'où, jadis, bien des gens revinrent ruinés.

Gomme alors un gros chat plie en arc son échine Et clig-ne en g-rommolant de longs yeux mordorés — Et miaule, et l'on voit une expression fine

En les blancs, solennels regards des hauts portraits.

AU BEAU SOLEIL..

Au beau soûloî qui sonnait, de pauvres femmes,

au seuil d'une maison pauvre comme mon âme,

désig-naient quelque chose. On entendait un char.

Sur les coteaux marrons le ciel était en nacre

comme les écailles d'huîtres en arc-en-ciel.

Le chemin grimpait, doux comme un ^rand sommeil,

et les poules chaudes ondulaient dans la poussière,

avec, sous les ailes, un roseau en lumière.

... Une autre femme à un enfant cherchait des poux.

Un coq chantait. Une pie volait. Tout était doux.

On allait inoculer de la tuberculine

à la pauvre vache qui tousse et qui s'escrime.

Les pieux de la haie, près des lierres, étaient roses
comme ta bouche, amie aimée à la main douce...

f» Dİ L ANGELUS DE I.'àUBC

LE PAUVRE CIÎIEN...

Le pauvre chien a peur, il marche dans la ni^ig-e et
s'arrête. Les enfants lui crient : allez couchercré !

Le ciel est en argent, en ombre, en cendre, cl l'on
n'entend pas les pas taper la rue sourde et froide sacs son.

Une laitière passe et, pour ne pas tomber,
tremble. Et, dans tria, chambre bleue et g~rise,
îe bois du feu jute, roule, sent fort aux doigts et siffle.

A l'ancu-us du soia ^S

LA VALLÉE

La vallée d'Almería. La vallée d'Almería

doit être une vallée en tubéreuse aux eaux d'argent

et aux monlag-aes claires et bleues et aux torrents

pleins de fleurs claires, de grenadiers rouges et luisants.

La vallée d'Almería. La vallée d'Almería doit être une vallée où est un château clair, des histoires d'amour pleines de sering-as, de Jardins en sommeil et de belladones.

La vallée d'Almería. La vallée d'Alméi la

est comme une g-uitare aux fleurs des citronniers.

Ivcs duègnes surveillaient mal et les cavaliers

endossaient les belles jeunes iili;3S sous les ombrages noirs.

74 DE l'amoslus db l'aubi

La vallée d'Almería. La vallée d'Almería, c'est un rêve clair comme le silence des vallées. Vers les hôtelleries elles s'en sont allées, celles qu'un muletier descendit dans ses bras.

A i.'angelus du «OTR 7 5

IL VINT A L'ÉTUDE

11 vînt à l'étude avec une petite veste.

Il était notaire dans une campag'ne lointaine...

Il était triste et gai et il s'était fait beau pour la réunion et le dîner de tantôt.

Il souriait, avec des commissions sous le bras, comme quelqu'un qui fera des actes, puis mourra.

Il mourra dans la poésie triste des chambres froides et des planisphères aux murs froids.

^ft »3 l'angkix's dx l'aubb

POUR SON MARIÂGJ

Dans îe petit jardin d*amoîr de voire vie, avec vos lauriers doux faites une tonnelle où vous reposerez pareil à l'air, et elle comme l'eau de cet air que l'on voit dans le puits.

La campagne prie pour vous sa naïveté.

Nous vivt^ns org-ueilleux loin des choses savantes, mais dans nos paystristes les vieilles servantes ont le chapelet deschatnes des puits rouillées.

Elles réfréneront sur l'eau de vos bonheurs. Dans mon royaume je ferai prier pour vous les cris secs des grillons et les poules qui gloussent, gonflées et en cachant leurs petits sur leur cœur.

A L A.XGXLL'3 DU SOIA 7^

Ainsi, GiJe, cachons nos pensées les plus sag-es comme la poule cache ses petits poussins; ef, n'en laissons voir, pour amuser les voisins, qu'une multitude de très petites pattes.

Riais toujours dans l'ombred'amour de la tonnelle, et que vous aurez faite avec vos doux lauriers, la pensée que vous eûtes de vous marier sera dans ces lauriers la rose simple et belle.

^8 DB l'àngelus dk l'acbk

COMME UN CHANT

A Madame Henri Daparc.

Comme un chant de cloche pour les vêpres douces s'arrête doucement sur la colline en mousse près d'une tourterelle aux pattes roses, mon âme qui chante auprès de vous se pose.

Comme un lys blanc au jardin du vieux presbytère se parfume doucement par la douceur des pluies, par votre douceur, qui est une rosée de taillis, mon âme triste et douce comme un lys s'est parfumée.

Que la cloche, le lys, les pluies^ la tourterelle vous rappellent désormais un enfant un peu amer qui passa près de vous en laissant tomber à vos pieds son âme en roses trémières.

A l' ANGELUS DU SOm 79

A JEANNE FORT

Celle nouvelle m'arrive à la Fête-Dieu.

Jeanne, c'est l'époque où les blés sont bleus,

Jeanne, les petites filles douces à fairepleurer se préparent

à chanter en foulant les campanules gorgées d'azur.

Avec de Teau sucrée (on donne le sucre) on sépare

leurs cheveux en beaucoup de petites tresses pures...

o enfant ! Jeanne, sois bénie de Dieu,
car la procession va chanter dans mon âme
et, le jour où j'apprends la naissance, les grandes feuilles
des lisières des bois reposés se recueillent.
ao Juin i8g^.
8o DS l'anoblus dk l'aubb

J'AI ÉTÉ VISITER

A Arihar Chasséria.

J'ai été visiter la vieille maison triste
du village où vécurent les anciens parenla :
la route en cabriolet, pleine de soleil,
était toute triste et douce comme le miel.
Il y avait la plaine bleue et des pig-eons
qui volaient le long des labours que nouslongionr.
La jument était bien vieille et bien fatijjuée.
Elle me faisait de la peine et semblait âgée
comme les choses de l'ancien temps où j'allais.
Je savais que, depuis cent ans, ils étaient morts,

les vieux parents naïfs, doux, aux yeux sans remords,
qui allaient sans doute à la messe le dimanche
avec leurs plus magnifiques chemises blanches.

A l'angeles ou sois 8f

J'avaisappris qu'ils avaient demeuré jadis
dans ce village loin où alors je partis
pour voir si je reconnaîtrais cette patrie
où doivent être leurs tombes pleines d'orlies.

En arrivant je déposai le petit chien
doux qui dormait sur mes genoux entre mes mains.

Le paysan se mita l'ombre de la place
qui était au soleil froide comme la glace.

C'était midi au vieux clocher tout ruiné,
près d'une tour vieille comme le passé,
et des gens à qui je m'adressais répondaient :
les gens dont vous parlez... nous n'avons pas idée...

Il y a très longtemps, sans doute, très longtemps...

Il y avait une femme de quatre-vingts ans
qui est morte il y a quelques jours. Elle aurait pu
vous renseigner , peut-être, sur ces disparus.

Et j'allais de porte en porte — et chez le notaire
qui a l'étude du père de mon arrière-grand-père,
et chez le curé qui ne connaissait pas non plus...
Et je passais devant des portails vermoulus,
des jardins abandonnés où, par les grosses grilles,
on voyait près des maisons sans plus de familles
des roses trémières roses dans l'herbe bleue,
près des portes fermées par la vieille poussière
comme les portes des cercueils des cimetières.

83 DE l'anGELUS OK L^AUBK

Et je passais sans vouloir voir les âneries,
les nouveautés, des drapeaux neufs sur la mairie
et des lettres d'or qui disent, je crois, la république
Non : Je n'avais au cœur que mes vieilles reliques;
et, arrière-arrière- petit-fils, je venais
me rappeler les morts aimés dont je suis né.
Enfin, jetraversai la magnifique grille
d'une très ancienne et très bonne famille :
la vieille dame avec un sourire très bon,
le vieux monsieur courbé allant avec un bâton,

et le fils de celte bonne et noble famille
poétique ainsi que les plantes de la grille.
Vous êtes, dit la dame, un Jammes ! Oui, jadis,
ils babilèrent le village... un vieux notaire
dont les fils vers les aventures s'en allèrent...
Notre famille a acheté la maison en ruine.
Et ils prirent la clef rouillée à la cuisine
et me conduisirent à la porte cloutée,
triste et bâtie contre l'église triste et vieille,
k la porte cloutée au marteau plein de rouille,
et les murs avaient des fenêtres tristes aussi
fermées par la poussière de la mort, du temps.
El i!» m'ouvrirent la porte forte en grinçant.

A. l'angelus du soir 83

El je montai les escaliers vermoulus, tristes. C'est là qu'ils étaient passés, eux aussi, les Vieux qui maintenant sans doute reposent aux cieux ; et dans l'intérieur de la maison, sur le plâtre qui était crevé, sur les cloisons, sur les portes que les années avaient noircies, comme si elles avaient été des incendies, le soleil n'entrait pas et tout était si noir que c'était un deuil aussi que je croyais voir.

Et ils disaient : « Voyez ici... c'était l'étude... » L'élude... l'étude... et la décrépitude de la maison était pleine d'un grand silence, et je croyais entendre que les morts dans le ciel se taisaient dans la maison triste où je venais.

Avec une tristesse douce je saluai

la bonne famille obligeante et je m'en allai.

Je remontai dans la carriole au grand soleil

pour regagner la petite ville lointaine.

El le pauvre cheval tristement repartit,

et le petit chien triste et très doux s'endormit

entre moi et le paysan doux son maître.

Et près des champs, de« pig-eons tristes s'envolèrent.

84 DB l'angelus de l'àubb

... Dont les fils vers les aventures s'en allèrent, avait dit la bonne dame vieille derrière la grille pleine de roses trémières-roses dans l'herbe bleue.

Et ce fut une douce chose, lorsque je repassai devant mon lieu natal, devant la petite gare aux vieux catalpas de l'endroit où je suis né. J'ai vu encore l'impression de mes quatre ans : l'eau claire, à l'ombre, coulant entre des berceaux de feuilles glacées, de quand je me demandais où allait l'eau, au soleil, si loin, l'eau, dans cette obscurité qu'elle a au soleil. Et j'ai revu l'enfance, quand je cherchais où était la fin de cette eau. Et depuis,; j'ai revu de même ce ruisseau.

LES GRUES

A Pierre Loti.

Les grues sont passées dans le ciel gris et leurs long'ues lignes filaient en grinçant, cris de neige et d'ombre ; c'est la saison où l'on va poui* orner les tombes.

Les misérables, les aveugles mendieront avec leurs mains rouges et luisantes. Ils iront mourir dans les soirs noirs en riant de frissons.

Les bêtes souffriront J'ai vu un vieux mendiant
avec des taches sur les yeux et maltraitant
son pauvre chien la queue sous le ventre, tremblant.

Il le traînait, l'étranglant avec une corde, disant : je l'ai jeté à l'eau trois fois. La cordd a cassé. Il revient, le cochon 1 et la corde

86 DS l'amgblus dx l'aubs
tirait. Et le vieux clien, compag-non de misère
de ce vieux, semblait lui dire : laisse-moi sur terre
m'accrocher encore à les habits pleins de poussière.

Et lui, étant homme, plus mauvais que le chien, disait : cochon ! cochon ! va! je te noierai bien... Et ils allaient tous deux sous le grand ciel d'étain.

IL Y A PAR LA

Il y a par là un vieux château triste et gris comme mon cœur, où quand il tombe de la pluie dans la cour abandonnée des pavots plient sous l'eau lourde qui les effeuille et les pourrit.

Autrefois, sans doute, la grille était ouverte, et dans la maison les vieux courbés se chauffaient auprès d'un paravent à la bordure verte où il y avait les quatre saisons coloriées.

On annonçait les Percival, les Demonville qui arrivaient, dans leurs voitures, de la ville. Et dans le vieux salon soudain plein de gaîléf les vieux se présentaient leurs civilités.

BB l'aNGKLUS OK l'aUBB

Puis les enfants allaient jouera cache-cache o« bien chercher des œufs. Puis dans les froides chambres ils revenaient voir les grands portraits aux veux blaacs, ou, sur la cheminée, de drôles coquillag-es.

Et pendant ce temps les vieux parents se parlaient de quelque petit-fils au portrait peint à 1 huile, disant : il était mort des fièvres typhoïdes, au collège. Que son uniforme lui allait]

La mère qui vivait encore so souvenait

de ce cher fils mort presque au moment des vacances,

à l'époque où les feuilles épaisses se balancent

dans les grandes chaleurs auprès des ruisseaux frais.

Pauvre enfant! — disait-elle — il aimait tant sa mèx-e,

il évitait toujours de faire de la peine.

Et elle pleurait encore en se rappelant

ce pauvre fils très simple et bon, mort à seize ans.

Maintenant la mère est morte aussi. Que c'est triste. C'est triste comme mon cœur par ce jour de pluie, et comme cette grille où les pavots roses plient sous l'eau de pluie lourde qui luit et qui les pourri!.

A l'a>-gelus du soir

JE aiETTRAI...

Je mettrai des jacinthes blanches à ma fenêtre, dans l'eau claire qui paraîtra bleue dans le verre.

Je mettrai sur ta gorge blanchi et luisant comme un caillou du ruisseau, des boules de houx.

Je mettrai sur la pauvre tête

du malheureux chien tout rogneux

qui a des taches dans les yeux

la plus douce de mes caresses, pour qu'il s'en aille grelottant un tout petit peu plus content.

9® DK l'angelus dk l'aubb

Je mettrai ma main dans la tienne, et tu me conduiras dans
l'ombre où tournent les feuilles d'automne,

jusqu'au sable de la fontaine que la pluie si douce a troué, où
se détrempe le vieux pré.

la pluie fine

ma pensée douce comme la bruine.

Je mettrai sur Tag-neau qui bêle une branche de lierre amer
qui est noir parce qu'il est vert.

A L ASGEI-US DU SOIR gi

J'ÉTAIS GAI

J'étais gai et l'église était calme au soleil, près des jardins où sous
la vigne il y a des roses, près de la route où les oies et les canards
causeut, les belles oies qui sont blanches comme du sel.

Sainte-Suzanne est le nom du petit village :

c'est un nom doux ainsi qu'un vieux nom de grand-mère.

L'auberge est pleine de fumée et de gros verres.

Les vieilles femmes n'ont pas de babillage.

Il y a au soleil des chemins très obscurs, pleins de feuillages
frais et qui n'ont pas de fin. On s'y donnerait des baisers longs,
doux et durs, par les après-midi des dimanches beaux et simples.

Q3 OB l'angelus des l'udb

Je peQ£« à tout cela. Alors une tristesse

me vient d'avoir laissé la femme que j'aimais.

J'avais vu autrement, alors, le mois de mai,

car mon cœur est fait pour aimer, aimer sans cesse.

Je sens que je suis fait pour un amour très pur comme le soleil blanc qui g-lisse au bas du mur. Et j'ai dans mon cœur des amours froids comme ceux quand je passais ma main à travers mes cheveux.

Le soleil pur, le nom doux du petit village, les belles oies qui sont blanches comme le sel, se mêlent à mon amour d'autrefois, pareil aux chemins obscurs et lon^ de Sainte-Suzanne,

A L'ANGELUS DU SOIR g3

LE VENT TRISTE

A Uenri Gkéun,

ï/t vent triste souffle dans le parc, comme dans un livre que je lus exfant, où uae écolière perdue était Lag'arde.

Le vent.

Il va casser, pcul-5tre, le tulipier, li fait voirie dessous des feuilles blanc du vernis du Japooqu'ii semble essuyer, le vent.

Le baromètre estdescenda subitement.

Peul-^tre que ça va être un ouragan.

Il ne peut pas pleuvoir, mais on entend le vent.

DX L ANGKLUS DS L AUBB

Dans les livres de prix, monsieur et madame d'Arvan revien-
draient en pressant le pas chez eux, vers un château tout bleu
malgré le mauvais temps. Le vent.

Sortez de ma tête, à manoirs moisissants où devaient se passer
d'iHrang-es adultères, par les temps tristes, eo Acjleterre.

Le vcQt.

Sortez de ma tête, gentilles écolières qui jouiez à cache-cache
dans la clairière, et reveniez vers le g-renier sombre, à cause du
grand vent.

Sortez de ma tête, vieux marquis d-s villes qui, dans des mai-
sons i)luvieuses, lisiez Virgile dans des fauteuils à oreillettes, par
des temps de vent.

Sors de ma tête, ma douce tristesse, et va-t'en vers le coteau
fané, va t'en où va, sur un air un peu Chateaubriand, le vent.

A l'angelus du soir 9S

ELLE VA A LA PE:N'SIoN

Elle va à la pension du Sacré-Cœur.

C'est une belle fille qui est blanche.

Elle vient en petite voiture sous les branches

des bois, pendant les vacances, au temps des fleurs.

Elle descend le coteau doucement. Sa charrette est petite et vieille. Elle n'est pas très riche et elle me rappelle les anciennes familles d'il y a soixante ans, gaies, bonnes et honnêteles.

Elle me rappelle les écolières d'alors qui avaient des noms ro-cocos, des noms de livres de distribution des prix, verts, rouges, olives, avec un ornement ovale un titré en or :

ç5 CE l'akoslus dx l'aube

Clara d'Eilàbeusc, Elàonore Derval, Victoire d'Etremont, Laure de la Valide, Lia Fauchereuse, Blanche de Percival, Rose de Liméreuil et Sylvie Laboula^'e.

Et je pense à ces écolières en vacances dans des propriétés qui produisaient encor, mang-eant des pommes vertes, des noisettes rances devant le paon du parc frais, aoir, aux grilles d'or.

C'était de ces maisons où il 3' avait table ouverte, on T mang-cait beaucoup de plats et on riait. Par la fenêtre on voyait la pelouse verte et la vitre, quand le soleil baissait, brillait.

Et puis un beau jeune homme épousait rcolière — une très belle fille qui était rose et blaacke — et qui riait quand au lit il baisait sa hanche. Et ils avaient beaucoup d'enfants, sachant- les-Aiire.

▲ l'angelus dl' soin 97

AU BORD DE L'EAU VERTE

ÀM bord Je l'eau verte, les sauterelles

sautent ou se traînent, ou bien sur los fleurs des carottes frôles
grimpent avec peine.

Dans l'eau tiède filent les poissons blancs
auprès d'arbres noirs dont l'ombre sur l'eau tremble
doucement
au soleil du soir.

Deux pies qui crient s'envolent loin, très loin,
loin de la prairie, et vont se poser sur des tas de foin
pleins d'berbes fleuries.

•gS" D3 l'angelus de l'aubb

Trois paysans assis lisent un journal
en gardant les bœufs près de râteaux aux manches luisants
que
touchaient leurs doigts calleux.

Les moucheron minces voient sur l'eau,
sans changer de place.

En se croisant ils passent, puis repassent,
vont de bas en haut.

Je tape les herbes avec une gaule
en réfléchissant Et le duvet des pissenlits s'envole
en suivant le vent.

A LAKaELUS DU SOIR QQ

JE SUIS DANS UN PRÉ

A Charles Lacoïie,

Je suis dans un pré où coule l'eau froide dans l'herbe,
le long des cerisiers, sur des joncs, des cailloux.

Les filles mettront les fleurs du pré vert en gerbes
pour la procession quand le tenips sera doux :

les fleurs qu'on appelle bouquets faits, les joncs rose^

Les jeunes filles seront en blanc et, le soir,

la procession jonchera le reposoir

et le curé dira de bien, bien belles choses.

100 DR l'angelus de l'aube

!1 élèvera le Saint-Sacrement doré,

et les larmes viendront aux yeux — ô g-loire, gloire,

gloireà Dieu, dira-t-on, que son nom soit sacré,

il est lo Dieu puissant, le Dieu de la victoire.

Les encensoirs fumeront et les fleurs en l'air

se mêleront ; les filles feront leur voix aig-uë,

et la procession reviendra dans la rue

vers quatre heures, quand le soir est encore clair.

Les ronces pendent dans le chemin, le vent passe dans les feuilles transparentes des peupliers,, et dans le lavoir jaune il y a des laveuses, et souvent des linges à côté sont pliés. Les canards, les poussins jaunes sont dans la l^oue, les grillons chantent dans la haie, les mouches au-dessus de l'eau volent en faisant des ronds. Les frères voient et les petits enfants jouent.

A L A.VGELUS OU SOI»

Le ciel est bleu. Les herbes près de l'eau sont bécottes,

et au soleil les maisons en chaux sont plus blanches,

et les paysans suivent à longs pas les bœufs

et derrière la lierre qui racle ils se penchent.

Le vent souffle tout doucement sur le blé vert,

mais je passe ennuyé devant toutes ces choses

et sur les ajoncs qui piquent près des jardins

et près des fermes bien fraîches où aboient les chiens,

sur le farouche rouge et sur le trèfle rose

Bien que je m'ennuie, moi, je veux retourner là

quand je serai malade encore, voir des bûches
dans les vieux jardins et secouer les lilas
pour faire pleuvoir les hannetons, boii^e aux cruches
sur l'évier frais, dans la cuisine qui sent fort,
et rester seul avec mei d'un air doux et triste
et puis me promener seul sans aller trop vile.

101 DS L. AKGELUS D£ L AUBK

XjQs ntiag'es sont blancs, la terre grise est tiède.
Devant la ferme l'évier frais sue en dehors;
cet évier est une pierre usée qui est froide
même à midi, quand tout est chaud et que tout dort.
Les lézards courent sur les briques des murailles
dont les ongles peuvent enlever des morceaux.
11 fait chaud, il fait chaud, il fait chaud, il fait chaud,
€t Ton s egratigne les jambes aux broussailles.
La terre se fendille et nous avons été
cueillir de la mousse pour une croix de tombe;
elle était jaune et sèche et j'ai gratté
pour l'arracher; sur des flaques d'eau jaune tombent
des feuilles, et au fond il y a des têtards.

Dans les prés il y a des fleurs fines qui bougent ;
les pies viennent en criant sur les chênes ronds,
et sitôt que quelqu'un arrive elles s'en vont.
Vers sept heures tout le fond du ciel est très rouge.

A l.'AyC,-L'JH D" SO.R ic3

Il y a sur la place un soleil chaud et blanc. Sur la place on entend des marteaux qui résonner. V dans la forge noire et rouge : un retombement. Les poulets piquent le grain dans la paille jaune. L'herbe a poussé entre les pavés près des bancs où sont des femmes qui causent et qui s'arrêtent de bavarder pour regarder passer les g"eno. On dirait que les coqs ont du sang- à la crête.

n y a des roses sur le mur où il a plu;
et dans la haie aussi et les feuilles sont molles.
Ce matin il y a du brouillard gris, et plus
on regarde loin, il est épais. Il se pose
sur le coteau au haut des feuilles de pins noirs;
il fait un peu frais, mais pas trop. Je viens de voir
des laitières près du mur m.ouil!é plein de roses.

Io4 »t t'ASGKLUS DE L'At7B3 A l'aMOELUS PU SO^ ^ ^^

tl

Sur îa route il y a un peuplier écorcé

dont le bois blanc est un peu jauni par la pluie î
j'avais les doigts froids pour les y avoir passés.
L'osier mouillé qui tient les portes des champs crie;
le foin du parc est couché ; daas la haie on voit
des branches noires de bois sec pleines de gouttes;
une pie est posée sur le bord delà route,
a pluie coule de la paille des chars et des toits.

Le temps est gris, sans nuances : les hirondelles poussent des cris dans le ciel ^ris, humide et froid et elles font des croix noires avec leurs ailes. Leur cri est aigu et long au-dessus des toits, d'où îa fumée sort doucement des briques rougesî. L'intérieur des mansardes est noir et profond, et l'on ne peut pas voii ce qu'il y a au fond, îl commence h pleuvoir un peu à grosses gouttes.

tiSg.

LA JEUNE FILLE

La jeune fille est blanche, elle a des veines vertes aux poig-nets, dans ses manche* ouvertes.

On ne sait pas pourquoi elle rit. Par moment elle crie et cela est perçant.

Est-ce qu'elle se doute qu'elle vous prend le cœur en cueillant sur la route des fleurs ?

loS DE l' ANGELUS DB L AUB»

On dirait quelquefois qu'elle comprend des choses.

Pas toujours. Elle cause Tout bas.

« Oh ! ma chère ! oh ! là là...

...Figure-toi... mardi je l'ai vu... j'ai rri. » — Elle dit comme ça.

Quand un jeune homme souffre, d'abord elle se tait :

elle ne rit plus, tout étonnée.

Dans les pelils chemin»

elle remplit ses mains de piquants de bruyères, de fougères.

Elle est grande, elle est blanche, elle a des bras très doux.

Elle est très droite et penche le cou.

iSSg.

A l'angelus do soin

JE PARLE DE DIEU

Je parle de Dieu — mais pourtant est-ce que j'y crois ? — A cinq ans on me disait : tiens un croquant...

Va !e raang-er avec Marie

aux vêpres. Sois bien sag-e et prie

le bon Dieu, la vierg-e Marie.

— Puis c'était la procession

que la bonne et moi nous suivions,

et de belles fleurs en coton

dans des vases de loterie.

Les petites fi lies fleuries jetaient en l'air des ll-3îr5 jolies.

DK L ANGELUS DE l'aUBX

Je levais la tête pour voir le curé, le grand ostensor qui luisait
sur le reposoir.

Et on chantait : ô bonne vierg'e !

O Ijs sans tache ! Fleur des berg-es 1 — Et Ton voyait briller
des cierges.

Etl'on jetait encor des fleurs,

et l'on chantait : prenez mon cœur,

notre Dame des sept douleurs !

Le ciiréjétait magnifique

levant les bras pour les cantiques.

Etj'entendais dans ces cantiques :

lu-u-us... tuuus...

Ritus uum

Us tuus

Et l'on jetait encor des roses.

Les femmes pieu raient presque à cause
de ces si belles, belles choses.

A L'ASGSLUS DU SOIR

Je voyais le petit Jésus à Noël, dans la crèche, nu.
L'âne regardait par- dessus.

Et maman disait : les rois mag[^]es portent la myrrhe, les imag-
es au petit Jésus qui est sag-e.

Et je croyais que Dieu était
un vieux tout blanc qui vous donnait
toujours ce qu'on lui demandait.

Ça m'est bien ég-al, ceux qui disent qu'il existe ou non — car
l'église du village était douce et grise.

Di l'anoelus de l'aubb

LA POUSSIÈRE FROIDE

La poussière froide tourne et fait voler des papiers, et le vent
gralte la terre ainsi qu'un balai qui racle, et les chevaux ont froid
dans la rue et c'est un spectacle que de voir sur les pavés les ré-
verbères briller.

Ce matin le soleil froid rendait comme de la corne
les feuilles des platanes encore vertes des cours

où le vent remuait de temps en temps ce jaune jour

qui fait dire aux gens que le temps du mois d'octobre est morne.

Le brouillard sent la fumée ; un jet d'eau ne bouge pas, et l'on dirait qu'il est en suif très blanc ou bien en glace, dans le ciel en laine sale où les feuilles sèches passent. Et le son du vent continue et l'oo presse le pas.

A l'angell'3 du som 1 1 3

Les contrevents grincent, coq-nenlle mur et rebondissent, et i'ou entend quelquefois tomber la tuile d'un toit, ou bien les vitres d'un tambour se casser et l'on voit les g-ens qui courent sous les nuages de fer qui g-lissent.

La poussière froide tourne et fait voler des papiers, et le froid très cru vous donne une espèce de mig'raïne. La poussière mince tourne et sur les pavés se traînent les fiacres dont on entend les vitres froides trembler.

DANS LA GRANGE

A André Giàe,

Dans la grang-e, sur le sol dur, bossue, battu, le char dormait avec des rameaux de chêne cassés dans les joints de son bois boueux et fendu. La l'atteuse au ronflement qui s'enfle avait cessé de tourner au milieu des bœufs patients, et des tas de débris raincesjonchaientla terre.

Les poules du Bon Dieu qui sont les hirondelles, et qui avaient leur nid sur la poutre, tombèrent.

Alors deux métayers, lents et adroits, sautèrent*.

sur d'autres et, avec des coups, fixèrent

au plafond un morceau de fer blanc retroussé.

Ils l'emplirent de paille et y mirent les petits fombés.

A. l'anoslus du soir iiS-

Alors on vit la mère des petits oiseaux glisser craintivement dans l'azur en réseaux allongés.

Peu à peu, elle arriva au nid.

Je m'étais assis près des herses et du soc qui luit, et j'avais dans le cœur une tristesse tendre j

comme si j'avais eu dans le fond de mon âme I un rayon de soleil où vole un peu de cendre. '

Vinrent huit petits cochons extrêmement si jolis

qu'on eût pu les ôter à de petites filles.

Ils n'avaient pas plus de trois semaines,

ils luttèrent entre eux, arc-boutés comme des chèvres,

et leurs très petits pas étaient précipités.

La truie aux mamelles flasques et ridées, aux soies rudes grognait vers le sol, embouée.

La vie pauvre, par ce beau jour d'été, m'a paru revêtir toute sa dignité.

ii5 D« l'anCiElus db l'aube à l'anGElus du soia

Et lorsque sont passés, près de mon escabeau, les paysans tristes, silencieux et beaux, faisant rouler les roues dans l'ombre noire et fraîche, je ne leur ai rien dit et j'ai baissé la tête.

LE CALENDRIER UTILE

A Bemy de GoartnotU.

AU mois de Mars (le Bélier v) on sème \ (i trèfle, les carottes, les choux et la luzerne. Oq cesse de herser, et l'on met de l'engrais au pied des arbres et l'on prépare les carrés. On finit de tailler la vigne où l'on met en place, après l'avoir aérée, les échalas.

Pour les bestiaux les rations d'hiver finissent.

On ne mène plus, dans les prairies, les g-énisses

qui ont de beaux yeux et que leurs mères lèchent,

mais on leur donnera des nourritures fraîches.

Les jours croissent d'une heure cinquante minutes.

Les soirées sont douces et, au crépuscule,

les chevriers traînants gonflent leurs joues aux flûtes.

120 DK LAKG2Î.US DE L At-'BB

Les chèvres passent devant le bon chien qui ag-ite la queue et qui est leur g-ardien.

Si la pleine lune le veut, la Passion échoit vers le milieu ou vers la fin de ce beau mois.

Ensuite vient le beau dimanche des Rameaux.

Quand j'étais enfant, on m'y attachait des gâteaux,
et j'allais à vêpres, docile et triste.

Ma mère disait : dans mon pays il y avait des olives...,
Jésus pleurait dans le jardin des oliviers...

On était allé, en grande pompe, le chercher...

A Jérusalem, les g"ens pleuraient en criant son nom...

Il était doux comme le ciel, et son petit ânon
troglinaït joyeusement sur les palmes jetées.

Des mendiants amers sanglotaient de joie,
en le suivant, parce qu'ils avaient la foi...

De mauvaises femmes devenaient bonnes
en le voyant passer avec son auréole
si belle qu'on croyait que c'était le soleil.

Il avait un sourire et des cheveux en mie!.

Il a ressuscité des morts... Ils l'oiit crucifié..»

A L ANGKLCS DC 8oJ»

Je me souviens de celle enfance et des vâpres, et je pleure, le g-osier serré, de ne plus être *. e tout petit g'arçon de ces vieux mois de Mars, de n'être plus dans l'église du village où je tenais l'encens à la procession et où j'écoutais le curé dire la Passion.

Il te sera agréable, au mois de Mars, d'aller avec ton amie sur les violettes noires. A l'ombre, vous trouverez les pervenches bleu de lait qu'aimait Jean- Jacques, le triste passionné. Dans les bois, vous trouverez la pulmonaire dont la fleur est violette et vin, la feuille vertde-gris, tachée de blanc, poilue et très rugueuse. Il y a sur elle une légende pieuse ; la cardamine où va le papillon-aurore, l'isopvre légère et le noir hellébore, la jacinthe qu'on écrase facilement et qui a, écrasée, de gluants brillements; la jonquille puante, l'anémone et le narcisse qui fait penser aux neiges des berges de la Suisse; puis le lierre-terrestre bon aux asthmatiques.

DX LANQKLUS DK L AUBE

Si ton amie est jeune et a les jambes fines,
et si son corps est une douce et simple lig"ne
de lumière qui bouge à peine, et glisse,
le mois de Mars sera à tes amours propice,
car sa lumière est pure et s'accorde aux bras lisses.

L'épaule de ton amie sera plus luisante
et tout son corps sera comme une source blanche
qui, de la tête aux pieds, se gonfle sur la hanche.

Si, lassé d'amour, on retourne à la chasse, on peut tuer encore quelques bécasses.

Ami, je t'invite, dans mon modeste asile, si tu es fatig-ué des choses de la ville, à venir simplement g-oûter le mois de Mars. Nous ne distinguerons pas la vie d'avec l'art. Mais s'il te plaît, ayant vu clair, de me dire de beaux vers où tu auras vanté le sourire de celle qui t'a donné sa gorge de raisin, je te remercierai et te tendrai la main.

A l'akgelus du soir ia3

SEPTEMBRE

A Paul Claudel.

Le mois de Septembre, expliquent les savants
qui ont des bonnets carrés pour voir s'il fait du vent,
est soumis au régime de la balance.

A cette époque, les bateaux sur la mer dansent
furieusement. Les livres parlent d'équinoxe.

J'en ai même vu un où sont des paradoxes,
des écliptiques, des zodiaques et des reflux
qui expliquent la terre au moment de Septembre.

C'est d'une grande poésie et, dans ma chambre, j'ai vu sur le papier des ronds blancs et noirs, avec des rubans et des rayons emplis d'astres. Et cela fait penser à Christophe Colomb,

134 D' l'angklus de l'aubb

ce fou sublime qui allait devant lui, et qu'un méchant roi a mis en prison parce que l'ingratitude est la sœur de la jalousie. Maintenant je chanterai les animaux de ce mois, qui sont les mêmes que ceux des autres, je le crois, *mais je ne nommerai que les principaux, à cause du papier qui coûte cher aux poètes.

Muse ! Inspire-moi et que le simple pipeau où je m'essaie enchante aux rives de ces eaux es poètes amis qui président aux lûtes.

L'âne, aux longues oreilles, baisse la tête.

Les paysans aisés lui fichent des culottes,

car le mois de Septembre est couronné d'abeilles

qui dorent la grappe gluante de la treille,

puis s'envolent et piquent les pauvres aliborons.

Le coq pressé, luit et monte à califourchon sur la poule pour qu'elle fasse des œufs, il s'éveille dès l'heure où, remontant aux cieux, le soleil, dissipant les brouillards Je l'aurore, emplît de majesté la campagne sonore.

▲ l' ANGELUS DU soir 135

Le bœuf lent, que l'on vit dans les fêtes antiques, est utile entre tous à nos us domestiques. On voit sa bonne tête et son goître bougeant quitter Télable ombreuse et, des crottes aux cuisses, il s'achemine vers Thorizon d'un bleu d'arg-ent, précédé du troupeau naïf des roses génisses.

• Autre animal : sur l'eau, la libellule bleue vibre immobilement près d'un jonc coupé en deux.

La chèvre, à la barbe en pointe, au corps noueux, au poil rude :
elle brouste, près des fossés poudreux, les vignes sauvages avec un
bruit de ciseaux.

Les brebis sont devant le berger :

sur elles on dirait toujours qu'il a neigé.

Le chien qui les garde est très agité.

Il gambade et l'on voit sous le bras du berger,

comme une loque, un agneau nouveau-né

qu'essaie de lécher sa mère sanglante.

Le cochon : on le voit, sur le fumier des fermes, reniffler
quelque pelure de pomme de terre.

ia6

DK L ANGELUS DK L AUBE

Il est aussi ridicule, aussi laid qu'on voudra,

mais personne au monde ne m'empêchera

de frissonner, lorsqu'on le saigne, et qu'on entend

sortir un cri aig-u et long-, de temps en temps,

de son pauvre gros cou saigné par une brute,

et qu'il ferme les yeux et tord son groin

sanglant pour demander pitié à l'homme

qui a seul une âme et de la pitié — en somme.

Aux fils du télégraphe, on voit les hirondelles qui font rêver
d'amour les chastes demoiselles.

Ane, bœuf, cochon, génisses, d'autres, je les ai vus
bien souvent au marché d'Orthez, au crépuscule
de Septembre, quand le soleil, sombrant sur les auberges,
faisait luire au loin les ardoises et les verres.

Les voix qui discutaient faisaient remuer l'ombre.

Les paysans étaient grandis par les aiguillons.

Les chars criaient, écailleux de boue, ébranlés.

Des faucheurs essayaient des faux sur un pavé.

Des bouviers essayaient le son rauque des cloches.

Des cuves qui puaient la figue étaient traînées

▼ers les pressoirs pleins de nuit.

A I. ANGELUS DU SOIR tij

^, alors, j'ai pensé, les larmes aux yeux, par ces beaux soirs de
Septembre, que le Bon Dieu est au Ciel ; qu'il me faudra quitter,
un jour ou l'autre, le calme de ma petite chambre; que je devrai
m'en aller là où sont les domestiques et les purs, non point org-
ueilleusement comme un Christophe Colomb à travers les clé-
ments, mais tout bonnement et tout simplement, comme je fais
ces vers, et donnant à des parents la main comme quand j'étais
un tout petit et que, pour marcher, je devais courir, "/ et que je
pleurais, ô mon Dieu! sans savoir pourquoi et sans savoir sur qui,
et sans savoir de quoi.

Qu'importent donc Septembre et sa faune et sa fiore ? Qu'importent donc hiver, printemps, été, automne? Qu'importe que l'on sème, avec les amandiers, les pâles cerisiers et les abricotiers ? Qu'importent les produits pour le printemps prochain? Qu'importent du persil et du cerfeuil les g-z-aines, le céleri qu'on butte et la laitue amère, s'il faut mourir? ^/

J'aurai passé sur la terre, et l'on m'aura appelé sceptique et poète,

Il8 DB L'ANGZJ>Ui DB l'aUBS

parce que j'aurai ri à force de pleurer, parce que j'ai compris que Dieu est si grand qu'il faut nous dédaigner devant lui en riant.

O Muse! Apaise un cœur douloureux. Si ma cendre doit un jour retourner aux vignes de Septembre : fais, du sang^ de mon cœur, naître une grappe d'or, douce à la g'rive agile et pépieuse. Mais encore : que la fille qui passera, un jour, auprès, la cueille et la mang-e, en riant, sans penser au tombeau où mon cœur dormira éternellement beau.

Qu'elle la mange et dise à ses amies ; Septembre, cette année, a mûri long^uement ces grains d'ambre, j'ai mangé cette grappe douce, et suis contente.

Et maintenant, amis, c'est à vous de g-onfler à vos pipeaux, vos joues aimées des belles filles. Je me rends : car, déjà, par l'azur des charmillles, ainsi que des oiseaux, sortent vos notes tendres. Allez. Chantez les mois qui ne sont pas Septembre.

k l'angslub du soir 139

AUJOURD'HUI, LE LONG DE LA NUIT

A Tristan Klingsor,

Aujourd'hui, le long- de la nuit transparente des sentiers froids, sous la chaleur terrible, j'ai bien senti qu'en une autre existence j'ai vécu dans les Petites Antilles.

Une impression de grands calices blancs aux pistils noirs, et de grande tristesse... Un cimetière aux colibris volant sur des tabacs frais dans la sécheresse.

La forêt à laquelle j'ai songé
avait les mêmes filtrations faibles
de lumière, le même sommeil des herbes,
et des cris bleus pareils à ceux des gréais.
i30 Ds l'angulus d8 l'aubb

Que ne puis-je partir? Vous m'attendez, je le sais, rouge-fleurs qui éclatent. .. Je crois entendre. Mais est-ce que j'ai rêvé? Voici des enfants qui prennent des crabes ?...

Ces crabes sont bleus? L'océan. Un point. C'est un aviso annoncé. Le Saint- Jérôme, il vient du Hdvre... Oh! Comme il est Icin! Son hunier?... L'enfant, donnez-lui la main.

Vous attendez quelqu'un? — Oui... Delonelle, C'est le neveu de Madame Physica...

L'Océan bruit comme un harmonica et se déchire comme un flot de dentelles.

A l'a:«gclus du som i3i

IL EST PRÈS DE SALLES

Â, M. Amaury de Cazanove.

Il est près de Salles, à droite, une source claire. Des foug-ères noires, de la mousse et du lierre se mirent doucement à sa limpidité La grand'route la longe et la chaleur d'été fait sur la terre une blanche vibration. .. Celui qui suit la route (on disait un piéton) sent la terre brûler aux cordes de ses sandales. Autour de lui bourdonne la chaleur pâle; mais, quand il approche de la petite source, il se sent inondé par une fraîcheur douce.

Bien souvent j'ai suivi jusqu'à votre hameau celle roule blanche qui va à Hagelmau.

l32 DE l'aNGELUS DS l'aUBS

Mes yeux qui se fixaient à l'horizon des côtes y voyaient, agrandies, des silhouettes d'hommes. Mais c'est en vain que mon reg-ard triste a cherché la diligence qui, avant que je fusse né, ramena au pays, le long- de la source vive, mon grand-père qui revenait des Antilles.

A L ANGELUS DU som l83

ON DIT QU'A NOËL

A Mademoiselle M. R.

On dit qu'à Noël, dans les étables, à minTiit, l'âne et le bœuf, dans l'ombre pieuse, causent. Je le crois. Pourquoi pas ? Alors, la nuit grésille : les étoiles font un reposoiresont des roses.

L'âne et le bœuf ont ce secret pendant l'année. On ne s'en douterait pas. Mais, moi, je sais qu'ils ont un grand mystère sous leurs humbles fronts. Leurs yeux et les miens savent très bien se parler.

ils sont les amis des g-grandes prairies luisantes où des lins minces, aux fleurs en ciel bleu, tremblent auprès t!es marg-ue-rites pour qui c'est dimanche tous les jous puisqu'elles ont des robes blanches.

134 DB L*ANGELUS DE l'aUSS

Ils sont les amis des grillons aux grosses lèles qui chantent une sorte de petite messe délicieuse dont les boutons d'or sont les clochettes et les fleurs des trèfles les admirables cierges.

L'âne et le bœuf ne disent rien de tout cela parce qu'ils ont une grande simplicité et qu'ils savent bien que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Bien loin de là.

Mais moi, lorsque l'Été, les piquantes abeilles volent comme de petits morceaux de soleil, je plains le petitâneet je veux qu'on lui mette de petits pantalons en étoffi"e grossière.

Et je veux que le bœuf qui, aussi, parle au Bon Dieu, ait, entre ses cornes, un bouquet frais de fougères qui préserve sa pauvre

tête douloureuse de l'horrible chaleur qui lui donne la fièvre.

▲ L'ANGKLUS DU 80m

LA PAIX EST DANS LE BOIS

La paix est dans le bois silencieux et, sur les feuilles en sabre qui coupent l'eau qui coule, l'eau reflète, comme en un sommeil, l'azur pur qui se pose à la pointe dorée des mousses.

Je me«uis assis au pied d'un chêne noir
et j'ai laissé tomber ma pensée. Une grive
se posait haut. C'était tout. Et la vie,
dans ce silence, était mag-nifique, tendre et-grave.

Pendant que ma chienne et mon chien fixaient une mouche qui volait et qu'ils auraient voulu happer, je faisais moins de cas de ma douleur et laissais la résig'nation calmer tristement mon âme.

CE FILS DE PAYSAN

Ce fils de paysan qui était bachelier,
nous avons suivi son convoi lo long- des lierres.
Le Dimanche il quittait la petite ville

et il allait déjeuner avec sa famille.

... L'après-midi, me disait-il, j'y lis Virg'ile.

En pensant à ceâmon cœur s'enfle et se tord

— et je sens dans l'azur comme un parfum de mort.

... Oui, tu lisais Virgile, ami. Car l'on t'avait «ppris le latin dans un triste et pieux collège.

A l'angelus de l'aubb iZ-]

Ton père aux mains déterre, ta mère aux mains de chanvre,

étaient joyeux de voir dans ta petite chambre

les dessins qui faisaient de toi un bon élève.

Et, pendant qu'il faisait soleil ou de la neig-e,

pendant que se pliaient les blés aux tiges bleues,

à cause de leur fils ils étaient bien joyeux.

Des mots compliqués n'avaient pasg-âté ton âme. Tu étais pareil à !a modestie du villaf^e lorsque les cheminées fument aux pieds de Dieu et que s'arrêtent, en tournant le cou, les bœufs.

Vlrerilei c'est pour moi, ami, ce que tu fus : quelque dimanche soir — si triste — où une flûte de coudrier chantait comme une-pluie de nuit... Une ruche. Un mouton. Un laurier-thvm et puis ane tombe où, respectueux, on jette du buis.

i38 DE l'angkluz dk l'aube

L'EAU COULE

L'eau coule dans la boue et dans le bois, après
la pluie. C'est, maintenant que sont trempés les prés.
Les merles vivent dans Thumidité des g^aules
qui servent à faire les paniers, g-aules jaunes.
J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entouré de mousse en soleil transparent et de rouille.
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse,
parce que tu avais une figure douce.
Mais à présent, je souris en fumant ma pipe.
Les rêves que j'ai eus étaient comme les pies
qui filent. J'ai réfléchi. J'ai lu des romans
et des vers faits à Paris par des hommes de talent.
Ah ! Ils n'habitent pas auprès des sources douces
où vont se baig-ner les bécasses en feuilles mortes.
A L'ANGSLDi" DU 8om iS^
Qu'ils viennent avec moi voir les petites portes
des maisons des bois abandonnées et crevées.
Je leur montrerai les grives, les paysans doux,
les bécassines en argent, les luisants houx.

Et alors ils souriront en fumant la pipe,
et, s'ils souffrent encore, car les hommes sont tristes,
ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

DI L AHGKLUS DB L JLUBB

AVEC LES PISTOLETS

Avec les pistolets aux fontes,
il monte, il monte, il monte, il monte,
monte la côte de la route,
le soir, dans la campag-ne rousso.
Chapeau tricorne: il est marquis; relevés sont ses pans d'habit.
Du tricorne une roide tresse tombe et en avant il se baisse.
Il est rasé, rasé, rasé,
a les jeux bleus, un rouge nez.
A L ANGELrs iju soin
Et il arrive près d'un bois; il écoute, écoute des voix.
Lcn maisons sont loin, datis du bleu, âur le coteau rayé de feu.
«Bourse ou vie! » quelqu'un a crié...

n se dresse sur ses étriers.

Et ses mains garnies de dentelles fouillent les fontes de sa selle.

Et il prend les lourds pistolets aux canons de cuivre ouvragés.

Et à deux mains, à droite, à gauche, ii tire, roide comme roche.

Le pistolet pète et crache un tas ^ feu ^y^ Ht) îrrand fracas.

l4« DB l'aNOELUS de l'àUBB

Et il continue et il monte avec sa queue derrière le cou,

avec ses pistolets aux fontes, le chemin qui mène à Ramous.

SSS;).

A L'ANGELUS DU SOIR ' l^S

J'AI VU, DANS DE VIEUX SALONS

J'ai vu, dans de vieux salons, des tableaux flamandSj où, dans une auberge noire, on voyait un type qui buvait de la bière, et sa très mince pipe avait un point rouge et il fumait doucement.

Il avait le nez violet et bonne mine,

c'était peut-être un très heureux nég-ociant

qui avait des vaisseaux très lourds, des bâtiments

pleins de beaux ornements dorés allant en Chine.

Il faisait le commerce des draps recherchés, des épices, et devait avoir dans sa chambre des choses drôles, des pipes à gros-bout d'ambre, des vestes de femmes turques, de beaux objets.

144 DE l'aNGELUS de i/aUBB

Il avait sans doute une femme roug-e et blanche qu'il caressait le soir dans son lit de richard. Et il vivait considéré, se levant tard, pour aller se promener, le poing;' sur la hanche.

Mais parfois ses affaires réclamaient ses soins. Il était oblig-é de courir la contrée pour offrir ses marchandises, mais à l'entrée de la nuit, il g-agnait uneauberg-e bien loin.

Pour le défendre des larrons, sa belle épée était par lui suspendue au pied de son lit, près des beaux coffres de fer des Indes, soit des grands bazars des capitales fortunées.

Et le peuple l'honorait lorsque, près des cjiiais, ses beaux bâtiments pleins de belles galeries g-onflaient, comme les belles bannières qui plient, leurs voiles oii les marins luisants étaient gais.

iSSS.

A L'ANOEt-U» DU 8oIH l^S

LE PAYSAX^...

Le paysan, le soir, vient de la foire et toutes

ses brebis marchent avec lui le long- des routes.

Il y a des veaux qui ne veulent pas marcher

et il est oblig-é, pour les faire avancer,

de les tirer par le cou avec une corde.

Mais les veaux aux museaux blancs et morveux la mordent
Les brebis se mettent à courir fort parfois
et le chien de l'homme, qui a l'air d'être en bois,
qui est jaune, les poursuit, aboie en arrière,
et sur la route cela fait de la poussière.
Il y a la haie après la route — et les champs
après la haie et après des prés — on entend
le g'ave delà; plus loin les coteaux paraissent
avec de grands carrés verts, jaunes, roux. Où cessent
les coteaux, par-dessus eux, mais bien plus loin,
des montagnes, puis, après elles, l'air sans fin.
146 DB l'angelus de l'aube

LES PATURAGES

Les pâturages, au bord des eaux, sont épais.
La pluie lourde a couché les blés trempés,
et les feuilles des berges sont très vertes,
excepté que les saules sont en cendre légère.
Les foin, comme des ruches, sont dressés.

Les coteaux sont si doux qu'ils semblent caressés.

Poète ami, tout serait doux sans la douleur
qui nous enlève tous les plaisirs du cœur.

Je crois qu'il est inutile d'essayer de la fuir,
car la guêpe ne quitte guère les prairies.

Laissons donc la Vie aller, et les vaches noires
paître près des endroits où elles ont à boire.

Plaig'nons tous ceux qui souffrent lentement,
tous ceux qui sont comme nous, et tous le sont vraiment,
excepté qu'ils n'ont pas tous du talent.

C'est la seule différence, mais c'est important. >

Une bonne consolation est un amour charmant,
comme une jeune fraise au bord d'un vieux torrent.

A l'angklus du soin 1^7

CAUGT...

Caûgt avait deux jolîs coqs dans son panier. Il a quatre-ving-ts ans. Il vit près des sentiers de Saint-Boès qui sont désolés et sauvages. Les bécassines y font luire leur plumage. Caiigt m'a dit : salut ! Et dans le champ sauvage ma chienne essoufflée ramassait la bécassine tuée. Caûgt m'a dit : j'ai connu vos parents qui sont morts. J'ai quatre-vingts ans.

Mon fils avait pareille une chienne de chasse. Et le coteau était noir, roux comme les bécasses. Caûgt m'a dit : salut 1 Et vers le bois terrible je suis allé. Caûgt me regardait partir.

J'étais dans les touyas avec ma chienne douce,
et nous allions au bois d'argent, d'ombre et de mousse.

DE L ANGELUS DR L AUBB

Et j'ai pensé à toi qui as la peau douce comme un ^rain de raisin
et une nêfle rousse.

Les éperviers aig-us volaient sans avoir l'air de boug'er.
La tête lourde des corbeaux comme un clou épais.
Les piverts volent comme des vagues, en courbées
cl, droits, ils griffent l'écorce, cachant leurs plumes vertes.
Les ruisseaux après la pluie sont un peu jaunes
et, au Printemps, au bord, il y a des anémones.
Le coteau est comme en sang- noir cl, du haut,
les montag-nes nag'entau ciel doux, simple et beau.
De l'autre côté des coteamec sont les villag-es
doux qui dorment au soleil comme des haches.
Là, il y a des tonnelles tristes au vieux jardin

où les poules g-rattent près des buis, des ricins.

La tonnelle en lauriers luisants est verte et noire.

Il y a un banc, au fond, en bois couleur de soir,

et qui est un peu humide, à cause de Tombre,

même l'Été quand le soleil est en bleu plomb.

Viens-y! L'après-midi sera luisant. Ta bouche

sur ma bouche nous nous tairons, et les cig-aies

cliqueront sur les roses en eau rose du Bengale.

▲ l'angeles du sa;n i49

Nous nous aimerons tant que nous ne respirerons plus, en nous pressant sur le banc noir et vermoulu, aux pieds en bûches. Puis nous reviendrons, le soir. Les g-énisses douces tendront le cou vers toi, à l'abreuvoir. Puis nous irons voir Caiig-t dont le nom rae plaît comme une fîûlo et comme des violettes, Caiig-lqui dit: salut ! qui a quatre-ving-ts ans, des joues roug^es ridées, maigres, des yeux luisants, qui regarde, méfiant, par les haies d'égantiers, et qui porte de jolis coqs dans son panier.

DE L ANGKI.US DK L AUBE

JE CRÈVE DE PITIÉ

Je crève de pitié, d'aimer et de sourire : mais, sourire, ne m'esl toujours pas possible,

et ce petit chat m'a rempli d'une tristesse grise. Il miaulait
sous la grande porte de la mairie,

par ce soir pluvieux, boueux, et j'ai senti toute l'infinité résig-
née et muette

de la douleur des botes, de la douleur des bêtes. Mon Dieu :
qu'allait-il faire? Qu'allait-il faire ?

Son malheur est si triste sous la pluie. Qui va le nourrir ? Qui
va le nourrir ?

▲ L'AlfGELVS DU SOIR l5l

Oh! s'il allait, en tremblotant, là, mourir, — ou devenir un
triste chat des salig^ues

qui crève, dans la boue malsaine, de famine, de grelottement,
de croûtes et de fièvre

— ou être tué par un chien qui le prend pour un lièvre.

DE L ANGKLUS DE L XUBI

TU SERAIS NUE SUR LA BRm'ÈRE...

Tu serais nue sur la bruyère humide et rose, comme ces
femmes qu'on apprend en classe, près de chèvres se donnant des
coups au bas des prés. Tu dormirais en ne rêvant d'aucune chose,
et tes jambes pareilles, tièdes el douces luiraient dans la pluie
verte et glacée de la mousse. Ton corps serait comme l'air et l'eau
qui sont purs. Un g^rillon aigre chanterait dans le vieux mur
d'une maison abandonnée et qui aurait, à ses pieds, les champig-
nons roses des forets. Les alouettes qui ont la couleur de l'arg-ent
siffleraient en volant vite. Et, tout en dormant, tu mettrais une

main dans tes cheveux remplis de brins de paille ag-açantsde
roides épis.

A l'angelus du soir i53

TU SERAS NUE

Tu seras nue dans le salon aux vieilles choses, fine con;me un fu-
seau de roseau de lumière, et, les jambes croisées, auprès du feu
rose, tu écouleras l'hiver.

A tes pieds, je prendrai dans mes bras tes g-enoux. Tu souri-
ras, plus gracieuse qu'une branche d'osier, et, posant mes che-
veux à ta hanche douce, je pleurerai que tu sois si douce.

Nos regards org-ueilleux se feront bons pour nous, et, quand
je baiserais ta gorg-e, tu baisseras les yeux en souriant vers moi et
laisserai fléchir ta nuque douce.

i54 Ds l'angclus dx l'aubb

Puis, quand viendra la vieille servante malade et fidèle frapper
à la porte en nous disant : le dîner est servi, tu auras un sursaut
roug^issant, et ta main frêle préparera ta robe grise.

Et tandis que le vent passera sous la porte, que la pendule
usée sonnera mal, lu mettras tes jambes au parfum d'ivoire dans
leurs petits étuis noirs.

A l'augilus du soir i55

UN NUAGE EST UNE BARRE

Un nuage est une barre noire au-dessus des pins en nuit, vers six heures. Le ciel luit au fond, comme la mjer, le soir.

Si tu étais une palombe, et si j'étais un petit lièvre, je me coucherais dans l'ombre douce, violette et long-ue.

J'aplatirais mes oreilles
sur mon dos luisant, et toi
tu avancerais et retirerais
ton cou bleu en savon et en ardoise.

DE L'ANGELUS DU L'AUBÏ

Les hommes tristes viendraient pleins de haches et de fusils prendre la résine dorée aux pins remplis d'écaillis.

Tu n'es pas une palombe, et je ne suis pas un lièvre.

Etends-toi sur l'ombre longue des pins longues sur la fougère.

Les aiguilles des pins noirs, amères, vertes mais noires, tomberont sur ta peau douce qui glisse comme la mousse.

Tu te mettras toute nue où il y a des bruyères et au loin les petits lièvres bondiront, baulés, pattu».

Le monde est bon et très doux, les petits lièvres aussi, et les grands nuages gris, le» palombes et le houx.

A L'AKQEI-nS DU SOIR iSy

Les paysans tristes, sauA'ages, sont doux comme les palombes, mais il les tuent et les plombs font saigner les plumes sages.

DE l'àNGELUS DB l'aube

LA GOMME GOULE

La gomme coule en larmes d'or des cerisiers. Cette journée, ô ma chérie, est tropicale : Endors-toi donc dans le parterre où la cigale Crie aigrement aux cœurs touffus des vieux rosiers.

Dans le salon où l'on causait, hier vous posiez... Mais aujourd'hui nous sommes seuls — Rose Beng-ale I Endormez-vous tout doucement dans la percale De votre robe, endormez-vous sous mes bedsers.

Tl fait si chaud que l'on n'entend que les abeilles...

Eodors-toi donc, petite mouche au tendre cœur!

Cet autre bruil?... C'est le ruisseau sous les corbeilles

A l'angelcs du soir i^o

Des coudriers où dorment les martins-pêcheurs... Endors-toi donc. . . Je ne sais plus si c'est ton rire Ou l'eau qui court sur les cailloux qu'elle fait luire...

Ton rêve est doux — si doux qu'il fait boug-er tes lèvres Tout doucement, tout doucement — comme un baiser... Dis, rôves-tu

que sur un roc vont se poser Parmi des thjms chèvrefeuilles de
blanches chèvres?

Dis, rêves-tu que sur la mousse, en notes mièvres, La source
pure au fond du bois vient à jaser.

— Ou qu'un oiseau tout rose et bleu s'en va briser Les fils de
Vierg^e et faire au loin s'enfuir les lièvres ?

Rêves-tu que la lune est un hortensia?. ..

— Ou bien encor que sur le puits l'acacia

Jette des fleurs de neige d'or sentant la myrrhe?

— Ou que ta bouche, au fond dû seau, si bien se mire. Que je la
prends pour une fleur qu'un coup de vent

A fait tomber, du vieux rosier, dans l'eau d'argent?

i5o I» l'angelus ds l'aubb

OH ! CE PARFUM

Oh ! ce parfum d'enfance dans la prairie trempée d'eau et d'azur,
parfum de pieuse jonchée de joncs — fleuris sous les pas des pro-
cessions des hameaux noirs, parfum de foug-ère écrasée au soir
d'un jour lorrde, quand les inflexions des chants ne peuvent pas
mourir et que mon âme a peur de trop aimer, parfum de Ijs en
flammes, comme j'en voyais dans les vieux paroissiens, parfum
des dimanches soirs dans les jardins, parfum d'encensoirs purs
qui vont à Dieu ensemble, parfum de rosiers qui, à l'aube,
tremblent...

A l'angblus du soin iGi

LA POUSSIÈRE DES TAMIS

La poussière des tamis'chanle au soleil et voê. Mets ton épaule et tes cheveux sur mon épaule et mes cheveux. L'air est comme Teau, et les bœufs passent dans le matin froid des chemins boueux. Les cloches des coteaux verts sonnent le dimanche. Tu viens de te lever. Tu es toute blanche. Le silence est grand et très doux comme la ligne qui monte et descend, dans le ciel, sur les collines. On sent qu'on est sain et dans mon esprit bleu, je prie, parce que dans le ciel il j a Diou.

iGs DE l'amgklus dk l'aubx

TU VIENDRAS

Tu viendras lorsque les bruj'ères au soleil près des routes qui se fendent ont des abeilles.

Tu viendras en riant avec ta bouche rouge comme les fleurs des grenadiers et des farouches

Tu lui diras que tu l'aimes depuis longtemps, mais en lui refusant ton baiser en riant.

Mais lorsque tu voudras le lui donner, alors tremblante et suante, tu verras qu'il est mort.

A l'anoells du soin i6?

LE SOLEIL FAISAIT LUIRE

A Charles de Bôrdeu.

Le soleil faisait luire l'eau du puits dans le verre. Les pierres de la ferme étaient cassées et vieilles, et les montagnes bleues avaient des lignes douces comme l'humidité qui luisait dans la mousse. La rivière était noire et les racines d'arbres étaient noires et tordues sur les bords qu'elle râpe. On fauchait au soleil où les herbes bougeaient, et le chien, timide et pauvre, par devoir aboyait. La vie existait. Un paysan disait de gros mots à une mendicante volant des haricots.

:Les morceaux de forêt étaient des pierres noires.

jll sortait des jardins l'odeur tiède des poires.

I La terre était pareille aux faucheuses de foin.

iLa cloche de l'église toussait au loin.

JEt le ciel était bleu et blanc et, dans la paille,

j on entendait se taire le vol lourd des cailles.

i64 D« l'ausklus de l'aubi

QUAND DANS LE BROUILLARD

Quand dans le brouillard qui faisait luire la houe où nageaient les lumières des grands magasins, je m'arrêtais en face des tuyaux de zinc de ta maison ancienne où, la lampe à la joue, tu brodais à côté de ton petit serin,

l'odeur des îles sortait par les fentes roses de la fenêtre à carreaux verts, et je sentais que nous avions vécu bien avant d'être nés dans une colonie qu'une mer drôle arrose; et ii me semblait encore que j'y étais.

Je voyais de la rue les placards qui luisaient. Le salon était vieux sans doute et des insectes

A L ANtiELLJS DU SOLU l65

SOUS des éping-les ti'ès long-ues avalent des tôles

luisaut.s et noires. Ils éLaieut tout usés:

daas le cadre étaient en débris leurs dures ailes.

Par celle journée triste tout ça me revient, _ c;r il l'ait mauvais temps encore et, dans ma cliambre, i il tombe du jour gris pareil à de la cendre. ^Toi, ks insectes, la lampe, vous êtes loin.

Je me souviens du mois qu'on appelle Novembre.

Si tu lisais ceci tu ne comprendrais pas :

et cependant si tu pouvais comprendre et lire

tu penserais aussi aux contrées exotiques,

aux colonies en jasmin et en chocolat

où allaient d'importants et lourds vaisseaux antiques.

Quand je serai mort; si quelqu'un trouve ces vers : qu'il aille près des quais d'une vilie et te cherche ; qu'il t'explique ce que l'on appelle un poêle^ et que là-bas des oiseaux d'or sont sur la mer où nous avons vécu, amie, avant de naître.

166 DK L ANGELUS DK L AUBK

Tu ne comprendras pas ces explications.

Tu seras ramollie et prendras du tilleul en petit bonnet vieillot et, dans mon cercueil, je tremblerai d'avoir eu pour toi la passion du poète à qui ne reste plus que l'orgueil.

J'ai voulu, par orgueil, dédier quelques vers à une personne comme toi, douce, tendre, absolument incapable de les comprendre.

Près du vieux feu il y a le bruit de la mer. Tu es douce comme la Fête-Dieu qui chante.

A l' ANGELUS DU SOIR 167

TAPE LE LINGE

Tape le linge dans l'eau claire.

Tes bras qui ont des fossettes

sont beaux. — Tes jambes tu les serres.

Tu es la laveuse qui jettes dans l'eau le ling-e dur et sale des paysans aux douces têtes.

Et puis ensuite tu l'étalés

à des ficelles dans les cours

qui sont près de l'obscurc étale.^

Les dimanches et les grands jours, il y a des chemises blanches pour tes frères qui font l'amour.

i68 DE l'angelus de l'aube

Tu dances sous les grandes bi'anches, sur la place publique, au village, et on a envie de tes hanches.

Pendant ce temps les garçons sages au tir font péter des capsules et à la loterie ils gagnent.

... Tu as l'air ainsi d'être heureuse.

Mais demain tape dans l'eau claire le linge qui fait — pîac — laveuse

•-■ en écoutant l'eau sur les pierres.

A l'angklus du 60m i6g

TU T'ENNUIES

Tu t'ennuies? - — Elle dure cette pluie qui est dure.

Je prends ma pipe en glaise que j'allume à une braise.

Tu es loin et tu penses

dans un coin aux vacances.

1/0 OK L ANGKLUS DB L AUBB

Les pavés par la pluie sont lavés.

Je m'euDuîe.

Aux carreaux blancs, j'écoute tomber l'eau froide en gouttes.

Tu ne viendras pas, puisque tu es loin :

pas de risque.

Tu es loin :

je m'ennuie :

je n'entends rien dans la pluie:

c'est de l'eau fine ou dure, passant tôt ou qui dure.

A L ANGELUS DU 8GIR I7I

Je n'y vois

rien. — Entendre

là des voix

en deuil, teadrcs?.,.

Je ne puis; c'est la pluie d'un jour gris qui essuie.

li*

Vf. L aNGEJUS de l, AUBB

LE VILLAGE A MIDL..

A Ernest Caillebar,

Le village à midi. La mouche d'or bourdonne

entre les cornes des bœufs.

Nous irons, si tu le veux, si tu le veux, dans la campagne monotone.

Entends le coq... Entends la cloche... Entends le paon...

Entends là-bas, là-bas, l'âne...

L'hirondelle noire plane.

Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse ! Ecoute sa poulie

qui grince, qui grince encor,

car la fille aux cheveux d'or tient le vieux seau tout noir d'où l'argent tombe en pluie.

▲ h'Andkixs DU SOIR n3

TU ÉCRIVAIS

Tu écrivais que tu chassais des ramiers

dans les bois de la Goyave, et le médecin qui te soignait
écrivait,

peu avant ta mort, sur ta vie grave.

Il vit, disait-il, en Caraïbe, dans ses bois.

Tu es le père de mon père. Ta vieille correspondance est dans
mon tiroir

et ta vie est amère.

Tu partis d'Orthez comme docteur-médecin,

pour faire fortune là-bas.

Dn recevait de tes lettres par un marin,

ôar le capitaine Folat.

A L ANGKLOS DU »OIB

Tq fus ruiné par les tremblements de terre

dans ce pars où l'on buvait l'eau de pluie des cuves, lourde,
malsaine, amère...

Et tout cela, tu l'écrivais.

Et lu avais acheté une pharmacie.

Tu écrivais ; « La Métropole n'en a pas de pareille. » Et tu di-
sais : « Ma vie

m'a rendu comme un vrai créole. »

Tu es enterré, là-bas, je crois, à la Goyave.

Et moi j'écris où tu es né :

ta vieille correspondance est très triste et grave.

Elle est dans ma commode, à clef,

iSSg.

176 DE l'angelus de l'aubk

VIENS, JE TE METTRAI

Viens, je te mettrai des boucles d'oreilles

de cerises et je te montrerai les longues treilles où volent des merles bleus et des grives. Viens, c'est la saison des grandes chaleurs

et des fleurs.

Sur les fossés poudreux les carottes blanches poussent : il y a encor deux ou trois pervenches Dans le fond des bois frais les oiseaux crient.

Le ciel cuit.

Dans les mares il y a des joncs long-s, et les grenouilles g-rises font des bonds. Dans les endroits chauds et frais, vois les sources qui sont douces.

Dns le terrain rouge, ou bien sur la mousse, elles coulent près des abeilles rousses.

JE SAIS QUE TU ES PAUVRE

Je sais que tu es pauvre :

tes robes sont modestes.

Mine douce, il me reste ma douleur : je te l'olTra,

Mais lu es plusjolie

que les autres, ta bouche

sent bon — quand lu me touche»

la main, j'ai la folie.

Tu es pauvre, et à cause de cela lu es bonne ; tu veux que je le
donne des baisers et des roses.

178 DE l'aNGELUS D« l'aube

Car lu es jeune fille :

les livres t'ont fait croire et les belles histoires, qu'il fallait des
charmilles,

des roses et des mûres, et des fleurs des prairies, que dans la
poésie en parlait de ramures.

Je sais que tu es pauvre :

tes robes sont modestes.

Mine douce, il me reste ma douleur : je te l'offre.

tssa.

A I, A ^GKI-US DU SOIR fJQ

IL S'OCCUPE

A Marcel Schivob,

Va, ta sais à présent que Gallas est aaiagc. Josb-Maria ds Hersdu.

Il s'occupe des travaux de la terre et taille

les haies, ramasse le blé et les fig-ues qui bâillent.

Il a un pavillon dans sa vigne, et il g-ôte

le vin en bois aigre qu'il examine au jour.

Un lièvre lui mange les choux de son jardiir

où quelques rosiers sont lourds de pluie, le matin.

Parfois on lui porte un acte notarié,

un paysan, pour savoir CDrament être payé.

Il nettoie son fusil et cou:he avec sa bonne.

L'existence lui est douce, calme et bonne.

Il fit son droit jadis.

IS

j^Q DK t'ANQlLl;-» DB t/AJJB»

Une photographie nous le montre triste, pommadé et jauni, à l'époque de son duel pour une femme. Il tient un journal à la main et regarde devant lui.

Que c'est triste, que c'est triste, je trouve, ce temps où on se nommait Evarisle. Le vieux père et la mère étaient au désespoir... On avait surpris une lettre de femme, un soir.

Un jour, il est revenu de la capitale
avec un chou de cheveux sur son front pâle.

Où il a enterré les vieux parents qu'il aimait, et dont il parle avec un touchant respect. Il n'a pas d'héritiers et sa succession, qui sera belle, sera partagée, dit-on, entre les Dusaouras et les Gosse. Oui sait?

Il vit ainsi, auprès des chânes, et c'est de longues veillées qu'il passe à la cuisine où dort le chien rose de feu, où les mouches sa-lissent de cacas tout ce qu'elles louchent.

A l'angklus du soir iSi

Parfois, le malin, il s'essaye à un trombone triste auquel est habituée sa bonne.

Il vit ainsi doucement, sans savoir pourquoi. Il est né un jour. Un autre jour il mourra.

i8a DK l'anoeli;s de l audk

TA FIGURE DOUCE

Ta fig-ure douce souffrait.

Tes larmes quej'ai avalées, petite amie, étaient salées comme une herbe de marée.

Elles m'ont mordu la langue...

Tu t'en allais tristement prendre Tomnibus lourd et lent, en pleurant que je m'en aille ;

et ta bouche sur ma bouche, la tête faisait des sauts, et tu étais douce en pleurant doucerneat...

A l'a7»öii.us dd som i83

Il y a là sur la fenêtre

des liserons bleus où il a plu.

Ils bo'jg-ent comme un baiser sur

ta fine et douce tête.

Tu ne m'as pas ennuyé.

Les autres m'ont ennuyé.

Mon cœur triste est ennuyé comme un nuage ennuyé.

Les mouches volent aux vitre»

pendant queje pense à toi.

Tout est triste comme moi.

Tout est triste.

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE

A Vielé-Griffon,

Voici les mois d'automne et les callos graisseuses

s'en vont, etie râle aux prairies pluvieuses

chefche, comme en coulant, les minces escargots.

Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,

HO vol flexible et mou de petites outardes ;

et des vanneaux, aux long-ues ailes, dans l'air large,

ont embrouillé ainsi que des fils de filet

leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et

sont allés vers les roseaux boueux des saligues.

Puis les sarcelles, jouets d'enfants, mécaniques,

passeront dans le ciel géométriquement ;

et les hérons tendus percheront hautement ;

et les canards plus mois, formant un demi-cercle,

trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.

A l'anoblub ou toi» «85

Ensuite les grues, dont la barre a un crochet, feront leurs cris rouilles, et une remplacée par une autre, à la queue, ira fendre à la tête. Vielé-Griffon^ c'est ainsi que l'on est poète : mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons, car Basile toujours saig-

nera les cochons, et leurs cris aig-us et horribles s'entendront, et nous ferons des monstres de petites choses...

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
reg-ardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.
Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux faits durs a appelé la via.

'86 D« l'angelus de l'aub»

CONFUCIUS RENDAIT LES HONNEURS

A Christian Cherjilt.

Confucius rendait les honneurs qui leur conviennent
aux morts, dans l'Empire bleu du Milieu.

Il souriait parce que l'eau éteint le feu
comme la Vie éteint l'homme vers l'époque moyenne.

Il n'ornait pas ses paroles merveilleusement comme certaines
coupes des Grands de l'Empire. La tanche, qui est comme un

vase de Pag-ode riche, n'a pas besoin d'être ornée artistiquement.

Il allait avec une grande modestie au Palais, écoutantsans colère les joueurs de flûte qui adoucissentles sentiments comme la lune adoucit, sur la montagne brûlée, les arbres violets.

A l'amgulus du soin 187

Il parlait avec une respectueuse cérémonie

aux principaux de la ville et au chef de la guerre.

Il était bon, sans familiarité vulg-aire,

avec les gens du commun et mangeait leur riz.

Il se plaisait aux choses de la Musique, mais préférait les instruments de simple roseau cueilli près des marais de vase douce et jaune où l'oiseau sans nom qui fait yu-yu se niche.

Il se permettait, pour le bien de son estomac, les épices. Il aimait, vers le soir, à discuter de belles sentences, et il aurait voulu qu'on suspendît aux potences qui servent aux lanternes, des moralleries.

Il parlait peu d'amour, davantage de la mort,

quoiqu'il déclarât que l'homme ne peut la connaître.

Il aimait voir les jeunes gens à la fenêtre,

les trouvant bien, à demi cachés par les ricins gris mais rouges.

Le soir il allumait des baguettes de parfum, puis tournait graveïïent un moulinet où les prières s'enlaçaient comme de belles

pensées dans la cervelle d'un jurisconsulte ou d'un poète de talent.

188 DI L'ArtGSLl'B B» l'aUOX

Il allait aussi voir les bâtiments de la Province, se réjouissant de leur propreté et du bon ton des navigateurs policés dont les réflexions étaient profondes et claires comme le désert marin

A ceux lui demandant des choses sur la chair, Confucius dit: la vôtre est pareille à l'autre et la mienne à la vôtre ; le sens de ceci est clair.

Puis il regarda en souriant son cercueil.

iSgS.

A l'a^gzlus du soia if^9

JE rAIME.^

Je t'aime et ne sais ce que je te voudrais. Hier mes jambes douces et claires ont tremblé quand ma gorge l*a touché, lorsque jo courais-

Moi, le sang a coulé plus fort comme une roue, jusqu'à ma gorge, en sentant tes bras rondiet dons luire à travers ta robe comme des feuiUas de houx.

Je t'aime et je ne sais pas ce que je voudrai». Jo voudrais me coucher et je m'endormirai»..., La gentiane ut bleue et noire à la forêt.

IQO DK L ÀNSELUS DK L AUBS

Je t'aime. Laisse- moi te prendre dans mes bras... La pluie luit au soleil sur les arbres du bois... Laisse-moi t'endormiret lu m'endormiras.

J'ai peur. Je t'aime et ma tête tourne, pareille aux ruches du vieux banc où sonnaient les abeilles qui revenaient g[^]luantes des raisins des treilles.

Il fait chaud. Les blés sont remplis de fleurs rouges Couche-toi dans les blés et donne-moi ta bouche. Les mouches bleues au bas de la prairie — écoute?

La terre est chaude. Il ya là-bas des cig-ales près du vieux mur où sont des roses du Bengale, •ur i'écorce blanche et rugueuse des platanes.

A LANGBLUS DU IOIK IQt

La vérité est nue et mels-toi nue aussi. Les épis crépiteront sous ton corps durci par la jeunesse de l'amour qui le blanchit.

Je n'ose pas, mais je voudrais être nue ce soir. Mais tu me toucherais et j'aurais peur de toi. Je serais toute blanche et le soir serait noir.

Les geais ont crié dans le bois, car ils aiment.

Les capricornes luisants s'accrochent aux chênes.

Les abeilles qui aiment les longs vols blonds essaiment.

Prends-moi entre tes bras. Je ne peux plus qu'aimer et ma chair est en air, en feu et en lumière, et je veux te serrer comme un arbre un lierre.

IQ2 D5 l.At-.C>KLUâ £E l. ÀUllS

Les troupeaux de rAulomne vont aux feuilles jaunes, la tanche
d'or h l'eau cl îa beauté aux femmes et ie corps va au corps et
l'âme va à l'âme.

A l'ahovlus du so:a I(>3

EN SONGEANT

En songeant à ta maison à carreaux verts

dont le loquet de la porte esl tiède en élé,
je me suis dit que tu étais, mais grandie, peut-être,
une petite fille qui avait cinq années
lorsque je la vis dans une propriété
cù elle habitait avec son tremblant grand-père.

Te souviens-tu? C'était un dimanche lourd et blanc, à cette
époque où nous étions tous deux enfants. Il V avait des rosiers
près des poiriers en cône, et des hannetons en œét&l vert sur les
roses, et, petite fille que je suivais tout doucement, tu marchais à
petit* pas vers un moineau posé en me disant : je vais prendre
l'oiseau.

|q4 ' DK L ANGELUS DE l'aUBI

Mais maintenant la douceur d'enfance est partie comme une
grive. Oh ! quand nous étions les petits. Mon cœur a débordé
comme ces pots de terre où l'on cuit, au feu noir, la cuisine des
pauvres.

TU RIRAI

Tu rirais d'un pauvre diable qui t'aimerait et, cependaol, tu pourrais devenir la chienne d'un liomme qui ne t'aimerait pas et rirait. Crois-moi : préfère le pauvre diable sans haine qui serait pour toi très complaisant et très doux. Puis, qu'est-ce qui te dit que, comme une chérie, tu ne mettrais pas tes minces bras à son cou en croisant tes petits doigts comme quand on prie?

Va : n'attends pas un g^and poète à cheveux longs : il n'en existe pas plus que des mousquetaires ou que des princes russes distingués et blonds : le bien-aimé ne se trouve pas sur la terre;

Ds l'anoelus dk l'ause

et pourtant devant le pauvre diable tu ris parce que tu lisais, étant toute petite, dans les livres de distribution des prix que les beaux fiancés sa faisaient aimer vita.

Reg-arde les vieux qui sont ridés et tout blancs

et qui dans leur temps croyaient, eux aussi, des choses

ils ont de grosses veines dans leurs doigi'ils tremblants

et sont confus de s'être offert jadis des roses.

Puisi je crois que, si l'on a plus tard des enfants,

il vaut bien mieux qu'un peu d'amitié vous rapproche :

car l'amilié fait mieux aimer l'enfant — souvent
la femme embrasse son mari contre son mioche.
A L AKGBLUS DU SOIR >(>7

JE SOUFFRE, MAIS

Je souffre, mais ma douleur n'est pas en colère, bien que des gens aient ri parce que je souffrais. Un homme m'a fait du mal, mais je paierai, avec un peu d'arg-ent économisé, mon âme claire.

Je pense à loi qui ne m'as fait ni mal ni bien.

Tu as, en posant le pied, tout ton corps qui chante
et se lève, ton corps pur comme la source où la menthe,
brille, près des génisses gardées par le chien.

Le monde ne veut pas tout ce que je voudrais.

Sans cela ce serait simple puisque je t'aime.

Que celle musique est triste dans la petite rue en neige.

Et pourtant, ce qui ne se peut pas se pourrait. :

ig' DX i-'angelus db l'aubk

Tu viendrais maintenant à ma petite table, Je te reg-arderais comme toi . Doucement en oubliant, mes bras glisseraient en tremblant sur tes bras qui g-lissent comme l'eau sur le sable.

Ma bouche sur ta bouche et mon corps sur ton corps, tu sourirais. Les chênes ont les feuilles pourries. Les enfants poursuivaient un petit chien timide. Gela est vivant, mais l'amour de toi est mort.

Si j'avais été un Arabe, je t'aurais placée
dans un pays d'eaux vives et de grenades
et où des chameaux bleus roulent sous des arcades,
porteurs d'outrés et de g-ourdes où est l'eau glacée...

Ecoute ma tristesse pareille au grillon qui chante dans la suie
luisante comme le sel. Viens, nous avons des bras. Tu mangeras
le miel que les abeilles font, l'automne, à l'horizon.

LES PETITES COLOMBES

Les petites colombes de l'escamoteur,
la petite colombe et sa petite sœur,
devaient souÉFrir, tous les jours,
dans la petite boîte, dans la chambre d'hôtel,
— et puis encore quand, le soir,
elles étaient dans la manche de l'habit noir
et qu'elles sortaient à la lumière
de la représentation coutumière.

DB L ANOULCS DS L AUBB

TOI, ROSE MOUSSUE

o loi, Rose moussue et blonde, à tes oreilles,

Qua mes vers chantent comme un murmure d'abeilles.

Que mon regard vers toi glisse comme la Nuit Qui glisse et qui t'endort sous l'or dont elle luit !

Que je te charme en invocations très douces,

— Gomme les chants de la rosée au fond des mousses !

Quand tu voudras mon cœur pour t'amuser, je veux Qu'il soit comme une fleur do sang dans les cheveux l

Lorsque je pleurerai, je veux, ô petite oie, Que tu prennes mes cris pour des accès de joie,

Et lorsqu'on me mellra dans l'ombre du cercueil, Que ta dernière larme embellisse ton ceil.

Pour que ceux qui vivront, en te voyant plus belle, Adîîirant dans ma mort ta jeunesse immortelle.

A L ANGELUS tfU 8oIA

AMIE, SOUVIENS-TOI

Amie, souviens-loi de ce jour où les prairies étaient de pierre,
où les vallées étaient mouillées par la lumière,
où les montagnes avaient les teintes de ces liqueurs
balsamiques fabriquées par des relig-ieux.
C'était au soir et je sentais que s'élargissait mon cœur
vers la neige des hauts pics dorés, verts, et des pleurs
montaient à mes yeux en songeant au pays de mon enfance,
là-bas, vers l'air pur et froid, vers les neiges denses,
vers les montagnards, vers les bergers, vers les brebis,
vers les chèvres et les chiens gardiens et les flûtes
de buis que les mains calleuses rendent luisantes,
vers les cloches rauques des troupeaux piélinaul3,
vers les eaux cclusées, vers les tristes jardias,
vers Iss presbjtères doux, vers les g-amins

DK L ANGELUS DB L AUBB-

qui suivaient en chantant les conscrits qui chantaient, vers les
eaux d'été, vers les poissons blancs aux ailes rouges, vers la fon-
taine de la place du villag-e où j'étais un petit garçon triste et
sage.

A L'ANGELUS DU SOIR ao7

LA FERME ÉTAIT LUISANTE

La ferme élaît luisante et noire et des tamis

pendaient aux murs.

Le Dimanche était triste et beau, et les maïs

n'étaient pas mûrs.

De bonne heure il avait quitté ses père et mère,

pour les missions ; et il nous racontait qu'il buvait l'eau amère,

en corruption.

Il était en con jé. et parlait de pag-odes

et de païens, et de fleuves pourris, de vase douce et jaune,

et de chrétiens.

tS

204 DR L'AnGÂLUS DK l'aUBB

Il parlait de supplices où l'on casseles ong-les

en vous brûlant, de coups de queue de raie, du grand Esprit,
de l'ombre

empoisonnant.

Il était donc parti de la ferme luisante,

près de l'église blanche, et il était allé aux pays des sanglant!

vomissements.

Il était de retour et, auprès de rarracrir»,
les vieux parents étaient émus, vovant la longue barbe n^re
du prêtre errant.
Il disait : je fumais, nu-pieds, la nuit, ma pipe.,.
Les Annamites cernèrent la case. Ils étaient armés de
piques*,»
J'avais une trique...
Et il disait cela, et la ferme était triste
où il était né...
Dans la nuit du soleil on croyait voir pleurer
la mère triste.
A l'a.-^gelub du soir 305

JE REGARDAIS LE CIEL

Je reg'ardais le ciel et je ne voyais
que le ciel gris, Et un oiseau qui volait haut. Je n'entendais,
pas un seul cri.
Et l'on aurait dit qu'il ne savait où aller
dans le ciel mou, et qu'il se laissait tomber, au lieu de voler,
comme un caillou.

Puis il est parti. — Alors j'ai regardé bas:

j'ai vu les toits.

Que faisait cet oiseau si haut ? Je ne sais pas ;

mais, cette fois,

ao6

DZ L ANGELUS DK L AURB

en regardant ce point noir — je n'avais pensé

qu'à ce point noir et qu'au grand ciel gris où ce petit point
passait.

C'était hier soir*

A l'amoelui ou soin 907

LE CHAT EST AUPRÈS DU FEU

Le chat est auprès du feu; le pot bout.

Cette cuisine est très noire et deux saucisses rouges sont au
bout

d'une vieille canne noire.

Il pleut sur le vitrag-e de la cour.

Les vitres sont toutes noires, et dehors la pluie qui est fine
court

devant les fenêtres noires.

Je pense que je voudrais bien baiser,

dans sa robe toute noire, une jeune nlle auprès du brasier

de cette cuisine noira

iS.

ao8 DK l\ngelus de l'aub*

On verrait luire la lampe à g-az-mill sur la cheminée qui est
noire...

Ma petite chatte qui est très g-entille fait ron ronnet parait
noire.

Les carreaux rouges sont luisants, mouillés.

Les souches de vig-ne sont noires et les chenets en fer sont
tout rouilles.

La cuisine est toute noire.

Mais si tu étais en chemise auprès des tisons tout noirs, je
pense

que là, toute seule tu serais

hlanche, blanche, blanche, blanchs.

A L ANGCLUS DU SOIR

POURQUOI LES BŒUFS

4 Laurent Deville.

Pourquoi les bœufs traînent-ils les vieux chars pesants ? IGla faitpitiéo'e voir leur gros front bombé, curs yeux qui ont l'air de souGrancede tomber. Us font gag-ner le pai» aux pauvres pajsans.

iS'ils ne peuvent plus marcher, [es vétérinaires les brûlent avec des drogues et des fers rouges. Et puis dans les champs pleins de coquelicots routes ks bœufs vont encore herser, racler la terre.

Il y en a qui se casse un pied quelquefois, alors on tue celui-là pour la boucherie, pauvre bœuf qui écoutait le ^^rillon qui crio

DE l'aNGKLUS DK l'iUB»

et qui était obéissant aux rudes voix

des paysaDs qui hersaient sous le soleil fou,

pauvre bœuf qui allait il ne savait où.

A L ANîJSLUS DU «Oin

IL VA NEIGER

A Léopold Baaby,

n va neiger dans quelques jours. Je me souviens de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses au coin du feu. Si l'on m'a-

vait demandé : qu'est-ce ? J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'eslrien.

J'ai bien réfléchi, l'année a^vant, dans ma chambre, pendant que laneig^e lourde tombait dehors. J'ai réfléchi pourrien. A présent comme alors je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon. Mais moi j'étais bête parce que ces choses ne pouvaient pas chang-er et que c'est une pose de vouloir chasser les choses que nous savons.

DB L ANGELUS DB L AUBE

Pourquoi donc pensons-nous etparlons-nous? C'est drôle; nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas et cependant nous les comprenons, et les pas d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser qu'elles n'avaient pas besoin de nom, elles nombres qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses

de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.

Je dirais: laissez-moi tranquille, ce n'est rien,

si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce?

A l'angki.ls ou soir ftig

C'ÉTAIT AFFREUX

A Mlle M. R.

C'était affreux ce pauvre petit veau qu'on traînait tout à l'heure
à l'abattoir et qui résistait,

et qui essayait de lécher la pluie

sur les murs gris de la petite ville triste.

O mon Dieu ! Il avait l'air si doux

et si bon, lui qui était l'ami des chemins en houx.

O mon Dieu ! Vous qui êtes si bon,

dites qu'il y aura pour nous tous un pardon

— et qu'un jour, dans le Ciel en or, il n'y aura plus de jolis
petits veaux qu'on tusa,

914 DE l'aNGBLUS DS l'aUBÂ

et, qu'au contraire, devenus meilleurs,

sur leurs petites ? • ornes nous mettrons des fleurs.

O mon Dieu ! Faites que le petit veau

ne soit pas trop en sentant entrer le couteau. ••

A. l'anoelus ou soiii ai5

L'ÉVIER SEÏNT FORT...

L'évier sent fort, la muraille est blanche, les cruches sont
fraîches,

le soleil fend la terre sèche.

Entre...

Ce sont de pauvres pauvres.

Voici leur chienne gonflée de lait et qui dort.

Entre...

La lessive coule tristement, tristement.

On l'entend. On l'entend.

Entre...

Si tu ne peux plus supporter ton cœur dans la ville qui t'a perdu, entre...

Tu prendras ma main en baissant le front, et nous pleurerons.

Entre...

Tout sera plus g-ai, tout sera plus tendre.

Je te consolerais.

Entre...

À. L ANGELUS DTJ SOTR St7

J'AI UNE PIPE

J'ai une pipe en bois, noire et ronde comme le sein

d'une petite négresse dont j'ai vu le dessin

dans un livre intéressant où elle était nue...

Cette pipe me fait song-er que dans la rue
et dans les jardins publics pleins de moineaux,
de petits pains brisés dans la boue, de jets d'eau,
on rencontre de bonnes négresses en foulards jaunes.
Elles sont douces et tristes comme les mois de l'Automne.
Elle sont l'esclavage d'autrefois. L'esclavag-e...

Ce mot fait penser à de lointains parag-es,
aux colons de Saint-Doming-ue, à de la mélasse,
à des chairs noires et à du sang- et à des faces
en dents blanches où rit la douleur. Douces négresse <.
promenez-vous tout doucement dans les ailées.

318 DE l'an GEL US DB l'aUBB

Au lieu de fers aux poignets, que des bracelets
y brillent comme les soleils de votre pays.
Vous vous arrêterez quelquefois, femmes au doux cœur,
devant les mag-asins des oiseleurs
où tout crie. Et vous penserez un peu,
mais pas trop, étant un peu abruties, à dos soirs en feu,
à des jeux d'enfance où brillaient des pluniag-es

et à des crabes qui étaient sur la plag-e.

A 1. A vfii.Lus nu SOR

L'ANE ÉTAIT PETIT

A Charles de Bordtu.

L'âne était petit et plein de pluie et tirai' la charrette qui avait passé la forêt.

La femme, sa petite fille et le pauvre âne faisaient leur devoir doux, puisque dans le villag^e ils vendaient pour le feu le bois des fruits de pin. La femme et la petite fille auront du pain qu'elles mangeront dans leur cuisine, ce soir, près du feu que la chandelle rendra plus noir. Voici Noël. Elles ont des fig-ures douces comme la pluie grise qui tombe sur la mousse. L'âne doit être le même âne qu'à la crèche qui regardait Jési's dans la nuit noire et fraîche : car rien ne change et s'il n'y a pas d étoile,

DE L ANGKLUS DE L At^BB

cette nuit, qui mène à Jésus les mages vieux,
c'est que celte comète au tremblement d'eau bleue
pleure la pluie. C'était aussi simple autrefois,
quand les ang-es chantaient dans la paille du toit ;
sans doute que les étoiles étaient des cierg-es
comme ceux qu'il y a aujourd'hui près des vierg-es

et, sans doute, comme aujourd'hui les g-enssans or,
que Jésus, sa mère et Joseph étaient des pauvres.
Il y a cependant nous autres qui chang-eons
si rien ne chang-e*. — Et ceux qu'aime bien le bon Dieu,
comme autrefois aussi sous l'étoile d'eau bleue,
c'est les ânes très doux aux oreilles boug-eantes,
avec leurs jambes m.inccs, roi'.les et tremblantes,
et les paysannes douces et naïves du matin
qui vendent pour le feu le bois des fruits du pin.

JE PENSE A JEAN-JACQUES

Je pense à Jean-Jacques-Rousseau, aux matinées de cerises mouillées, avec des jeunes filles. Il était fantasque et aimant par les belles soirées», au clair de lune, avec Madame d'Erneville (?)

Il disait, à peu près des phrases comme ici: Non! Je ne vis jamais g'org'e mieux faite.... C'est dans ce temps que je lus un nouveau poète. « Mes bas étant troués, elle m'en fit raillerie.

Où es-tu, vieux temps? Où es-tu, triste botaniste qui cueillais dans les bois la mousse et le colchique ? Dans les Académies, on posait des principes. On demandait raison au nom de la Justice.

DK L ANGELUS DB L AUBK

o Jean-Jacques! Au fond des humides bois noirs, sur le flanc des collines vertes, par les beaux dimanciiss, lu causais avec l'Eternel et tu allais boire à la source de la Vérité toute blanche.

Thérèse préparait la soupe. Pendant ce temps tu répondais à d'injustes accusations, ou bien à quelque amie pour qui ta passion acheva de ruiner ta santé chancelante.

Je crois entendre encore claquer un clavecin. Une avait un point noir tout au coin de la lèvre, et un autre pareil sur le milieu du sein ! ... La lune qui brillait aug-mentait votre fièvre.

Jamais tu n'aimas mieux que cette fois encore. Des enfants qui jouaient abîmaient la pelouse. Tu fus pressant. Mais elle, avec grâce jalouse, ne te permit que ce que la bienséance accorde.

o Jean-Jacques I Ton singulier souvenir est comme une vieille et jaune liasse de lettres décachetées et couvertes de taches d'encre et de pluie, triste à faire mourir.

A l'angslus du soin saS

AU MOULIN DU BOIS FROID

A F. Rostnberg.

Au moulin du bois froid où coule de l'eau claire, près des rochers, il y a de la foug[^]ère.

Tout près du bois bleu, une jeune fille blonde lavait le ling-e et Teau coulait à l'ombre.

Et elle avait retroussé sa robe assez haut :

on voyait ses jambes blanches dans l'eau.

Et les chemins étaient frais, étroits, mauvais, noirs, comme si c'avait été le soir.

Les chênes ronds et durs empêchaient la chaleur, et, sur la mousse, il y avait des fleurs.

334 DE l'aNGELUS DS l'aUBE

Nous marchions sur les petits cailloux des sentiers, près des ronces rouges, des églantiers.

Parce qu'on dépiquait du froment, la batteuse ronflait au soleil sur la paille creuse.

Mais je repasserai dans le bois où dans l'eau une fille fraîche a la robe haut.

J'irai sur la noire et violette bruyère couper avec effort de la fougère.

Est-ce que la nuit, quand il y a des étoiles, elle lave encore au ruisseau ses toiles ?

Pourquoi cela ? — Bah ! sur la bruyère violette, sur la fille chantera l'alouette .

Et je repasserai dans le bois où dans l'eau cette fille blanche a la robe haut.

A L ANOXLUF OU EOIR

IL Y AVAIT DES CARAFES

A Charles Veihmann.

Il y avait des carafes d'eau claire dans le petit jardin noir du ministre protestant,

à sa maison qui a un air sévère;

et il y avait aussi de gros verres sur la nappe. Il y avait des feuilles aux contrevents.

Le mois de Juin. Sur la petite allée, un morceau de canne à ligne, cassée et en roseau, avait été jeté, et la journée était grise et, comme l'on dit, chargée, ♦ comme quand il doit tomber de grosses gouttes d'eau

Par la fenêtre noire, triste, ouverte, on entendait un piano dans les lauriers luisants. Les petites fenêtres étaient vertes, Là on devait être bien heureux, certes, comme dans les livres de Rousseau il y a long^temps.

LES BADAUDS

Les badauds faisaient des expériences où l'on voyait la foule en pantalons courts. On tirait des étincelles avec ignorance et on risquait d'être foudroyé du coup.

On montait des ballons ornés comme un théâtre Ils n'allaient pas bien et on se tuait. Les frères Montgolfier avaient de l'audace. L'Académie des sciences s'émouvait.

LA JEUNE FILLE UN PEU SOUFFRANTE

La jeune fille un peu souffrante me sourit

et me dit : vous croyez ?

Elle est en innocence et porte une petite

bag-ue d 'arg-ent tressé.

Je vois tout près de moi ce petit corps si faible

et je me penche en souriant vers cette enfant et lui dis :
mademoiselle,

qu'est devenue la supérieure du couvent?

Elle me répond : elle a été nommée ailleurs,

— ou autre chose. — Et en disant cela elle a l'air d'une rose
pas encore en fleur.

▲ L'ANGKLUS DU 8oin 22 9

— Oh! vous... dit-elle — et n'achève pas

sa phrase commencée qui est finie. Et je lui dis tout bas : est-
ce que vous souffrez?

— Un peu moins; cette nuit, un peu des bras.

— C'est ég-al!... Vous êtes bien mieux. Et un rayon qui rit glisse de ses yeux

à travers ses cils et très bas.

Elle a l'air d'une jolie petite poupée

— d'une poupée d'enfant riche.

Elle est mince et pourtant sous son châle s'arrondit son épaule timide.

230 D« l'angelus dk l'aube

QUAND VERRAI-JE LES ILES

Quand verrai-je les îles où furent des parents?

Le soir, devant la porte et devant l'océan

on fumait des cig-ares en habit bleu barbeau.

Une g'uitare de nègre ronflait, et l'eau

de pluie dormait dans les cuves de la cour.

L'océan était comme des bouquets en tulle

et le soir triste comme l'Été et une flûte.

On fumait des cig-ares noirs et leurs points roug'es

s'allumaient comme ces oiseaux aux nids de mousse

dont parlent certains poètes de grand talent.

o Père de mon Père, tu étais là, de van
mon âme qui n'était pas née, et sous le vent
les avisos glissaient dans la nuit coloniale.

A L'ANOSLUS DU SOIR

Quand tu pensais en fumant ton cig-are, et qu'un nègre jouait
d'une triste guitare, mon âme qui n'était pas née existait-elle?
Etait-elle la guitare ou l'aile de l'avisos? Etait-elle le mouvement
d'une tête d'oiseau caché lors au fond des plantations, ou le vol
d'un insecte lourd dans la maison ?

Chou, Mai 1955.

32 DS l'angelus de l'aube

IL Y A UN PETIT CORDONNIER

A Stéphane Mallarmé

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu qui travaille devant de
douces vitres vertes. Le Dimanche il se lève et se lave et met sur
lui du ling-e propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que, bien que marié,

il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.

Je me demande si le Dimanche, quand ils promènent,

il parle à sa femme vieille et toute courbée.

Pourquoi fahrique-t-il des souliers, marchant peu? Ah!.. Il fait son devoir et fait marcher les autres. Aussi il y a une pureté dans le petit feu qui s'allume chez lui et luit comme de l'or.

A l'aNGBLUS du 8oIB 333

Aussi, lorsqu'il mourra, les gens au cimetière le porteront, lui qui les aura fait marcher. Car Dieu aime bien les pauvres et les pierre* et lui donnera la gloire d'être porté.

Ne riez pas ! Qu'est-ce que tu as fait de bon? Tu n'as pas la douceur de cette lueur verte qui passe doucement par la vitre entr'ouverte où il taille le cuir et croise les cordons.

Crois-tu donc, toi qui mets des ornements, et parce que tu plais à des femmes en parfum, que tu as sur le front ce vert rayonnement d'une douleur triste et douce comme une chanson?

o petit cordonnier ! cioue tes clous encore long-temps.

Les oiseaux qui passeront au doux printemps

ne regarderont pas plus les couronnes de roi

que ton vieux couteau qui coupe le pauvre pain noir.

a34 DB l' ANGELUS DE l'aOBS

JE M'EMBÊTE

Je m'embête ; cueillez-moi des jeunes filles et des iris bleus à l'ombre des charmillas où les papillons bleus dansent à midi,

parce que je m'embête et que je veux voir de petites bêtes
rouges sur les choux, les ails (on dit aulx), les lys. Je m'embête.

Ces vers que je fais m'embêtent aussi, et mon chien se met à
loucher, assis,

en écoutant la pendule qui l'embête comme je m'embête.

Vraiment ces trois cils de ce chien de chasse,

de ce chien de poète,

sont cocasses.

A l'angelds du soin aSS

Je voiiii siis savoir peindre. Je peindrais une prairie bleue avec
des mousserons, où des jeunes filles nues danseraient en rond
autour d'un vieux botaniste désespéré, porteur d'un panama et
d'une boîte verte et d'un énorme filet à papillons vert.

Car j'apprécie les jeunes filles et les g-ravures excessivement
coloriée»

où l'on voit un vieux botaniste éreintô qui longe un torrent et
se dirige vers l'auberge.

236 DE l'angelus db l'aubs

J'ÉCRIS DANS UN VIEUX KIOSQUE

J'écris dans un vieux kiosque si touffu qu'il en est humide et,
comme un Chinois, j'écoute l'eau du bassin et la voix d'un oiseau

— là, près de la chute (chuttl !)

d'eau. Je vais allumer ma pipe. Ça y est. J'en égalise la cendre.

Puis le souvenir doucement descend en inspiration poétique.

« Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux » et je m'embête, je m'embête de ne pas assister à une ronde de petites filles aux grands chapeaux étalés.

A l'akgelus du soiii 237

— Gora! tu va salir le bas de ton . pantalon, en touchant à ce vilain chien. ! Voilà ce qu'eussent dit, dans un soir ancien,

les petites filles au bon ton.

Elles m'auraient reg-ardé, en souriant, ■ .- fumer ma pipe tout doucement, f et ma petite nièce eût dit gravement :

Il rentre faire des vers maintenant.

Et ses petites compagnes, sans comprendre,

auraient arrêté une seconde

le charmantage de leur ronde,

croyant que les vers allaient se voir — peut-être.

— Il a été à Touggourt, ma chère, l eût dit le cercle des éco-lières plus âgées. Et Nancy eût déclaré :

il y a des sauvages et des dromadaires.

Y Puis, j'aurais vu déboucher sur la route îe caracollement des ânes de plusieurs messieurs et de plusieurs dames revenant, le

soir, dune cavalcadcc

^3" DE l'aNGKLL'S de l'aUBK

Mon cœur, mon cœur, ne retrouveras-tu que dans la mort cet immense amour pour ceux que tu n'as pas connus en ces tendres et défun ts jours?

tSyj.

▲ L ANOLLCS L.U SOIR

VOICI LE GRAND AZUR

A Eugène Carrière.

Voici le grand azur qui inonde la petite ville. Les paysans sont arrivés pour le marché. Des petits enfants ont des bas couleur de cerise. Ils sont venus le long- de la fraîcheur des haies.

Là-bas, la neig^e des montag-nes casse le ciel. Oh! que tout cela est doux, est édiQant !... On voit des vaches d'or et des cochons d'arg-ent, et des vieilles qui vendent du fromage et du sel.

La mairie est carrée avec sa vieille horlog-e qui retarde toujours même lorsqu'elle avance. Et les platanes bleus sous qui l'ombre s'allong-e abritent les ménélriers et les hommes qui dansent

s4o Ds l'angelus dk l'aubs

en rebondissant, légèrement, sur leurs blanches sandales.

Et les filles arrivent et se mêlent à eux.
Elles posent à terre des paniers pleins d'œufs
et, sérieusement et douces, elles dansent.
Ce n'est qu'un calme, avec des mouches silencieuses
qui tournent au soleil dans l'azur accablant
et, là-bas, du côté du forail en feu blanc,
UD âne aux dents jaunes brait sous les tranquilles cieux.
Les enfants regardent luire dans de belles fioles
des bonbons tout suants et doux à la salive,
et l'on voit passer de bien élégantes filles,
aux doux cheveux noirs et luisants, aux jupes sonores.
Elles causent avec les doux adolescents
qui tiennent l'aiguillon qui piquera la croupe
des bœufs au front barré, qui l'un à l'autre s'arc-boutent,
les jambes obliques, pour traîner les chars criants.
Le retentissement des auberges s'enflamme.
Le café est versé sur les tables de bois.
Les pactes se concluent et lents, magnifiques et graves,
les pères des maisons et les jeunes fils boivent.
A l'angelus du 80» a4i

Voici le pharmacien aux boules vertes et routes, voici le cordonnier des pauvres pauvres gens, voici la mercière aussi g-rise qu'un song-e dans sa pauvre boutique où entrent peu de chalands.

Voici mon métayer avec ses mains calleuses qui a coupé la tuie sur le coteau aride et dont le cou de brique g-arde de saintes rides. Voici le ronflement des tremblantes batteuses.

Voici les petits garçons revenant de l'école, de l'encre aux doigts, avec de modestes cartables, voici les chevaux lourds et lui-sants des gendarmes, voici les marchandes d'agneau frisées aux tempes.

Voici le facteur rural qui va là-bas, vers les chemins qui sont comme des fleurs en ruisseaux, voici les moineaux roux plus doux que des enfants, voici les pigeons bleus plus doux que des moineaux.

Voici le cimetière à la tristesse gaie, où, un jour, si Dieu veut, je m'en irai dormir... ^ Je veux des églantiers plus doux que des désirs... Allez, et cueillez-les dans la plus belle haie.

a4a D« l'angklus de l'aubk

Voici dégringoler les noires petites rues, voici le clocher blanc tout fleuri d'hirondelles et le marchand de bibles et la tranquille allée où l'on promène doucement au crépuscule.

Voici les doux enfants jouant à la marelle: Marie- Louise, Aurélie et bien d'autres encore,.. Ils sont plus innocents que la rosée des roses qui pleurent sur la douce et usée marg-elle...

Ils chantent, se tenant les mains en un rondeau.

Ils chantent, doucement ineffables, ces mott[^] :

<i Au rondeau da May and, au rondeau du Ma y and,

«.Ma grand' mère, magrand'mère, ma grand' mère afait un S<

Voici d'autres enfants portant des arrosoirs, et la tranquillité des tombées tendres des soirs. Voici le cliquetis des sabots d'écoliers qui courent, comme des graines, au vent léger.

Voici, au-dessus des murs de lézards et de lierre, de roses arbres plus doux que ma bien-aimée n'est douce, mon aimée les plus douce queeeaux, plus douce que l'écorce légère des roseaux.

A l'anoblus du soir 24: ^

Voici des abricots sucrés comme sa bouche, voici sur les platanes le cri aigre des cig-aies, et voici la colline où, après les averses douces, l'arc-en-ciel fleurit comme un grand verg-er p[^]Ie.

Voici des papillons plus papillons que l'azur, et voici le gazon qui ressemble à l'azur. Voici une hirondelle et voici un mendiant, et les rogations qui enchantent par leurs chants.

Voici les ânes doux qui crèvent sous les bâts. Voici les vieilles fées qui portent dans leur cabas l'ombre mystérieuse, fraîche et centenaire, des baisers échangés à l'ombre des chaumières.

Voici une daitne montée sur une grande mule. C'est la maîtresse d'une grande maison paysanne Elle range le linge au fond frais d'une armoire immense, en une salle aux grands rideaux de tulle

où, l'été, voltigent et bourdonnent les mouches bleues» Voici encore les jeunes filles des environs, plus fraîches qu'aux mousses ne sont les mousserons, plus fraises que la fraise au fond du ravin bleu.

tS.

244 Dt l'aNQëLUS DB l'aUBI

Voici encore le calme de ma douce chambre, voici Flore ma chienne, voici Marbot mon chien, voici Nice mon chat et Li-Ti-Pu ma chatte, et les portraits d'amis dans tout cet air ancien.

Voici le châle g'uadeloupéen de ma grand'mère, voici aussi ici la toute petite chaise où mon père, à sept ans, devait être bien à Taise, alors qu'il traversait les étoiles des mers...

Laisse-moi, ô mon Dieu, m'agenouiller à terre. Je veux te célébrer eu pleurant dans mes mains. Si je suis malheureux, c'est que c'est un mystère: tu as consolé Job souffrant sur le purin.

Tu m'as donné la vie. N'est>-ce assez, ô mon Maître? Voici les toits de zinc, le pont, le gave vert, et la petite ville aux obscures fenêtres, et les brebis avec le chien et le berg-er.

A l'angslcs du soir 245

CETTE PERSONNE

Cette personne a dû des méchancetés :

Alors j'ai été révolté.

Et j'ai été me promener près des champs
où les petits brins d'herbes ne sont pas méchants,
avec ma chienne et mon chien couchants.

Là, j'ai vu des choses qui jamais
n'ont dit aucune méchanceté,
et de petits oiseaux innocents et g-ais .

Je me disais, en voyant au-dessus des haies s'agiter les tig-es
tendres des ronciers : U

ces feuilles sont bonnes. Pourquoi ya-t-il des g'ens mauvais?

» 4 Ô DE l'a NOEI ^ OS de l'a UES

Mais je sentais une grande joie
dans ce calme que tant ne connaissent pas,
et une grande douceur se faisait en moi.

Je pensais : oiseaux, soyez mes amis.

Petites herbes, soyez mes amies.

Soyez mes amies, petites fourmis.

Et là-bas, sur un champ en pente, auprès d'une prairie belle et
luisante, je voyais, près de ses bœufs, un paysan

qui paraissait glisser dans l'ombre claire du soir qui descen-
dait comme une prière sur mon cœur calmé et sur la terre.

DU COURAGE

Du courage? Mon âme éclate de douleur.

Cette vie me déchire. Je ne puis plus pleurer. Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, dans mon cœur T Il est silencieux, terrible et déchiré.

Pourtant qu'avais-je fait que de fumer ma pipe devant les doux enfants qui jouaient dans la rue? Un serrement affreux me casse la poitrine. Je ne puis plus railler... C'est trop noir, trop aig"u.

o toi que j'ai aimée, conduis-moi par la main vers ce que les hommes ont appelé la mort, et laisse, à tout jamais, sur le mortel chemin, ton sûurire clair comme un ciel d'azur dans l'eau.

248 DE l' ANGELUS DK l'aUBK A l'aNGELUS DU SOIR

L'espoir n'existe plus. C'était un mot d'enfance. Souviens-toi de ta triste enfance et des oiseaux qui te faisaient pleurer, tristes dans les barreaux de la cag-e où ils piaillaient de souffrance.

Aimer. Aimer. Aimer. Abîmez-moi encore.

Je crève de pitié. C'est plus fort que la vie. Je voudrais pleurer seul comme une mère douce qui essuie avec son châle la tombe de son fils.

AVANT QUE NOUS RENTRIONS

Avant que nous rentrions, nous promenâmes; l'air semblait que nous tenions un bouquet d'arbres, et nous disions des mots qui nous faisaient nous taire. L'air pur coulait dans l'eau du torrent vert et, sur les pics, flottaient des nuées immobiles pareilles aux nuées de quelque vieille bible.

Une bonté d'amour faisait pencher ta tête ;
je ne sais quoi de grave et de grand comme un poète
faisait nos cœurs pareils à de la vérité.

Nous hésitions longuement et lentement à rentrer,
sachant que nos bras nus devaient s'ouvrir ensemble,
sans issue hypocritique et sans timidité.

Plus douces que des orphelines qui ont chanté, les âmes des étoiles blanches et tristes priaient.

a6a DK L ANOKLUS DK L AUBS

Tu me disais des choses délicieuses que l'on a dites. Tu me disais : « Tu es un tout petit enfant. » Et ta voix se traînait sur ces mots, détachant les syllabes et disant : « Un-iout-pe-iiit-en-Jant. »

Je te disais : nous sommes allés à la même école,
quand tu avais quatre ans. N'est-ce pas que c'est drôle?
Et tu relevais la tête et tes yeux noyés de douceur

me donnaient un regard qui me buvait le cœur.

« Petit ami, » me disais-tu, a que c'est calme. »

Et nous nous taisions, ne sachant plus nos âmes...

Nos deux corps se sont fondus comme des pêches
brûlantes de soleil sur un même pêcher.

Tu disais : « Cette nuit n'a été qu'un baiser...

« C'est fou. » Et quand, soûls d'amour,

le jour parut, lu dis : « Que vient faire le jour? »

Tes dents mordaient mes dents et me brisaient la bouche, --
L'aube tremblait sur ton profil presque farouche. Je te disais :
tais-toi ! quand tu ne disais rien.

Puis nous sommes sortis dans la campagne fraîche. Nous nous
sommes assis sur un mur ébréché.

A L ANCIÉLUS DU SOIA

Sur la montagne immense un oiseau criait. Nous avions peur
qu'il ne fût triste à ainsi crier.. Et moi je te disais, -pour calmer
ton doute : la mère de l'oiseau qui crie ainsi, comme toutes les
mères des oiseaux, va lui apporter à manger, a Tu crois ? » me di-
sais-ts, et tu me souriais.

Et nous avons marché, et t'ai donné à boire de l'eau de source
avec nos lèvres ensemble. Tuas crié: « Qu'elle est fraîche I Oh !
qu'elle est fraîche ! »

... Alors il plut. La pluie courait sur la montag'De.

C'était la pluie qui fait rêver les villages,
la pluie au bruissaillement tendre et léger,
la pluie qui tinte, la pluie qui pleure du soleil,
la pluie qui arrose les clairs arcs-en-ciel,
la pluie qui fait courir et frissonner les poules.

Et nous fîmes attention à la boue...

Nous sommes rentrés doucement pour déjeuner et, à table,
nous nous sommes disputés sérieusement, et tu as failli pleurer
que je n'admette pas une de tes idées.. .

s54 Ds l'a.vgelub db l'aubb

Tout cela pour, plus tard, rejoindre dans nos bras nus, et pour
recommencer des caresses où tu pâlassais dans la lourdeur de tes
beaux cheveux.

Maintenant, tu es loin, amie. Mais je veux
que ces vers que liront quelques lointains amis
fassent qu'ils t'aiment un peu sans te connaître
et que, s'ils passent un jour sous la fenêtre
de cette chambre douce où nous nous sommes aimés...
ils ne sachent point que c'est là .,

A l'angklus do soin a55

ÉCOUTE, DANS LE JARDIN

Ecoute, dans le jardin qui sent le cerfeuil, chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Son chant est comme de l'eau claire où se baigne, en tremblant, l'air.

Mon cœur est triste jusqu'à la mort,

bien que de lui plusieurs aient été, et une soit — folles.

La première est morte. La seconde est morte ; — et je ne sais pas où est une autre.

13 y en a cependant encore une qui est douce comme la lune...

aSS

DS LAHGBLUS DZ L AUBS

Je m'en vais la voir cet après-midi.

Nous nous promènerons dans une ville...

Ce sera-t-il dans les clairs quartiers de villas riches, de jardins singuliers ?

Roses et lauriers, g-rilles, portes closes ont l'air desavoir quelque chose.

Ah! si j'étais riche, c'est là que je vivrais avec Amaryllia.

Je l'appelle Amarjllia. Est-ce bête !

Non, ce n'est pas bote. Je suis poète.

Est-ce que tu te fig-ures que c'est amusant d'être poète à vingt-huit ans ?

Dans mon porte-monnaie, j'ai dix francs
et deux sous pour ma poudre. C'est embêtant.

Je conclus de là qu'Amaryllia m'aime, et ne m'aime que pour moi.

▲ L ANtîELUS DU 8om *^7

Ni le Mercure ni V Ermitage ne me donnent de gag^es.

Elle est vraiment très bien Amaryllia, et aussi intelligente que moi.

Il manque cinquante francs à notre bonheur. On ne peut pas avoir tout, et le cœur.

Peut-être que si Rothschild lui disait : Viens-t'en... Elle lui répondrait :

non, vous n'aurez pas ma petite robe, parce que j'en aime un autre. ...

Et que si Rothschild lui disait : quel est le nomde ce... ddce... de ce... poète ?

Elle lui dirait : c'est Francis Jammes. Mais ce qu'il y aurait de triste en tout cela :

c'est que je pense que Rothschild ne saurait pas ^ui est ce poète-là.

258 DB l'anghlus db l'aubk

C'ÉTAIT A LA FIN

C'était à la fin d'une journée bleue, tiède et claire. Un piano chantait dans ces quartiers blancs et neufs où les lauriers, les grilles, les sycomores trembleurs font penser à des amours de pensionnaires.

Les vig-nes-vierg-es, comme des cordes de piments rougej,
rampaient dans le vent triste comme une flûte,
qui soufflait doucement dans le crépuscule,
à cette heure où, comme les cœurs, les feuilles boug[^]cnt.

Mon âme, que ce soit le matin ou le soir, aime les g-rands murs blancs qui ont des lèvres de roses. Elle aime les portes fermées qui g-ardent des choses qui s'enfoncent dans l'ombre où est la véranda.

A l'angelcs uu soir aSg
Amarjllia se promenait à mon côté.
Soucieuse, elle saisit ma canne d'ébène,
comme eo devaient avoir, au déclin des Etés,
les vieux rêveurs comme Bernardin de Saint-Pierre.

Elle me regarda et dit : « Comme je t'aime... » Je ne me lasse pas de répéter ces mots .. « Dis-moi encore quetu m'aimes. » Je dis.: « Je l'aime... Et mon cœur tremblait comme de noirs rameau.x.

Vers elle je penchai ma lèvre, mais sans prendre e baiser qu'elle s'attendait à recueillir. Ce fut plus tendre encore qu'une guêpe chantante qui voudrait sans vouloir se poser sur un lys.

UT L ANGELI.S DE, L AUBB

o mon Dieu ! Je crus voir, à plus de ving^t ans de là, la petite enfant que fut Amaryllia..

Ah ! elle était sans doute un peu pauvre et malade... o Amaryllia ! Dis ? Où est ton cartable ?

▲ L'ANGELUS DU SOIR i'j '

QUE JE T'AIME

Que je t'aime, ô amie, toi qui as dans le sang

le sang' de tes parentes qui vinrent d'Orient.

Tu es pareille à celles qui, dans le Sud,

dansent, avec de petits mouchoirs, au son des tlûtes.

o ma petite amie, quand tu as été en chemise,

l'autre jour, ta chair dure et tes cheveux chéris

secoaient dans la chambre un parfum d'orange fauve..,

Mais tes pieds civilisés étaient tout charmants et drôles, et tes jambes, à travers ta petite chemise rose, avaient l'air de celles d'un bébé incassable qui fait le bonheur des petits enfants sous la lumière joyeuse d'un prever de l'an

363 Ds l'angelus de l'aube

Nous aimons tant nous aimer ; et, c'est si amusant quand, dans mes bras, la tête en arrière, tu pousses, à un moment donné, de petits cris très drôles qu'ensuite, lu me dis ne le rappeler pas.

Je brave l'honnôlélé, mais pas en latia.

Je l'aime, mon amie, que lu m'aimes. Un point.

Mais que c'est embêtant que je n'aie pas d'argent

pour le faire, ô amie, un petit bonheur matériel.

Comment le monde n'a-t-il pas honte

de laisser ainsi souffrir ma petite Elle,
en ne me payant pas mes murmures d'abeille
très cher, avec de l'or qui tombe sur les treilles ?
A L'A^G£t.US DU SOia 3f)3

UNE FEUILLE MORTE TOMBE

Une feuille morte tombe, puis une autre, des platnps

dont la cime au soleil semble de corne pâle,
et j'entends des cailloux froids que es hommes cassent.

Je ne sais où les fleurs du jardin sont allées. Sous le frisson
brillant de la nuit des rosées, les derniers géraniums lourds fleu-
rissent glacés.

Une enfant rouge est immobile sur la route
et, dans l'allée grinçante, picore une poule rousse,
deux poules rousses aux ondulations douces.

Les pissenlits amers et laiteux des prairies s'espacent, et l'ar-
bousier donne ses fades fruits aux lèvres des tendres petites filles.

164 I» L.' ANGELUS DB l'aUBX

Telle est la vie. J'ai vu, haut, devant ses brebis, et défaisant de
l'air à sa flûte de buis, le berger les compter une à une, et puis
se remettre à marcher à côté de sou âne

qui portait les bidons vers la i)iuizieuse monlag-ne

où les herbes odorii'éraates fout le bon fromage.

Entre les haies fanéas les dernières mélisses

à l'odeur fade et forte, aux fleurs blaaoliesj flélrIsseï

sans que l'abeille d'or, aux ailes iiervées, y glisse.

Dans le buffet poli les poires sont trop mûres et, de la treille jaune, il tombe au pied du mur des grains de raisins noirs que lo froid rend durs.

Les premiers petit-houx, coriaces et piquants, portent des boules lisses, rouges cornine du sang, dont on fait des bouquets d'auloiune charmants.

Engourdie par le froid, au soleil se repose

une sauterelle. Là-bas une belle rose

éclaté» va oiourir comme meurent les choses...

▲ l'a>geu.s du som a6S

Il est loin, le jardin d'Été où sont les saug-es,

où, près des tomates écarlates et des roses,

tombait le triste et blanc calmo des Dimanches chauds

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi avant de te connaître, en traversant les bois, mes chiens devant, sous le mouillé soleil matinêd.

Alors, la noire épaisseur des feuilles ne laissait que par moments entrevoir la vue, et c'était, dans mon cœur et mes yeux, la clarté des vallées.

Alors, c'était des montagnes claires comme la pensée

la plus pure, c'était des pics violets,

c'était un tremblement rose sur les sommets,

C'était des larmes dans mon cœur et des sourire» plus divinement doux que ceux des petites filles qui essaient sag-eracal leurs premières aig-uille*.

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi, où, dans mon âme, planèrent comme des voix d'ang-es, quanu j'eus franchi la lisière du boi».

DB L ANUXLU8 DX L AU

Mon âme grave se prosterna sur la grand'route.

Une espèce de chose relig-ieuse et douce

nageait dans l'azur pur où peinaient les bœufs rouï...

C'était comme un chant que l'on n'entend pas, comme un mendiant d'hiver qui traîne ses pas vers la paille d'auberge oia la nuit l'endormira.

Ce jour-là, tout à coup, dans une grande tendresse, le villag-e, àg'enoux et triste, s'est montré et, des acacias, il tombait des caresses.

Les canards, balançant leurs pieds, allaient aux mares. Les vig-nes bleues couraient sous les fenêtres noires, dt l'on entendait, dans l'école communale,

le murmure d'abeilles que font les alphabets, lorsque les enfants doux chantent l'A, B, C, D devant les beaux tableaux de sciences utiles.

Sur les vieux seuils brisés où les vieillardes filent, du ciel bleu se posait comme près d'une rive se pose le martin-pêcheur aux plumes vives.

A l'akgel'js nu boïr «07

Maintenant tu es loin, petite caressante.

Où est ta gorgée tendue et mince, et ta hanche

qui s'arrondit et se ramasse comme une vague ?

Je te revois avec tes cheveux noirs comme une hironaêlic, tes yeux beaux comme toi, ta bouche un peu épaisse, et ton cou pur, large à lépaulé, et volontaire.

Nous rîmes. Je te disais : oh ! tu as l'air d'une de ces vieilles gravures de dans Musset où on est sur un âne sur de la mousse.

Alors tu m'embrassais. Ton tremblement de rire aigu se mêlait aux baisers de nos lèvres confondues... Puis nous redevenions sérieux et tout seuls.

Et tu regardais sur mon grand chapeau de soleil, que j'avais posé là, une branche de glaïeul que j'y avais jetée négligemment.

i FRANCIS VIELÉ-GIUFFUV

DANS LE CIEL

L'Univers est dans un ^rand recueillement. Je pense qu'il est un bloc de marbre noir que rintelligence et la lumière vont sculpter.

Peu à peu le noir devient blanc. C'est la neige qui sort de la nuit. Elle tombe sur la Terre.

C'est au mois de décembre.

Le poète va naître dans une douce maison de campagne. Le ciel aëclaire de plus en plus. Les forets fleuries de neige sont des bouquets.

Des chants s'élèvent, doux comme le silence qui les a précédés, à peine sensibles d'abord, comme des frissons de harpe, puis majestueux, calmes, apaisants. Ils emplissent d'amour l'étendue divine.

Et, dans les siieaces des choeurs, la campagne tressaille comme un Tentre de femme enceinte, et les coqs réveillés chantent. C'est le

CHŒUR CELESTE •aquel se mêlent les roiz les plus pures de la Terre.

i'Ji DE L ANGELES DK L AUES

DES ANGES

Nous sommes les anges que l'on ne peut pr.3 voir parce que noire corps est en air et dans l'air. Nous pleurons tie joie sur les men-

dians amers quaii-î pleut sur eux la pluie douce des sous verts et noirs. Nous ne connaissons pas les noms propres célèbres, car que nous fait à nous que la Terre soit ronde, car que nous fait à nous que la Mer soit profonde ? Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.

Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père. La lumière fait naître les choses en ombre, et, quoique rien ne naisse ou ne meure à la tombe, une grande joie va naître sur la Terre.

UN ANCiLî SEUL DIT }

Un poète va naître, Oh 1 que Dieu est bon.

Le Monde va naître dans une prison.

Nous sommes les ang-es que l'on ne peut voir.

Nous aimons les mendiants aux doigts en sous noirs.

A L»ANGELU8 DU SOIH a'S

DES ESPRITS

Le Monde, comme hier, roule, et comme demain. Nous ne comprenons rien à ce que l'on comprend. Nous savons que le feu et l'air sont transparents, et qu'un poète naît ainsi que le matin.

La Terre, l'Univers et Ce qui les dépasse chantent jusqu'à ce que le poète en soit plein, et la mort c'est la vie, le père l'orphelin, l'orphelin c'est le père, et la prison l'espace,

Les forêts, celte nuit, ont fait taire leurs harpes pour en donner le son à celui qui va naître. La Nuit était épaisse et donnait sa lumière à celui qui va en être plein comme un astre.

Le Jour se fait plus clair et il donne sa nuit à celui qui y jettera de la lumière.

On a entendu s'arrêter, un moment, la Terre qui lui donnait la terre afin qu'il la pétrît.

La Mère lui a donné les hoquets et les larme»,

le Feu lui a donné la chaleur des artères,

le Ciel lui a donné le séjour delà Terre,

la Vie lui a donné la Mort qui g^randira. •

On entend s'élever la i>rière d'une grand'mère paralytique. Ella plaue dans le ciei, ineffable. A cette prière répondent

DEUX ANGES

Nous aimons les grand'mères paralytiques dont la souffrance douce a fait mourir les pieds, et dont la consolation est la justice.

Nous aimons sur nos fronts les roses en papier des ég-lises [dauvres où le silence crie, et, sur l'autel, les vases de loterie dorés.

Nous ployons un g-enou et nous croisons les doigts, en nous regardant, et pareils comme nos ailes. Nous sommes la Religion qui s'en va,

mais reste aux coeurs meurtris des pauvresses humaines
DIEU

J'aime les hommes bons. Je plains l'homme m. auvais. J'aime les bonnes choses, les animaux et les plantes. J'aime les révoltés, j'aime les résignés, j'aime la Nuit, le Jour, le Soir et l'Aube blanche.

J'aime et ne demandez pas d'expliquer des choses. Pourquoi voulez-vous que je vous les explique? — Car c'est moi qui vous ai donné une logique, l'illogisme aussi, et le blé, et les ruses.

A l'aNG «LUS D'J Sc; lR 875

J'aime. Aimez. Sans doute que j'ai eu raison... Ne me demandez pas pourquoi une vipère se fait tuer pour ses petits, en bonne mère. A genoux 1 Les cœurs débordent de la raison.

UN ESPRIT

Les oiseaux de paradis volent en Papouasie.

Ils ag-i lent leur vol en g-uenilles d'or sur les fleurs eu cloche
et sur les lianes dont bougent un peu les roses...

Le poète qui naît entend cette harmonie.

Une belle femme nue, sur des roses d'Asie, fait un geste aussi doux que la Mer qui se plie, et un jeune homme beau et assoupi l'admire... Le oète qui naît voit cette harmonie.

Sur le sable d'Afrique les pauvres militaires meurent en appelant leurs amis et leurs mère», et ont si soif qu'ils doivent lécher la terre

276 DR LANGELUS DB l'aUBK

sèche, de leur langue sèche, noire, salée et amère... Le poète qui naît entend ces ag'onies.

Dans les villes mercantiles, en Amérique, on entend les hommes actifs taper le fer. Les cuirassés coupent la Mer.

Le poète qui naît conçoit les mécaniques.

L'Europe aux lèvres roses, aux blanches épaules, fait une vapeur bleue aux vitres du pôle, Et est parfumée par des mers unies.

Le poète qui naît sait cette harmonie,

UN ANGK

Le Monde est comme un arbre, et dont es purs esprits
sont les bons fruits. . .

Les fleurs sont les femmes, et les feuilles sèches se traînant
sont les mendiantes.

LES PROCESSIONS DES CAMPAGNES

Nous sommes les processions des campagnes.

Devant nous se dressent les montag-nes,

et nous chantons sur la route en poussière, amie des âme

Les petites filles blanches et empesées portent de petites bannières et sont frisées comme les doux agneaux qui sont dans les pré*.

La procession a deux rangs qui vont lentement. On marche un à un. Les hommes vont gravement, en tendant le jarret, le chapeau à la main.

C'est une gloire. On dirait des choses qui volent. La rue de la petite ville est fraîche, et les banderolles inclinent des baisers à la jonchée d'herbes douces.

Le chant monte et la petite place, au soir,

agite poétiquement sur le pur reposoir

les arbres municipaux frais comme des arrosoirs.

'7^ <» l'anelus ds l'aubi

L'Elévation I A g-enoux! Les feuilles comme des arrosoirs pleurent sur le peuple agenouillé et plein d'espoir, et alors, dans l'enthousiasme, vers l'ostensoir

les petites filles jettent des pétales Je roses, et les filles plus âgées qui chantaient si douces, se taisent, courbées devant les vases de mousse,

et la clochette tinte saintement,

et le peuple se relève tout doucement.

Tout ça a quelque chose de très calmant.

Nous sommes les processions
des Fêtes-Dieu, des Rogations,
les Adorations, les Bénédiction.

Nous sommes tristes comme les vieux jardins du pays basque
comme les croix en fleurs des routes pâles, comme Tâme du
poète qui vit dans un village,

et qui regarde passer, sur les pavés très âgés,
les pas morts de parents morts qui furent aux îles,
et qui dorment sous les tabacs roses des Antilles,
dans la j .lit de la mort d'un cimetière abandonné.

A LA ^oïl-lS nu foin «79

CHŒUR DE VIERGES Oh ! quelles douces voix! Ecoutons et
prions. C'est un poêle qui naît. Nous sommes les vierges qui don-
nons nos corps aux jeunes gens impurs et pardonnons en sou-
riant et en ouvrant nos bras où g-Jissent leurs sourires. Et nous
sommes les vierges lisses qui lavons nos corps pour entrer dans
le lit des jeunes gens dont notre douce chasteté pardonne, avec
tristesse, la brutalité... Car c'est de nous que naît l'humanité, de
nous que naît la ligne de beauté, de nous que naît la ligne de bon-
té, de nous que naît la criminalité, de nous que naît l'universalité,
de nous que naît, ce matin, un poète.

UN ANGE D'où la chanson de cette lyre vient-elle?

UN AUTRE ANGE

C'est le cri de l'enfant à travers les osiers

de son berceau qui fait penser au Nil

où Moïse dormait ainsi que dans une île

en argent, pendant qu'au bord vaseux les roiales 611es

attendaient le lit flottant qu'elles recueillirent.

a8o i>E l'anelus de l'aubb

De même qu'aujourd'hui un poète naît d'une femme, de
iiiôme, en ce temps-là, Moïse, poète jiar l'âme, naquit de ces filles
qui Furent ses mères en l'empêchant de mourir nojà. ■ Que ce
soit là ou ici : !e même berceau que le berceau de Moïsc-sauvé-
dcs-eaux, est le berceau d'où lu entends ce cri en rire à travers les
osiers qui forment une Ivre.

UN MALHEUREUX QUI MEULLT DANS UN HOL'ITAL

(Son âme commence. à monter au ciei, pendanl qu;,- ràu;o du
pucU descend sur la Terre).

Vous chantez de joie, et moi je meurs aballu. J'ai le délire et
vais mourir et vous ciantcz. Je ci'Ojais dormir parmi les lits bien
alignés, lorsque l'on a enfoncé une chose aiguë

dans ma plaie qui en a bouyé.

Je vais mourir. J'entends vos chants de joie passer dans les
cornettes boug-eantes et bien lissées des sœurs en cire qui lic-

naent de longues fioles. Les étudiants qui pariaient bas disaient :
c'est drôle... Et la lampe baissait... baissait...

Je suis né un jour, moi aussi, comme un poète, et j'ai perdu
ma mère et mon frère.

A L ANGZr.L'S VV SOift

J'avais une maladie et je g-agnais assez d'argent pour acheter
les remèdes et le traitement et de quoi mang-er.

DIEU

L'infini ouvrant l'ombre a ouvert la lumière.

L'un va à la lumière et l'autre va à l'ombre.

Qui naît, le savez-vous? Qui descend à la tombe?

La mort, la vie pour vous sont des morceaux de terre.

Mais il y a bien plus que des morceaux de terre, il y a bien plus
que la lumière et que l'ombre. C'est ce qu'on ne sait pas qui est
vraiment la tombe. C'est l'ombre qu'on ne sait pas qui est la
lumière.

DES AZSCES

Chantons ! L'âme du poète descend sur la Terre.

iSi

PS L AVOEÎ^US DK L AUBB

DEUXIÈME PARTIE SUR LA TERRE

Forêt. Hiver. Aube. Neige.

LWRBRE

L'âme du poète descend sur la Terre.

Le poète, c'est moi, puisque j'existe et qu'il existe. Je porte des fruits, des fleurrfet des colombes grises, comme en portent aussi les mains du poète.

Comme lui, je porte une hache dans mon cœur; comme lui, je chante au vent. On n'écoute pas. Et, quand je suis vieux, je tombe à bas, comme lui, sans cheveux et plein de vers rongeurs.

LA PIERRE

L'âme du poète descend sur la Terre.

Le poète, c'est moi, car je suis dure comme l'homme,
tout eu a^/ant de la mousse douce et bonne,
comme de la bonté sur l'âme du poète.

A l'ancell's du soir s83

Comme à lui, on me jette des ordures :
les oiseaux jacasseurs, aux riches plumages,
laissent tomber sur moi des fientes du haut des arbres ;

mais je rends en argent ces éclaboussures.

LE RUISSEAU

L'âme du poète descend sur la Terre.

Le poète, c'est moi, puisque je coule comme son sang, et que je chante, et que je prie, en m'écorchant aux ronces, pour aller me perdre dans la Mer.

Comme lui qui traîne, jusqu'à la mort, les feuilles où il a écrit en pleurant la grande Nature, je traîne les feuilles en or que je recueille, en passant dans les bois, et scus elles je pleure.

LA FOUGÈRE L'âme du poète descend sur la Terre.

Le poète, c'est moi, car j'ombrage le front des ânes et les champignons en poison comme les hommes, et mes feuilles sont ornées comme un poème.

Lui, c'est moi, car je jaunis et je suis cassante, et me brise lorsque les larmes de la pluie tombent sur moi, comme celles des pauvres gens sur son âme qui en meurt petit à petit.

2Cji\ DE L A.NoELL'S DE 1. AUPS

LES JONCS

L'âme <lu poète descend sur la Terre.

Lui, c'est nous. Nous sommes nus et sans feuilles. Comme lui nous vivons pauvres dans les brouillards, maigres et nous pliant parce que nous sommes faibles.

Et l'on ne peut saisir ce qui se passe en nous, ainsi qu'on ne le peut dans l'âme du poète. Le chien d'arrêt croit trouver quelque chose toujours en nous, mais n'y trouve souvent que de la terre.

LES RONCES

L'âme du poète descend sur la Terre.

Elle, c'est nous. Nous avons l'air méchantes, mais nous abritons des fleurs, des oiseaux et des lièvres... Et quand nous arrachons, aux ag-neaux, du duvet,

c'est pour les nids où les oiseaux nus auraient froid, et nous avons aussi pour eux de bonnes mûres; mais l'homme qui veut tout pour soi nous écarte à coups de couteau, à coups de chaussure.

LA MAISON ABANDONNÉE

L'âme du poète descend sur la Terre.

Lui; c'est moi. Il y eut, peut-être, des amoureux

A L A:.r..-i,r;s du soi!\ aSS

près de ma cheminée en noir mortier pluvieux, comme dans
lame en miettes noires du poète.

Mais il n'y en a plus... Mais il n'y en a plus... Il a l'air d'en rire
comme moi, dans la nuit, sous le vent, dans son pauvre et luisant
pardessus, comme moi sous mon toit si triste luisant de pluie.

LA MER

Je suis claire comme moi-même, l'air et l'âme du poète, et l'on
voit croître, à travers mes eaux, des branches de corail pareilles
au cerveau ramifié et aux poumons roug[^]es de l'homme.

aS.

DE L ANOELUS DE L A l' BK

Qui est-ce qui sait donc que je ne pense pas? Qui est-ce qui
niera que je ne sois poète, lorsque des poissons d'or s'ag-itent
dans ma tête ainsi que des pensées qu'obscurcit le brouillard,

le brouillard qui descend ainsi que l'Inconnu,

et qui est ce voile jeté sur toutes choses

qui fait qu'on ne sait jamais où ont disparu

les bateaux qui pleuraient au vent comme des hommes.

UN BATEAU

Je vais, car je suis poète, sur une terre qui bouge et qui est la mer où volent les poissons, et sur qui nagent les oiseaux aux ailes longues et molles comme les flots qui se courbent.

On dit que le poète porte à la mata une lyre. Moi, j'ai des cordes tendues où chante le vent, et le vent n'est-il pas la voix de Dieu, autant que celle du poète qui ne l'a que par Lui?

J'ai le corps du poète au fond de la mer : le bateau mort a des côtes comme les hommes ; et, ma voile, comme un mouchoir à une femme dit au revoir, salue quelque pieuvre cruelle.

A l'anoclus du soir 287

UNE MAISON DE PÊCHEUR

Je suis, au bord de la mer, une maison où les fenêtres et la porte sont ouvertes et sont des trous en terre.

C'est moi, qui suis le poète, qui est, comme moi, en terre, et qui a des trous à la tête :

yeux, nez, bouche et oreilles.

Des vêtements, devant moi, sèchent, jaunes, luisants, durs, à côté d'une barque sur laquelle il y a des rames.

Je suis, je suis le poète, car, par mes simples fenêtres, tout le ciel entre en fête dans les trous de ma tête.

LES NOYÉS Nous vivons dans la mort, comme ji:?, grands poètes, dans la mort transparente et saine de l'eau ; et nous n'entendons plus le murmure des terres, et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

288 DE L'ANQXLUS DS l'aUBK

Nous avons été déchirés par des requins,

comme le poète par Thomme, et avons nourri

des huîtres, des araignées, des oursins

et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui sourient

.

Nous sommes noyés dans la mer comme il est noyé sur la terre, et nos lambeaux s'incrustent aux rochers comme des Prométhées dont le foie est roag-é par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons, et quand la bien-aimée tendra sa bouche à l'eau pour y boire notre sang qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâissant, glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et, petit à petit, comme des bras de femme, les algues nous entoureront, couvriront; et nous en sentirons bientôt jusqu'au front, puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

A i.'angi:i-us du som 28j

LE CIEL

Dors, ô Terre! Car le suis l'âme du poète.

Je te berce à jamais au sein de rinfini,
pendant que Dieu, que l'on ne peut pas voir, nous berce
au sein de l'Infini d'où naît notre Fini.

Les Forces sont en moi comme dans une forge. Les étoiles
sont des charbons en feu qu'éteint je ne sais Qui de fort qui s'en
va le matin, et qui forge les sangliers, le poète et l'orge.

Ecoute ! Les anges cliantent de beaux cantiques. Ils ont des
harpes, des écharpes et des voix tendres. Ecoute! Le poète est né!
Gloire! Il faut entendre cette paix de Bonté et ces chœurs
d'Harmonie.

Regarde ! La nuit, ô Terre, se déchire.

Le poète est né, et voici les Célébrantes:

ce sont les choses de tous les jours, qui, comme avant,
continuent pour qu'il les aime et pour qu'il les chante.

agO Dœ î/Âi^GfiLU3 DE L AUBE

Vois! C'est là-bas, vers l'Aube, la colline, ô Terre! avec les per-
drix perdues dans la neige. Il fait jour! Gloire! Reconnais les
vieux cimetières éparpillés comme des orgues d'agonie

Reconnais-toi toi-même, et, puisque lu es lui, puisque nous
sommes lui, toi et moi et la Mer, regarde passer, en courbes, dans
les airs, les canards que tu dois reposer et nourrir.

Ils s'en viennent du Ciel pour aller à la Msv, et pour se reposer, ô Terre! sur tes terres. Unissons nos devoirs et soyons le poMe qui a un seul cœur et qui a une seule tête.

Eveille-toi ! La nuit terrestre se déchire; le poète est ué, et voici les Célébrantes.

LA TERRE

Je me réveille, ô Ciel! Je suis l'âme-poète, et je te berce aussi, ô Ciel, parmi les cicux

harmonieux.

L'air que je berce est toi, et, bercé, tu me berces.

A u'ANGtl-US DU SOIR ^o'

Je me suis réveillée au cri poussé par l'Infini,
au moment où naissait le poète dans la paix douce
et bénie...

Et j'entends les ruisseaux, les terres et les mousses.

SCENE PREMIERE

Il est onze heures du matin. Journée torride.

Une salle à mang-er campagnarde dont une porte et deux fenê-
nêtres donnent sur un jardin qui a des fleurs d'été. En face de la
porte, un buffet modeste sur lequel il y a des fruits et des pots de
confiture. Suspendus au mur, aux côtés du buffet, deux vieux
plais peititurlurs. Près de l'un d'eux, une petite carabineest
accrochée...

Sur la table à manger, recouverte d'une Yieilleloilc cirée, des
capucines.

Près d'une des fenêtres ouvertes la mère dn poète coud du
linge blanc. A côté d'elle, W fiancée du poêle brode.

L'âme du poète reçoit, au bas du perron usé qui conduit du
jardin à la salle à manger, le poéie qui revient de lâchasse avec sa
ch.enDe.

290 DE l'aNG-^LUS de l'aUBM

LE POËTB — Où est ma mère ?

L'AME DU POÈTE

Dans la salle à manger où sentent bon les fruits,

elle coud le linge blanc près des capucines

qui font penser à Mademoiselle Linné.

C'est la mère douce aux cheveux gris dont lu es né.

Il y a un grand calme qui tombe de la vigne.

La chatte sur la pierre chaude s'étire

en bâillant, ou roule au soleil son ventre blanc.

Ta chienne allongée allonge un museau pointant
sur ses pattes allongées, courtes et frisées.

Le ciel clair comme l'air entre par les croisées.

Dieu te rendra bon comme les hommes
et doux comme le miel, la méture et les pommes
où se collent les guêpes en or tout empêtrées.

Ta mère douce coud dans la salle à manger
où sentent bon les fruits, près de ta fiancée.

LE POÈTE (ayaat gravi le perron, ij entre dans la ssl!e è
manjjjer).

Tu avais mis tes bas à sécher sur la haie...

La vache en passant tout àThcurc les a mano-és.

A li'angblus do soir 8g7

LA FIANCÉE Oh! que c'est ennuyeux. C'est la seconde fois...
Ça m'était arrivé il y a deux ou trois mois.

LE POÈTE

Tu pourrais les mettre à sécher près de la grange où la génisse
et la vache ne passent pas... Il y a une corde en osier à des écha-
las. ..

LA FIANCÉE Près de la grang-e l'ombre est trop épaisse à
cause du noyer.

L'AME DU POÈTE (au poète qu'elle a suivi). Ton cœur en ce moment est dans l'ombre du noyer. Ton bonheur est comme le soleil qui glisse sur le perron usé, les poules et les glycines au bois tordu et dur. Là-bas, sur la haie, séchaient les bas légers de ta fiancée, ,

et la vache qui passait les a mangés)

parce qu'ils éclairaient le soleil comme l'herbe bleue, parce que la vache était contente sous le ciel en feu, parce que tout était bon, parce que tout était doux, parce que tout était luisant comme le houx, parce que la vie est comme l'eau qui coule sur les cressons et les pierres dorées et douces.

agS DE l'an«klus de l'alus

LE POÈTE

Fiancée, donne-moi un verre d'eau ?

(La fiancée prend un verre.)

LA MÈRE (à la servante qui est entrée).

Va au puits chercher de l'eau. Ne cog-ne pas à la pierre le seau usé, la cruche. Va.

(La servante sort. On entend grincer le puits.)

L'AME DU POÈTE

Ecoute ? Le puits grince et les guêpes sonnent.

Le bleu dort sur la campagne aux maïs jaunes.

Tout est doux comme les cloches des vaches, l'Automne,

doux comme l'odeur de la poussière quand il tonue
et qu'il a plu — quand les ruisseaux deviennent jaunes,
doux comme le bruit des fusils des palombiers, l'Automne

LA MÈRE DU POÈTE

Tu as tué des cailles ? Qu'on prenne des feuilles à la vigne qui ne soient pas sulfatées, pour faire cuire.

L'AME DU POÈTE La mère et la fiancée sont comme des cugnca.

A l'anoklus du soir af)9

LA FIANCÉE (à la chienne).

Tu es essoufflée, chienne amie?... Tiens la terrine d'eau et la bonne soupe que je t'ai faite tantôt.

LE POÈTE J'ai deux cailles... manqué un râle...

LA MÈRE (à la chienne dont elle caresse l'oreille).

Tuas manqué un râle?

LE POÈTE

Je l'ai blessé... Il est tombé dans le reg-ain que l'on fauchait près du canal du g-ave... Mais il a couru, il s'est glissé dans l'herbe molle et la chienne a couru dessus comme une folle .. Mais elle n'a pu l'attraper...

Où est le père?

LA MÈRE

Il taillait les rosiers et répare l'arrosoir : le vert était parti. Il le repeint.

L'AME DU POÈTE

Le soir, Cet arrosoir est vert comme les sabres clairs

300 B5 l'amoelus de l'ai;bb

des glaïeils. Sur le parterre il verse la pluie

par sa pomme dorée par l'usag-e. Ces pluies

d'été qu'il verse sont douces pour les fleurs.

L'eau, le vieux père la prend au puits g-lacé par la chaleur.

Le puits est noir et beau, do mousse et d'ombre douce.

Au dehors il est sec par la (erre et la mousse.

(La vieille servante met le couvert.

LE PÈRE (enîre et pose l'arrosoir).

J'ai cueilli des roses. As-tu tué des cailles? Petite fiancée, vous me paraissez pâle... Une vache a eu une g-énissc qui est belle... Le g-arçon de ferme a tué une tourterelle près de la châtaig-neraie d'Ang-ays.

{Il ôte son chapeau, le regarde en s'essuyant le front.) Il est bien vieux, ce pauvre chapeau de paille.

(A sa femme :) Tu le reborderas. Il coûta deux cents francs. L'oncle l'avait porté de l'étrang-er en Franco. On en porte là-bas

d'excessivement chers.

L'AME DU POÈTE C'est la simplicité, la pauvreté d'hier et de demain. Ce sont les simples doux et fiers.

A X. AVGKLtTB DU SOIR

30i

Ils mang[^]ent leur gros pain sur la fable luisante et noire.

Ils ont de vieux chapeaux bordés de vieille moire.

Leurs porte-monnaie sont usés, mais ils ne savent pas

qu'une femme coûte quatre cent mille francs,

ni qu'il y a d'autres plantes que l'ombre des lilas,

les roses. les pourpiers, les !js, les giroflées,

les roses de Noël, les glaïcids des allées,

les tristes buis luisants et les tulij)C3 en fer.

Les gens pauvres et Hats sont pareil.i à des cygnes.

LE pèrb:

J'ai arrangé, près du îauriar-tin, la niche. Il y avait encore, qu'on avait cassés, une cruche.

LA FIANCÉE La servante est vieille. Elle est niaîada.

LA MÈRE Elle n'a plus la force d'arracher !a salade.

(La servante porte ua terre d'eau au poète. Il boit)

L'AME DU POÈTE Bois! C'est l'eau du puits qui crie. • Elle est claire comme elle^ comme la pluie. Elle est pure comme l'âme de ta fiancée. Gomme ses bras elle est douce et glacée.

r>B L ANGELUS l>E L AL'PÏ

En puisant au vieux puits la cruche s'est cassée, parce que la vieille servante elle aussi est cassée. L'eau est douce. Près des petites croisées des toits, les chats n'en trouvent plus parce qu'il fait trop chaud sous les vieilles tuiles.

L'ang-elus sonne doucement comme un chapelet blanc, comme un chapelet blanc... Le long- du fossé un âne va lentement. Près de l'eau bleue qui dort chantent les faulx brillantes, et les grillons aux voix roug-es se répondant. Comme un chapelet blanc se défailTang-élus... Il est si clair que l'on dirait qu'il a plu. Il fait si chaud que le ciel en plomb sue. A peine les carottes sauvag-es boug-ent.

(La servante sort. Ils se mettent à table),

LE PÈRE Le loildu clocher laisse tomber les ardoises.

L'AME DU POÈTE Elles luisent au soleil comme des g-org-esde pig-eons...

LE PÈRE On a essayé de les arrang-er. L'ouvrier a pris mal Il est au lit. C'est au pied... Un morceau de métal...

A l'angelus ou soir 303

Je lui ai envoyé un peu de vin tantôt... i

Il faudra lui envoyer le reste du veau...

La garbure est bonne... Ces cboux sont bons.

LA FIANCÉE

Ce vin est rose..

Il n'a pas été cuvé . Il en reste encore une barrique et demie qui a l'air très bonne...

L'AME DU POÈTE Ils l'ont vendang-é sur les coteaux, aux mois d'Automne, quand la rivière verdit et que les coteaux tonnent. Ils l'ont mis aux barils usés et réparés avec desg-aules et des espèces de jongs... Près du pressoir qui sent fort, près des ajongs du fumier, pourris et doux, où vont les vaches, au soleil luisait un reste de sulfate comme le bracelet d'une montagne bleue...

LE PÈRE Oui, ces choux sont bons vraiment.

L'AME DU POÈTE

Au jardin bleu, ils ont semé les choux qui dorinect dans l'air bleu.

DE L A.NOELUS DE L AUBK

Le jardin est triste où est la tonnelle

verte etluisante auprès des brusques sauterelles.

Le mur du vieux jardin est blanc comme la chaux

la plus blanche, dans l'air claircomme l'eau,

l'air qui blanchit tant il est Dleuet sans nuages.

Les choux qu'ils cueillent et mang-ent sont là.

Ils dorment, au Printemps, prèsdes feuilles molles des liâs,

en Été sous les mouches qui ont le bruit de la chaleur,

en Automne sous les pluies douces de benne odeur.

Ce salé, c'est-il de l'oie ou du canard?

LA SERVANTE fq«! «« revenos).

De l'oie, monsieur.

L'ÂME DU POÈTE

Elles allaient, les oies toutes blanches, sur la route blanche où les kilomètres dansent au soleil. Elles allaient au bord des mares. Elles tendaient le cou en sifflant du nez et, larg-es, elles gonflaient leurs ailes en se précipitant.

LA MÈRE Comment va le petit garçon du meunier?

A I, a: < gblu8 du soir 305

LA FIANCÉE

Il va mieux. On avait sonné son ag-onie,

mais il va mieux. La fièvre a diminué, la nuit.

J'ai été lui porter un pot de gToseiJle.

Ça lui a fait plaisir, j'ai cru. La grand'mère

est mal à cause de la plaie de son talon.

Le médecin leur a fait payer cher, dit-on.

Ça ne devrait jkis élaro.

L'ÈRE

Tiens... on pourra partager ce veau entre t\h ot l'autre...
l'ouvrier.

L'AME DU POÈTE

Les pauvres donnent aux pauvres. Je ne sais pas
si les riches donnent jamais... Le petit veau
dont on mange la viande, je l'ai connu
avant qu'on le menât mort à la boucherie.
Il s'amusait g-aîment aux luzernes fleuries
à menacer de ses jolies petites cornes un cl.'icn doux.
Ce petit veau était pauvre et, parce qu'il éfait pauvre,
il finit dans le ventre des pauvres.
Il a fait son devoir en vivant, en mourant.
Fais ton devoir aussi en mourant et vivant.
306 o* l'anGelus de l'aî-se

SCÈNE DEUXIÈME

Un vieux jardin. Buis. Puits. Ricins. Poiriers. Foules Suspendue à
un arbre, une cage. . , . ,

Au fond du jardin une tonnelle très ombreiise, r.œere et uusa-
nie. Le poète et sa fiancée causent enlacés. Assise à !a gauche du-
poete, blanche et (grave, son âme.

Il est trois heures après midi. La canicule flambe.

LE POÈTE Je t'aime.

LA FIANCÉE (se désenlaçant).

Je t'aime. J'ai les cheveux mal arrangés. Embrasse-moi sur la bouche. . . Tu n'es pas gai ? Pourquoi es-tu triste presque toujours? Embrasse-moi?

L'AME DU POÈTE

Il n'est pas triste. Il est grave et pareil aux bois. Il est pareil aux maisons des campagnes douces. Il est pareil aux tranquilles et douces mousses. Il est pareil aux fumées calmes des vieux toits. Il est pareil à la rivière vers le soir. Il est pareil au calme du vieux foyer noir.

A l'anoklus du soin 'o7

Il est pareil à l'eau qui est claire et qui est ^rave. Il est pareil à la pierre qu'un gave lave. Il est pareil au verger doux rempli de pommes. Il est pareil à toi. Il est pareil à l'homme.

LE POÈTE Je t'aime. Tu ris. Pourquoi es-tu gaie toujours ?

L'AME DU POÈTE Elle n'est pas gaie. Elle est égale et pareille à l'eau dormante. Elle est pareille au vent qui fait rire cette eau. Elle est pareille aux centaurées roses des prairies. Elle est pareille au bruissement doux des pluies. Elle est pareille aux agneaux blancs qui bondissent. Elle est pareille au grillon qui dans l'herbe glisse. Elle est pareille à la chanson des choses au soleil. Elle est pareille au lys. Elle est pareille au miel. Elle est pareille à l'air.

Elle est pareille à l'âme. Elle est pareille à toi, pareille k une femme.

LE POÈTE Ceci est doux, bon, calme, endormi et pur.

L'AME DU POÈTE Souviens-toi, quand, enfant, au pied du vieux et doux mur d'un cimetière, tu t'eûenouillais, au Jubilé, avec ta mère.

Îo8 DE l/.4NoULL'3 DE L'AL'SS

Le soir tendre tombait aux fleurs parfuînées.

La procession douce allait dans les allées.

C'est cela qui t'a donné celte âme douce

comme les chants des processlous et la mousse.

Souviens-toi du jardiù du prcsbjère où les

rossig-nols, près des lys, niellaient dans la nuit des rosiers.

A genoux! Dieu est grand! Tu étais un enfant...

Tu as grandi. Tu étais mort. Dieu t'a fait vivant.

LE POÈTE (s'incHnant vers sa fiancée).

Ne t'ennuieras-tu jamais ici ?

LA Fi.i.NCF.ïï

Non.

LE rokT&

Que feras-tu ?

L'AME BU POÈTE Elle continuera la vie.

LA FIANCÉE

Je t'aimerai. 11 me tarde que tu me prennes. Je veux dormir sous toi parce que je t'aime.

L'AME DU POÈTE La nature est cairac. I-* - iheilles sonnent.

A l'a^geh.s du soir 309

LE POÈTE Je t'aime.

LA FIANCÉE Oa va nous voir...

Non. Il n'y a personne.

L'AME DU POÈTE Les cailles endorment leur vol lourd dans les chaumes.

LE POÈTE Ton chardonneret dort. Lui as-tu donné de l'eau ?

LA FÎA]^<GÉE ^

Oui. Regarde ? Elle luit.

LE POÈTE (à son âme).

Je souffre malgré ce bonheur.

L'AME DU POÈTE Cache-lui ton ennui parce qu'elle est une femme. Elle est trop jeune pour pouvoir porter deux âmes.

LE POÈTE (à son Ame).

Les fauclicuse;> ^^^ foin, où sont-elles allées?

3, g DK l'anghlus de laubk

L'AME DU POÈTE Leurs faux luisent là-'oas dans la claire vallée.

LE POÈTE A-t-on retrouvé le chien malade, le pauvre courant?

L'AME DU POÈTE Il doit être mort aux mouches dans quelque champ.

LE POÈTE A-t-on cueilli, pour faire les paniers, les gaules ?

L'AME DU POÈTE Le vannier les portait, courhé, sur son épaule.

Le cochon est-il malade? - ou mort ?.. J'en ai peur.

L'AME DU POÈTE II sera mort sur la route blanche de chaleur.

LE POÈTE Je vendrai ma chienne pour acheter un autre cochon.

L'AME DU POÈTE On n'a pas d'argent quand on a du g^nie. On souffre.

A l'angklus du soir

3it

LA FIANCÉE (au poète).

Je t'aima.

LE POÈTE Je t'aime. Ton corsa-e bat. Tu es pâla.

L'AME DU POÈTE

Vois? La vigne bleue se tord sur les ceps noirs.

Les coteaux vont bientôt devenir en soir.

Ils ont une ligne douce comme une ligne,
douce comme l'odeur du miel et de la vigne.

Les angélus vont chanter et s'arrêter en tournant
comme des palombes, au-dessus des champs
qui ont, le soir, cette odeur forte de forêt
qui fait se tromper les chiens d'arrêt.

Les champs gras vont rouler dans une espèce de laine
douce, humide. Tu vas voir trembler toute la plume.

Les roses, roses le jour, sont des roses noires la nuit.

Au delà des coteaux s'en sont allées les pluies.

Bois les baisers de ta douce et tendre fiancée.

Les larmes des femmes sont lourdes et salées
comme la mer qui noie ceux qui y sont allés.

Tu l'auras, cette fiancée douce, dans ton Ut.

Elle est douce comme les plus légères pluies,

3ia

D« L ANGELUS DK l'aUBB

comme l'eau qui tremble dans les choux, le matin, comme les toiles d'araig-nées dans la rosée du chemin, comme l'écorce des cerisiers dans la main, comme le poil des lapins sauvages brou-tant le thvm,

comme les pas d'une berg-eroanette sur la g-lace d'un chemin, comme près du vieux puits l'aiguilleux romarin, comme le g-lous-sement des poules piquant les grains, comme la chanson du puits d'argent sous une douce main, comme le lys commun et comme le raisin, comme la bonté qui est chez tous les hommes...

LA FIANCÉE

Je t'aime. Viens ?. , (Ils se lèvent et s'en vont.)

SCÈNE TROISIÈME

La nuit est tombée. C'est après souper. Ils sont tous dans la TJeile cuisine. Tamis aux murs, lard au plafond, vieille horlo«-e, chenainée immense et noire, vieilles et grandes tables. Une chan-delle en résine et une chandelle en suif pour éclairer.

La mère et la fiancée ficellent des pots de confiture.

L'âme du poète à côté du poète, qui est. debouA />rèj, de son père, debout aussi, et qui vient d'entrer.

Le poète parie à la vieille sei-ranie.

LE POÈTE Leur a-t-on donné congé trois mois à l'avance ?

A 1,'ANCIerUS UV SOIR 3l3

I.E iÈRE De quoi s'agi'-i

LK rOÉTE

De la maison de la servante.

On la lui a fuit acheter pour placer son argent, mais on ne lui paye pas son loyer depuis deux ans. Elle dit qu'il faudrait qu'ils foutissent le camp.

LA FIANCÉE Ils sont pauvres.

LE POÈTE La mère a une tumeur à la hanche.

L'A-ME DU POÈTE Le lit et le cercueil des pauvres sont des planches.

LB POETE (impatienté, à la serrante).

Voyons, que veux-tu faire ? Veux-tu les faire saisir ?

LA SERVANTE Non, monsieur.

L'AME DU POÈTE Attendons que l'on soit guéri.

LA MÈRE (au poète).

Tu es énervé ? Tu as dd faire des vers tout à l'heure.

St4 DE l'aMGELUS DR l'aUBB

Cela te fait du mal. Il faut mener une vie meilleure. Les vers, tu le sais, ne peuvent te mener à rien. Tu sais que je te dis cela pour ton bien... Il j en a si peu qui g-agnent de l'argent.

LE POÈTE (à son âme).

Oh I que c'est triste . . .

L'AME DU POÈTE

Souris ! Elle est la mère qui t'aime, celle dont tu es né parce que Dieu l'a voulu. Les poètes pèsent au ventre des femmes plus que les autres parce que les poètes qui vont naître portent le monde.

Ils se sont assis, excepté la servante, qui essuie les assiettes. Le père sommeille. La mère et la fiancée lisent. Le poète fume sa pipe, assis, renversé, les mains dans ses poches, jambes étendues, et songe...

Il cause avec son âme assise près de lui à haute Toix. Les autres n'entendent pas.

LE POÈTE J'ai perdu ma journée. Elle a été inutile et calme.

L'AME DU POÈTE Le monde est-il inutile et calme ?

A L'XNOHLUS DU SOIR

LE POETE

3il

Le monde est bon à ceux qui sont riches.

Ils n'ont pas la médiocrité des soucis.

Je passe ici ma jeunesse sans plaisir.

J'aime et je souffre. Je fouille mon âme à en mourir.

Ayez pitié de moi, mon Dieu ?

L'AME DU POÈTE

Tu veux de l'or? Tu en as.

Ecoute ? L'or de Dieu sonne là-bas.

(On entend des sonnailles de vaches.) Ce sont les sonnailles des vaches au front lourd et paisibles. Elles sonnent comme un trésor dans la nuit. Tu veux de l'argent? Regarde? Il pleut des étoiles. Comme l'argent elles sont luisantes et pâles. Tu veux des bijoux? Ta fiancée a des yeux. Tu veux une urne ? Tu as le cœur de ta mère. A genoux ! Dieu est grand ! Il parle à la terre. Les sources prient jour et nuit. Fais comme elles.

LE POÈTE Je souffre.

L'AMB DU POÈTE Qui est-ce qui ne souffre pas ?

Est-ce la gloire que tu désires ? Nul ne sait s'il l'aura.

^^ »s l'angiles de l'alde

LE POÈTE

Je désirais la gloire quand j'étais un enfant.

Jamais je ne l'ai si peu souhaitée qu'à présent.

Si on m'en donnait, est-ce qu'une vieille pipe à bout d'ambre sentirait meilleur ou moins bon? Et dans ma chambre est-ce que ma tristesse et ma joie ne seraient pas les mêmes en écoutant au loin les pas de ma mère?

La gloire ? Est-ce que c'est d'être mieux habillé ?

Est-ce que c'est d'être davantag-e rog-ardé ?

Est-ce que c'est d'être davantng-e aimé ?

Mais presque tous ont crié que les femmes les trompaient.

Alors qu'est-ce que c'est ?

L'ÂME DU POÈTE

Calme loi. Tu seras heureux.

Tous les hommes seront heureux un jour ou l'autre.

(Un chant de paysan s'élève au loin.) Ce paysan qui chante au loin est heureux. Le gendron qui chante dans la suie est heureux. Le cochon qui a fini d'être saigné est heureux. Le pauvre veau quand on l'achève est heureux. Le gibier que l'on tue roide est heureux. Le blessé qui s'évanouir est heureux.

At/AftPrEI-US DO «OIH 3 17

Le malhonreux qui souffre est heureux,

L'homme qui naît est heureux. Celui qui meurt est heureux.

LE POÈTE

Qui l'a conseillé de me parler ainsi ?

L'ÂME DU POÈTE

Dieu.

LA FIANCÉE

Onze heures sonnent. Il faut aller se coucher.

LE PÈRE La chandelle est finie. Je vais en chercher...

LA MÈRE Qu'est-ce que c'est que ce bruit que j'entends dehors?

L'AME DU POÈTE Les âmes.

(Ils f.crtnt CD se «onhailant bonne nuit.)

gi8 D« l'awgklus r,'E l'a^bk a l'anuelus du SOIH

SCÈNE QUA TRIÈAfB

Deux chambres à côté l'une de l'autre. Le poète est dans l'une, sa fiancée dans l'autre.

La fiancée va se coucher. Ses bras sont nus. Elle se coiffe devant une glace, puis s'agenouille et prie.

Le poète va se coucher. Il finit sa pipe à sa/euêtre ouverte sur la nuit qui est calme comme Dieu,

Dans la profondeur bleue, pareiHes à des éclats de givre ou à des caliees de lys blancs, les étoiles larmoient.

Il y a un grand silence.

Tout à coup, des sonnailles de vaches. Elles chantent comme des sources et des sourires, se rapprochent, passent, s'éloignent.

L« poète ferme sa fenêtre.

LE POÈTE

Des clocncs...

(Il pose sa pipe. Puis il s'ap:enouille, pose son front dans sa main droite. On les voit prier, sa fiancée et lui, chacun dans sa chambre, silencieux dans le silence immense.)

PREMIERE PARTIE

C'est une matinée de Fête-Dieu. Le poète va mourir. Les fen^trci de sa chambre donnent sur un jardin qui est triste et cnsoleill'^, oii ie vieux chien à demi paralytique repose, étendu.

Une j^uèpe y vole.

Dans la chambre : le poète est dans son lit. Il a le délire. Tantôt il parle haut, tantôt je suppose que l'on entend ce qu'il dit. Sa mère prie tX, de temps en temps, se relève pour poser sa main fraîche sur le front brûlant du malade.

L'ami du poète et la fiancée du poète sont assis à une petite table. La fiancée compte des gouttes qu'elle laisse tomber dans un bol. L'ami lit distraitement un morceau de pa[]ier.

La chambre est simple. Trois globes sur la cheminée. Celui du milieu recouvre une petite vierge blanche, naïve et ctimprfgiardi ; je crois, en plâtre. Sous les deux'aulres il y a des fleurs cl des épis artificiels enrubannés et ornés de papiers dorés et r.r;cenlcs.

Par la tranquillité de l'azur torride, un inçflabîe et triste écho de la procession gémit.

Des campanules gorgées d'azur, des joncs fleuris et froissés,
des prèles qui Forment une jonchée sur la route, des effluve.*
«l'une fraîcheur fanée s'élèvent. . >

De la fenêtre qui donne au midi, on pourrait vCif uue bannière
d'or qui s'iucioe.

LA FIANCÉE Bahl

L'AMI

Qu'est-ce qu'il y a?

LA FIANCEE

J'ai fait trem b 1er la fclc...

Il en est tombé plus qu'il ne faut dans le bol. C'est à recom-
mencer. Passez-moi ce Hng^e... Non... l'autre. C'»~'t ça.

A l'anoklus du soir Sa?

L'AMI Voilà. Tenez la soucoupe dessous.

LA FIANCÉE

Oui. C'est plus propre.

(On entend la rumeur lointaine de la procession.)

LE POÈTE Maman? Est-ce que c'est la fête du village?

LA MÈRE Calm»-toi. Tu es mon fils chéri. Calme-toi.

LE POÈTE

Ouvrez les fenêtres.

L'AMI Dites-lui qu'elles le sont, mais n'ouvrez pas.

LA MÈRE La fenêtre est ouverte, ami, tu le vois bien ?...

LE POÈTE Ah ! oui, elles le sont. Oh ! comme le jardin est calme ! Là-bas je vois le vieux chien. . . Il est couché dans les giroflées et les salades. Je me souviens... Comme moi il est malade. A quelle époque sommes-nous de ces saisons ? Il me semble que c'est le mois de la moisson?

3s4 Dfi l' ANGELUS DS l'aUBK

— Et il me semble que j'attends aujourd'hui. Ce matin clair est doux comme le soir tombant. Il y a une obscurité fraîche sur le banc...

Il est probable que je ne m'y retrouverai pas

— làl — puisqu'ils ont dit tout bas que j'étais très bas. Relevez-moi un peu la tête?

LA VIEILLE SERVANTE (elle entr'ouTfe la porte).

Mademoiselle, il n'y a plus de sucre.

LA FIANCÉE

Va chez Estelle en chercher si le mag-asin est fermé. Fais vite.

LA VIEILLE SERVANTS Oui, mademoiselle.

LA MÈRE (è la fiancée).

Ferme complètement la vitre,

cette procession a l'air de l'agiter.

(Les chants se rapprochent, de plus en plus harmonieux^ ils frémissent comme les ailes de pierre d'une église.)

LE POÈTE

Maman 7

A l'<INGELUS Dt] SOIR Si5

LAMÈRB Quoi, mon fils ?

LE POÈTE

Peux-tu me dire mon âgcT LA MÈRE CaIme»toi, mon fils chéri. Calme-toi — dis?

LE POÈTE

Ahl Cette musique est la fête du villag-e

où l'on danse. Écoutez les pleurs des chalumeaux

sous la fraîcheur, de nuit au soleil, des ormeaux...

C'est comme le bruit, sur les juncs courbés, des eaux.

La fête! Il y a des tables et de gros verres...

Vois donc: la Hmonade inonde le vieux banc?

Ça m'inonde les bras et ça g-lace la table...

Mais est-ce donc vrai que lu sois malade ?. .,

Maman I Maman I Maman I

» L'ÂMI (haut, à lui-même).

Quel salaud de délire!

Ahl bbât fichhe! J'ose pas faire de piquêre... Ce foutu médecin est toujours en retard.

3a6 Di l'angelus de l*auss

LA MÈRE (à l'ami).

Quelle heure est-il?

L'AMI Onze heures.

LA MERE

On ne sait pas quelle heure il est quand on soufTie comme ça.

(Elle prie. Le chant de la procession s'exalte. 11 frémit sous l'azur torride. Il résoone comme une ruche, comme une pluie d'été sur l'eau.)

LE POÈTE (en lui-même).

Ce bruit, dans le jardin, est comme une prière...

Ce sont les doux moineaux qui effritent la pierre
de la muraille. Mais c'est la procession.

Ah ! Je reconnais bien la fraîcheur des prières
chantantes dans la frondaison bleue de la Fête-Dieu !
Je me souviens ! Je suis, j'y suis. Chantons !

Dans mon cœur, ô mon Dieu, ont fleuri des blés bleus
sous le tranquille azur de cette matinée
où les chants, bien scandés, de la belle Fête-Dieu
flottent comme un parfum d'île de rosée.

A. l'a.ngklus du soin 337

o mon Dieu ! des vallées tu as pris les liserons
et ils chantent sous la forme de petites filles empesées
que l'on a frisées avec de l'eau sucrée
et dont le» jolies bannières s'inclinent sous des rayons. .,
Elles portent avec beaucoup de soin
des g-erbes artificielles et naïves où bougent
des reines marg'ueri te, des bleuets, des coquelicots
sous la musique où s'engouffre l'encens des foins lointains...
o mon Dieu, je suis ému. Je me souviens...
Je t'offrais toute la pureté de mon cœur.
Des enfants grands comme ça étaient vêtus de rouge
et c'est eux qui portaient des corbeilles de roses
et ton souffle passait dans les averses de couleur...
Ces enfants ils venaient, si petits que je me disais :
Est-ce qu'ils ne sont pas les roses qu'ils portent?

Et l'azur qui s'ouvrait comme une immense porte
laissait tomber de l'âme sur ma tête fatiguée...
C'était plus pur que l'eau, plus pur que la lumière.
Les voix étaient comme l'écho d'un orage d'amour,
et mon cœur s'arrêtait, comme ébloui de jour,
devant l'innocence des pas des petites filles claires.
o Dieu! Puisque ces enfants te célébraient,
puisqu'elles portaient dans leurs mains de pureté
les grains de blé et le soleil, le jour et l'ombre,
je pousse vers toi un cri grand comme l'immensité...

SsS DK l'angei.us db l'aubs

... Ah I je te dis merci I Merci pour ce que je souffre... Je meurs étouffé. ., Je suis moins devant toi qu'un grain d'avoine au gré de l'orag-e qui souffle! Oh! écoutez ! là-bas se meurt ma triste pensée... Oh I écoutez — sur les campanules et les joncs écrasés, dans les chants, dans les tourbillons d'encens, dans la pureté ma mort va passer, ma mort va passer Dans la procession cérémonieuse.

(Haut.) Je meurs ! de l'air!

L'AMI (à la fiancée).

11 n'y a plus d'eau dans la carafe. Est-ce que Marie est revenue?

(La servante paraît.)

LAnANCÉE

La voilà. Marie, va chercher de l'eau au puits î

LE PUIT

(Il chante ious les mains calleuses de la servante. Je suis le serviteur de la vieille servante, et je pleure aujourd'hui et je crie sous ma rouille. Ah! pourquoi donc meurt-il, le jeune honime à l'âme claire qui s'amusait enfant à cueillir sur ma margelle la gourde à la lîeur jaune et le bleu liseron..^.

▲ L'iMOCLUS DU SOIiî ^29

Mon Dieu I ayez pitié du vieux puits qui regretta le jeune enfant marqué du signe des poètes. . J'écoutais son babil et le bourdon des g-uêpes pendant les lourds après-midi blancs des vêpres... Mon Dieu! Qu'il était doux ! Par moments, il tombait. Il regardait, au fond démon ombre, l'eau. Il regardait les rosiers s'effeuiller sur mes dalles . Il faisait la charité aux traîneurs de sandales. Il venait, près de moi, par les déclins doux de l'Été. Il regardait les poules au soleil onduler. Il regardait sa mère dire son chapelet. Il écoutait les grains du chapelet trembler. Il voyait, dans mon seau, sa bouche se refléter. Il s'amusait, en puisant, à me faire crier. Et maintenant, mon Dieu, je voudrais me briser, parce qu'au tremblement de ma chaîne et de la servante je sens que c'est pour la mort que l'on puise de l'eau. (La serrante remplit la carafe . £a passant elle touche

UNE ROSE TRÉMIÈRB (qai s'efFeuille et chante) .

Tu meurs ? Pourquoi meurs-tu ? Tu m'avais donnés un jour de veille de Fête-Dieu à ta fiancée. Elle m'avait mise à son corsage bleu, mais le vent avait soufflé et j'étais tombée...

330 DB L'AfrGKLUI DB l'aUBB

Alors ta fiancée m'avait ramassée

et, comme ma belle tige verte était cassée,

elle m'avait glissée, avec ses doigts de neige,

dans son corsage de neige où je m'étais fanée.

(Le chien a suivi la serrante et s'est couché sur la descente de lit de Bonmattre.)

LA PENSÉE DU CHIEN

O mon cher maître aimé 1 Quand tu me donnais des coups,

je t'aimais. Près de toi, j'ai passé de longs jours,

mais maintenant ta voix ne sait plus m'appeler.

Je me souviens des jours où j'étais à tes pieds,

et que tu me regardais avec tristesse. Quand j'étais

un tout petit chien, tu me donnais du lait tiède,

et tu me caressais et j'étais comme fou.

Tu me mettais sur la table, tout petit, et, tout à coup,

j'aboyais.

LE POÈTE (en lui-même).

C'est le pauvre chien malade et ami.

Souvent je l'ai regardé lorsque, endormi, il sommeillait sous un rayon de poussière oblique. Mon cœur était amer et ne se consolait qu'en le voyant ainsi, timide et résigné, me regarder, puis refermer les yeux tout doucement.

A L'ANGKLUS DO SOIR

Souvent, je me disais, en le regardant : je mène ici une amère et triste existence . Là-bas s'amuse et sont gais des jeunes gens parce qu'ils ont des positions et de l'argent. Mais mon cœur se calmait et ma gorge prête à pleurer se détendait en regardant ce pauvre être résigné qui était content de sa misère à mes pieds,

L'AMI Chassez le chien. Il fait du bruit...

(On chasse le chien.)

LE POÈTE

Si je pouvais

parler, je sais que le pauvre chien resterait. Il a le droit de me voir mourir...

L'AUTEUR

Voici donc ce poète que vous avez suivi

depuis sa naissance où tout le ciel chantait, ivre,
jusqu'à sa douloureuse et trop jeune agonie.

DS L'ÀNGELUS DE L'AUBS

Je VOUS ai montré le jour joyeux de sa naissance,
je vous ai fait entendre la voix des éléments
et les harpes des séraphins dans l'azur charmant.

On a pu évoquer son enfance si triste,
les doux pâtés de sable au fond du jardin triste,
et son tablier blanc le long des treilles vives.

On a pu l'évoquer premier communiant,
doux, triste et pur, guindé dans son petit vêtement,
à genoux près du cierge au pur rayonnement.

Vous avez assisté à son amour première, dans le parterre
grave où les roses-trémières étaient comme des fleurs composées
de lumière.

Je vous ai fait entendre, par un radieux jour, sous la tonnelle
noire et luisante, l'amour que sa fiancée et lui s'avouaient tour à
tour.

Je vous ai raconté la petite vie modeste
de ce poète, auprès de son père et sa mère,
de sa fiancée, de la .servante et de la chienne.

J'aurais voulu que durât toujours ce bonheur.

Mais les desseins de Dieu sont mystérieux

et, parfois, comme une hache, nous fendent le cœur.

A i/angklus ou soir 933

J'étais donc desig-aé pour écrire la vie d'un poète qu'on eût voulu toujours ravie... — Mais pourquoi mentirais-je à ma poésie ?

Il doit mourir jeune, à l'âge bienheureux

qui faisait dire aux anciens que ceux

qui mouraient à cet âge étaient aimés des dieux.

Ne vous plaignez jamais d'une trop triste histoire. L'histoire delà vie est celle la plus noire, comme aussi la plus blanche et la plus méritoire.

J'ai voulu, ici, mêler le bonheur et le malheur.

Si le malheur l'emporte et si tu ressens la douleur

de ces êtres : travaille à devenir meilleur.

Que la pitié que tu as pour sa vieille mère t'apprenne à vénérer les noires rides amères que tu vois sous les yeux des tremblantes vieilles.

Que la pitié que tu as pour la fiancée du poète, l'apprenne à respecter le cœur de celles qui, tristement, n'attendent plus les fiancés.

Que la pitié que tu as pour l'ami du poète l'apprenne à ne jamais tendre la main qu'aves ta franchise de l'œil, du coeur et de la tête.

334 !>■ l'anqelus de laubk

Que la pitié que tu as pour la vieille servante t'apprenne à vénérer les serviteurs tremblants dont la main ne peut plus porter les poids trop grands.

Que la pitié que tu as pour le chien paralytique t'apprenne que tu dois panser tous les martyres et avoir la pitié des animaux infimes.

Si tu as la pitié du vieux puits plein de roses
où est l'eau du baptême et où est l'eau de la mort,
apprends à vénérer et à aimer l«s choses.

Si, ne revoyant pas le père, qui, dans Un Jonr^ coupe naïvement les belles roses rouges, tu te dis que, sans doute, il est mort :

respecte les absents et respecte les morts.

Dans 1« même chambre, après-midi. Le jour, aa dehor, est triste, triste.

LA MÈRE (à genoux, prie].

Dieu, je vous en prie. Oh I faites que mon fils ne meure pas. Ayez, ayez pitié de mon martyre. Il était si bon. Mon Dieu, je sens que je deviens folle. Je vous supplie à genoux. Mon Dieu, ayez pitié de moi. Ce n'est pas possible. J'ai rêvé.

A L'AMABLUS DU LOIR

Jerôve. Ayez pitié. Ayez pitié. Ayez pitié de moi qui suis si malheureuse...

LA FIANCÉE (à genoux, prie).

Dieu, je vous en supplie, ne brisez pas mon coeur. Vous savez combien j'aime au-dessus de tout celui que votre bonté me donne pour époux. o mon Dieu, je vous en supplie. Faites que je vive avec lui une vie de bonté et d'amour. Mon martyr est au-dessus de tout. — Moi qui étais si fière de lui. o mon Dieu, épargnez-moi. Je serai l'épouse fidèle. Je le consolerais. Je le soignerais. Je le guérirai. Mon Dieu, ayez pitié de moi. Ayez pitié...

L'AAfl (debout prie).

Mon Dieu, permettez que la maiq de mon ami demeure encore dans la mienne. Epargnez à ces deux femmes cette douleur. Souvenez-vous, mon Dieu, de l'union de nos coeurs. Vous qui avez permis cette franche amitié, ne la brisez pas. Nous étions liés comme des frères. Comment ferai-je donc pour marcher dans la vie sans lui? Mon Dieu, voyez, je m'incline devant vous». Mais épargnez-moi ce martyr.

336 DB l'angklus ds l'aube

Mon Dieu, je veux croire en la prière. Ayez pillé de mon coeur...

LA VIEILLE SERVANTE (à genoux, prie).

Mon Dieu, laissez-moi encore servir le pauvre Monsieur qui est si bon. o mou Dieu, je voudrais mourir avant lui. Je suis vieille, moi, et je l'ai vu tout petit. Bonne Sainte Vierge, Mère de Notre Seigneur, éloignez de dessus votre servante ce malheur.

LE POÈTE (fftit un mouTcmeat).

— A boire J

LA MÈRE (au médecin).

Il a soif. Que faut-il lui donner?

LE MÉDECIN

De l'eau sucrée tiède;

LA MÈRE (Elle s'approche et veut faire boire le malade, qui refuse.)

Il la refuse... Bois, fils chéri...

C'est moi, c'est ta mère, fils chéri, qui te fais boire.

LE POÈTE (fsit UB eîTort dosloureux, sourit et boit).

A. l'angklus du soir 337

LÀ MERK Il est très accablé.

LE MÉDECIN A-t-il pris la potion?

L'AMI Oui, docteur.

LE MÉDECIN Avez- vous pris la température?

L'AMI (à Toix basse).

Quarante.

LE MÉDECIN

Le jonr baisse doucement. Il y a une grande paix. De la fenêtre on pourrait voir une grande lumière qui crève les nuages et tombe en gerbe sur la colline.

Tout est calme dans la chambre du malade. Il n'y a que le bruit d'une cuillère dans un verre.

Tout à coup on entend les cris déchirants des femmef.

TROISIÈME PARTIB

Maintenant c'est le recueillement avant l'orage. Il est six heures da soir. Dans le triste jardin le vieux chien, à sa place habituelle, étend son corps paralytique.

Il essaye de se défendre d'une abeille.

La cloche des morts sonne.

La vie est comme la vie. Une hirondelle rase la terre, monte haut, crie, semble se laisser tomber. Une tristesse infloie entoure les rigides roses-trémières.

Un vieux pauvre arrive sur la route. 11 se traîne péniblement jusqu'à la porte de la maison où vient d'expirer le poète.

11 frappe. Il espère qu'on lui répondra. Sa pauvre voix hon-teuse et craintive trouble seule le petit jardin. Elle est semblable au murmure d'une guêpe. Elle dit :

Monsieur, madame, faites la charité — que Dieu vous bénisse

Juillet i8gj.

JE SOIS DANS UN PRK

LA JKUNE FILLE 103

JE PARLE DE DIEU • J i fj

LA POUSSIÈRE FHOIOS 113

▲ l'anoblus ou tom 343

DANS LÀ aRANOK 1 14

LB CALENDRIER UTILE , IlQ

BEPTEMBRB IsS

aujourd'hui, lk long de la nuit. 129

IL EST PRÈS DE SALLES l3l

ON DIT qu'a NOËL 1 33

LA PAIX EST DANS LE BOIS l35

CE FILS DE PAT8AN l36

l'eau coule 1 38

AVEC LES PISTOLETS l40

j'ai vu dans db vieux salons 143

le paysan 145

LES PATURAQBS l46

CAUGT o 147

JE CRÈVE DE PITli 1 50

TU SERAIS NUE SUR LA BRUYÈRE l5a

TU SERAS NUE l53

UN NUAQB EST UNE BARRE l55

LA GOMUS COULE l58

OH I CE pARnm 160

LA POUSSIÈRE DBS TAUIS 161

TU VISNDRAS 1 6a

LE SOLEIL VAISAIT LUIRE l63

QUAND DANS LB BROUILLARD I g^

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/delangelusdelauboojamm>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.